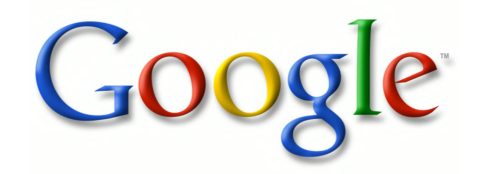



SE TAIRE ET FAIRE




SE TAIRE ET FAIRE





...f. n. 9. 15. des leçons de ſageſſe, enſeignent que certains bienfaits veulent être donnés publiquement, & d'autres ſecrétement. On doit donner en public ceux qu'il eſt glorieux de mériter, tels que ſont les récompenſes militaires, les honneurs, & tout ce qui éclate davantage en le mettant au jour. Au contraire, les bienfaits qui tendent à ſecourir les perſonnes dans l'affliction, dans l'indigence, ou dans l'ignominie, doivent ſe donner ſous main, & n'être connus que de ceux à qui on les rend. Il eſt quelquefois à propos de tromper celui à qui on fait du bien, de maniere qu'il ne ſache pas de qui lui vient ce qu'on lui donne.

Arceſilaüs (*a*), ſuivant le rapport

(*a*) Il naquit à Pitane dans l'Eolie : étant venu à Athènes, il ſe rendit le Diſciple des plus habiles Philoſophes. On met au nombre

Du coffre fort rompant les cadenats, *Martial. 5. Ep. 45.*
L'adroit filou dérobe vos ducats ;
Le feu cruel peut convertir en cendre
Votre héritage ; un débiteur brutal
Ne voudra point d'un juſte prêt vous rendre
Ni l'intérêt, ni le fort principal ;
Un ſol ingrat trompera votre attente ;
Un air malin ravira vos troupeaux ;
Sur vos vaiſſeaux, la tempête fondante,
Engloutira vos effets dans les eaux :
Bienfait d'ami ne court aucun dommage ;
De tous les biens qu'on entaſſe avec ſoin,
Le bien donné ſe ſauve du naufrage,
Et reſte ſeul dans le preſſant beſoin.

PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE

DE LA GRÈCE.



PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE, PITTORESQUE ET PHILOSOPHIQUE DE LA GRÈCE,

Traduit du grec en français, par M. l'abbé GEDOYN, *chanoine de la Sainte-Chapelle, et abbé de Beaugency, de l'Académie française, et de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.*

NOUVELLE EDITION,

Revue et corrigée d'après le texte original et les meilleurs commentateurs; augmentée du *Voyage autour du monde*, par Scylax, traduit du grec en français, par J. Ch. PONCELIN; et enrichie de notes, de remarques, d'observations du chevalier Follart, sur les batailles de Messénie, du Mont-Ithome et de Mantinée, de cartes géographiques et de divers plans de batailles, exécutés par les meilleurs géographes.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez DEBARLE, Imprimeur-Libraire, rue du Hurepoix, quai des Augustins, N°. 17, au Bureau-Général des Journaux.

1797.

Vignaud Lit.
6.12.28

PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE,

PITTORESQUE ET PHILOSOPHIQUE

DE LA GRÈCE.

LIVRE NEUVIEME.

VOYAGE DE LA BÉOTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LA Béotie (1) confine à l'Attique, du côté d'Athènes même, et par d'autres endroits. Car Eleuthère, par exemple, et Platée sont limitrophes. Les Béotiens, pour parler de la nation en géné-

(1) *La Boétie.* Ce pays porte aujourd'hui le nom de *Stramulipe ;* il est une partie de la Livadie, et l'on y voit encore plusieurs villes dont le nom est assez semblable à celui qu'elles avoient autrefois. Quoique la Boétie ait produit de grands personnages, tels qu'Hésiode, Pindare, Epaminondas et Plutarque, les Béotiens passoient pour être les moins spirituels des Grecs, témoin ce vers latin :

Bœotum in patriâ, crassoque sub aëre nati.

ral, ont pris leur nom de Béotus, que l'on croit avoir été fils d'Itonus et de la nymphe Mélanippe; à l'égard d'Itonus, on tient qu'il étoit fils d'Amphictyon. Plusieurs villes de Béotie portent des noms d'hommes; mais d'autres, en plus grand nombre, portent des noms de femmes. Ainsi les Platéens, que je crois originaires de la terre qu'ils habitent, tiennent leur nom de Platéa, qui étoit, dit-on, fille d'un fleuve. Il est certain que dans les premiers temps, ces peuples obéissoient à des rois; car le gouvernement monarchique étoit autrefois établi par toute la Grèce, et le démocratique ou républicain n'est venu qu'après. Cependant les Platéens ne peuvent citer que deux de leurs rois; savoir, Asopus, et Cithéron qui régnoit avant lui. L'un donna son nom à un fleuve, et l'autre donna le sien à une montagne. Je serois fort tenté de croire que Platéa, dont la ville de Platée tira sa dénomination, étoit fille d'Asopus, et non d'un fleuve, comme on le dit; quoi qu'il en soit, nous ne connoissons aucun exploit militaire des Platéens avant le combat de Marathon. Ils secondèrent parfaitement bien les Athéniens en cette occasion, et après la descente de Xerxès en Grèce, ils eurent le courage de monter sur la flotte des mêmes Athéniens; ensuite dans leur propre pays, ils taillèrent en pièces Mardonius, fils de Gobryas, et général de l'armée

des Perses. Deux fois ils furent chassés de leur ville, et deux fois ils furent rétablis. Car dans la guerre du Péloponnèse, les Lacédémoniens assiégèrent Platée et la prirent. Mais, quelque temps après, le Spartiate Antalcidas ayant ménagé la paix entre les Grecs, par l'entremise du roi de Perse, les Platéens qui s'étoient réfugiés à Athènes, rentrèrent dans leur patrie, où bientôt néanmoins ils se virent exposés à de nouveaux malheurs. En effet, quoiqu'ils ne fussent point en guerre avec les Thébains (1), qu'au contraire, ils protestassent qu'ils vouloient observer le traité à leur égard, et que pour preuve de leur bonne foi ils n'eussent en rien participé à l'entreprise des Lacédémoniens sur la Cadmée; cependant, comme ceux-ci avoient surpris cette citadelle, les Thébains s'en prenoient à tous ceux qui étoient compris dans le traité, et qui auroient dû, à ce qu'il leur sembloit, empêcher cette infraction. De sorte que les Platéens se voyant suspects, et ayant tout à craindre de la part des Thébains, se précautionnoient en tenant une forte garnison dans Platée. Ceux qui avoient des métairies hors la

(1) *En effet, quoiqu'ils ne fussent point en guerre avec les Thebains.* Tout ce récit est très-obscur dans l'original, que je crois fautif et corrompu en beaucoup d'endroits. Mais en l'approfondissant, on voit bien ce que l'auteur a voulu dire, et c'est à quoi je me suis attaché.

ville, n'y alloient pas même indifféremment à toutes les heures du jour. Ils observoient le temps que les Thébains étoient assemblés pour délibérer sur leurs affaires, ce qui leur arrivoit souvent, et alors les bourgeois de Platée sortoient pour aller visiter leur bien à la campagne. Mais le Thébain Néoclès, qui pour lors étoit archonte, voyant la défiance et la précaution des Platéens, résolut de les attraper. Il commanda aux Thébains de se trouver en armes à l'assemblée du peuple, et au lieu de tenir conseil, il les mena brusquement à Platée, non par le droit chemin qui est à travers la plaine, mais par Hysies, du côté d'Eleuthère et de l'Attique, par où il étoit bien sûr de n'être pas découvert. Sa marche fut si bien conduite, qu'ils se virent avant midi sous les murs de la ville. C'étoit l'heure que la plupart des Platéens, croyant les Thébains assemblés à leur ordinaire, s'étoient répandus dans la campagne, après avoir fermé sur eux la porte par où ils étoient sortis. Néoclès entra par une autre, se rendit maître du reste des habitans, et toute la grace qu'il leur fit, ce fut qu'ils auroient la vie sauve, et qu'ils sortiroient de la ville avant le coucher du soleil, les hommes avec un habit, les femmes avec deux. Il arriva aux Platéens en cette occasion tout le contraire de ce qui leur étoit arrivé, lorsqu'ils furent assiégés par les

Lacédémoniens, sous la conduite d'Archidame; car alors les Lacédémoniens les resserrèrent dans leur ville par un double mur de circonvallation, de sorte qu'ils n'en pouvoient sortir; et lorsque les Thébains les surprirent, ils les empêchèrent d'y rentrer. Platée fut prise pour la seconde fois, trois ans avant le combat de Leuctres, Astéüs étant pour lors archonte (1) à Athènes. Les Thébains rasèrent entièrement la ville, à l'exception des temples. Les circonstances de ce malheur tournèrent dans la suite à l'avantage des Platéens; car, chassés de leur ville, ils furent encore une fois, reçus à bras ouverts par les Athéniens; et Philippe ayant remporté la victoire à Chéronée, non-seulement il mit garnison dans Thèbes, mais pour susciter un ennemi aux Thébains et hâter leur ruine, il rétablit les Platéens dans leur patrie.

(1) *Astéüs étant pour lors archonte.* Diodore de Sicile, liv. 15, dit que c'étoit Socratidès qui étoit alors archonte.

CHAPITRE II.

Aux environs de Platée, sous le mont Cithéron, si vous prenez un peu à droite, vous appercevrez les ruines d'Hysies et d'Erythes, qui étoient autrefois deux villes de la Béotie. Même parmi les restes d'Hysies vous verrez un temple d'Apollon, qui n'est bâti qu'à demi. Près de ce temple est un puits sacré dont l'eau avoit une vertu prophétique; car, si l'on en croit les Béotiens, ceux qui en buvoient, prédisoient l'avenir. Rentré dans le grand chemin, vous avez à votre droite le tombeau de Mardonius; c'est ainsi qu'ils l'appellent, quoi qu'il passe pour constant que le corps de ce général ne se trouva point sur le champ de bataille, et que l'on ne puisse nommer aucun Béotien qui ait pris soin de l'enterrer. Aussi dit-on seulement qu'Artonte, fils de Mardonius, fit de riches présens à Dionysophane d'Ephèse, et à quelques autres Ioniens, parce qu'ils avoient été soigneux de donner la sépulture à son père. Le chemin dont je parle est celui qui conduit d'Eleuthère à Platée. Si vous prenez celui de Mégare, vous trouverez sur la droite une fontaine, et un un peu plus loin une roche, dite la roche d'Actéon, parce qu'Actéon, après s'être fatigué à la chasse,

venoit se reposer en ce lieu, d'où il pouvoit aisément voir Diane, lorsqu'elle se baignoit dans la fontaine voisine. Le poëte Stésichore dit que la déesse le couvrit d'une peau de cerf, et qu'elle le fit mettre en pièces par ses chiens, pour le punir de ce qu'il vouloit épouser Sémelé. Mais sans recourir à aucune divinité (1), je croirois pour moi que ses chiens devinrent enragés, et que ne connoissant plus leur maître, ils se jettèrent sur lui et le déchirèrent. Nul ne sait en quel endroit du mont Cithéron, Penthée, fils d'Echion, porta la peine due à sa témérité, ni où Œdipe, enfant, fut exposé. Pour ce qui est de ce chemin qui fourche, et où, devenu grand, il tua son père, on sait que c'est un endroit de la Phocide, et on le connoît (*).

Le mont Cithéron est consacré à Jupiter Cithéronius; j'en parlerai plus au long, lorsque la suite de ma narration m'y aura conduit. Près des murs

(1) *Mais sans recourir a aucune divinité*, ἄνευ θεοῦ. Amasée a oublié ces mots dans sa version.

(*) Nous n'avons rien voulu changer ici à la traduction de l'abbé Gedoyn, quoiqu'elle ne soit pas fort claire. Cependant il semble qu'il eût mieux traduit ainsi : « Quant » au carrefour où Œdipe tua son père, on sait qu'il est » dans la Phocide ». Voici le texte de Pausanias. καθάπερ ἴσμεν τὴν σχιστὴν ὁδὸν τὴν ἐπὶ Φωκέων, ἐφ' ᾗ τὸν πατέρα Οἰδίπους ἀπέκτεινε. Voyez plus bas le chap. 5 du liv. 10. (*Note de l'Editeur de la présente édition.*).

[illegible] ceux qui péri-
[illegible] Perses. Les autres
[illegible] : mais les Lacé-
[illegible] une à part
[illegible], faites par
[illegible] commun à tous
[illegible] Jupiter le Libé-
[illegible], l'autel et la
[illegible] Les Pla-
[illegible] tous les cinq ans
[illegible] sur-tout
[illegible] armé devant
[illegible] de la ville, vous
[illegible] érigèrent après
[illegible] Perses : et dans la
[illegible] Eleutherius ou le
[illegible] le monument
[illegible] ce que je pensois
[illegible] ces peuples.
[illegible] d'être vu,
[illegible] les statues dont il
[illegible] qui présente à
[illegible] langes, comme
[illegible] mis au monde. La
[illegible] adulte ; elle est

[illegible] fête et ces jeux [illegible] *Eleuthériens. Voyez* [illegible] *Graecia feriata.*

représentée toute droite; c'est une statue d'une grandeur extraordinaire. L'une et l'autre sont de marbre du mont Pentélique, et de la façon de Praxitèle. Il y a dans le même temple une autre Junon, qui est couchée; celle-ci est un ouvrage de Callimachus. Ils la nomment Junon l'épousée, pour le raison que je vais dire.

CHAPITRE III.

JUNON se fâcha un jour contre Jupiter; on ne sait pas pourquoi; mais on assure que de dépit elle se retira en Eubée. Jupiter n'ayant pu venir à bout de la fléchir, vint trouver Cithéron qui régnoit alors à Platée. Cithéron étoit l'homme le plus sage de son temps. Il conseilla à Jupiter de faire faire une statue de bois, de l'habiller en femme, de la mettre sur un charriot attelé d'une paire de bœufs que l'on traîneroit par la ville, et de répandre dans le public que c'étoit Platéa, la fille d'Asopus, qu'il alloit épouser. Son conseil fut suivi. Aussi-tôt la nouvelle en vient à Junon, qui part dans le moment, se rend à Platée, s'approche du chariot, et dans sa colère, voulant déchirer les habits de la mariée, trouve que c'est une statue. Charmée de l'aventure, elle pardonna à Jupiter

sa supercherie et se réconcilia de bonne-foi avec lui. En mémoire de cet évènement, ces peuples célèbrent une certaine fête qu'ils appellent les Dédales (1), parce qu'anciennement toutes les statues de bois étoient appellées des Dédales. Je crois même ce nom plus ancien que Dédale l'athénien, fils de Palamaon (2), et je me persuade que Dédale fut surnommé ainsi, à cause des statues qu'il faisoit, et que ce n'étoit pas son vrai nom. Un savant du pays, que j'avois pris pour m'en montrer les curiosités, m'assura que cette fête venoit tous les sept ans; mais il se trompoit, elle vient plutôt; cependant, quand nous voulûmes supputer au juste le temps d'une fête à l'autre, nous ne pûmes en venir à bout. Voici maintenant les cérémonies que l'on y observe.

Près de la ville d'Alalcomène est le plus grand bois qu'il y ait dans toute la Béotie; on y voit de vieux chênes aussi anciens que le temps. C'est-là que les Platéens s'assemblent; ils apportent avec

(1) *Qu'ils appellent les Dédales.* Eusèbe, liv. 3, de sa Préparation évangélique, loue un traité de Plutarque sur les Dédales des Platéens.

(2) *Dédale l'athénien, fils de Palamaon.* Les autres le font fils d'Eupalamus; je crois que *Palamaon* est une faute de copiste, et qu'il faut lire *Eupalamus*. Ce Dédale descendoit d'Érectée, roi d'Athènes.

eux des morceaux de viande cuite, les jettent dans ce bois, et les défendent autant qu'ils peuvent contre les corbeaux, qui sont en grand nombre; ils s'embarrassent peu des autres oiseaux, parce qu'ils ne sont pas si voraces. Mais si, malgré leur vigilance, quelque corbeau vient à en emporter un morceau de viande, pour lors ils observent soigneusement sur quel arbre il va se percher, et c'est du bois de cet arbre qu'ils font un Dédale, ou, pour parler plus clairement, une statue. Les Platéens célèbrent cette fête en leur particulier, et alors ce sont les petits dédales. Les grands sont accompagnés de plus de solemnité: tous les Béotiens y assistent en corps; mais la fête ne se fait que tous les soixante ans, parce qu'elle fut discontinuée durant tout ce temps, à cause de l'exil des Platéens. Aux petits dédales, on porte en procession quarante statues; car toutes celles que l'on fait chaque année sont réservées pour le jour de la fête; et il y a huit villes qui tirent au sort à qui aura l'honneur de porter ces statues, Platée, Coronée, Thespie, Tanagre, Chéronée, Orchomène, Lébadée et Thèbes. En effet, après que Thèbes eût été rétablie par Cassander, fils d'Antipater, toutes ces villes s'étant reconciliées avec les Platéens, voulurent être associées à la cérémonie des dédales, et faire chacune à

son tour les frais du sacrifice. Les villes de moindre considération s'unissent ensemble et contribuent à la dépense selon leurs forces. Or voici de quelle manière la fête se passe. Ces peuples, ainsi assemblés, portent une statue de femme sur les rives de l'Asope ; ils la mettent sur un chariot, et une jeune mariée se place à côté d'elle ; puis ils tirent au sort entr'eux pour voir qui aura le pas et réglera la marche. Après ces préléminaires, ils conduisent le chariot depuis l'Asope jusqu'au haut du mont Cithéron, du côté de Thèbes. Là ils trouvent un autel tout préparé, fait de pièces de bois coupées en quarré et emboîtées les unes dans les autres, comme pour un ouvrage de maçonnerie. Cet autel est couvert d'un monceau de sarment, ensorte qu'il n'y a plus qu'à y mettre le feu. Les villes considérables sacrifient une vache à Junon, et un taureau à Jupiter, après avoir versé du vin et brûlé des parfums sur ces victimes; on range en même temps tous les dédales sur l'autel. Les particuliers qui sont riches, se piquent de faire comme les villes; les autres immolent des victimes de moindre prix. Tout ce que l'on offre en sacrifice est consumé par le feu avec l'autel, et la flamme est si grande, que je la vis de fort loin. Sur le même côteau où ils élèvent cet autel, environ quinze stades au-dessous, on voit l'antre des nymphes

cithéronides; ils appellent ce lieu *Sphragidium* (1); et ils assurent qu'autrefois ces nymphes avoient le don de prophétie.

CHAPITRE IV.

Les Platéens ont aussi un temple de Minerve Aréa, qu'ils disent avoir été bâti des dépouilles remportées au combat de Marathon, desquelles les Athéniens leur firent part. La statue de la déesse est dorée, à la réserve du visage, des mains et des pieds, qui sont du plus beau marbre; elle est presque aussi grande que la Minerve de bronze qui est dans la citadelle d'Athènes, et que les Athéniens consacrèrent comme les prémices des mêmes dépouilles; mais la Minerve des Platéens est un ouvrage de Phidias. On voit de fort belles peintures dans le temple; d'un côté, Ulysse, maître chez lui, après avoir tiré vengeance de ces insolens qui aspiroient à épouser sa femme; de l'autre, la première expédition des Argiens contre Thèbes. Le premier tableau est de Polygnote, le second d'Onatas. Ces peintures sont sur les murs du parvis. Aux pieds de la statue de Minerve

(1) *Sphragidium.* Du nom de ce lieu les mêmes nymphes étoient aussi appelées *Sphragitides*, comme le dit Plutarque dans la vie d'Aristide.

vous voyez Arimneste, qui commandoit les Platéens à la journée de Marathon, et depuis au combat qui fut donné contre Mardonius. Outre le temple de Minerve, vous pourrez voir une chapelle de Cérès Eleusinienne, et le tombeau de Léitus; ce Léitus (1) fut le seul de tous les chefs des Béotiens qui revint du siège de Troye. On vous montrera aussi la fontaine Gargaphia, dont l'on dit que Mardonius infecta l'eau, parce que les Grecs, qui étoient campés auprès, n'en avoient point d'autre à boire. Depuis, les Platéens l'ont fait nettoyer. Sur le chemin qui mène de Platée à Thèbes, vous trouvez le fleuve Péroé (2); on assure qu'Asopus eut une fille de ce nom. Avant que de passer l'Asope, si en suivant son cours, et en descendant, vous voulez faire quelques quarante stades, vous verrez les ruines de la ville de Scolum, parmi lesquelles s'est conservé un temple non encore achevé de Cérès et de Proserpine, avec deux bustes de ces déesses. L'Asope sépare encore aujourd'hui, comme autrefois, le territoire des Platéens de celui des Thébains.

(1) *Ce Léitus*, &c. Homère en fait mention dans le second livre de l'Iliade.

(2) *Le fleuve Péroé*. Hérodote, dans sa Calliope, appelle ce fleuve Œroé, et cette leçon s'y trouve deux fois.

CHAPITRE V.

On croit que les premiers peuples qui ont habité la Thébaïde, étoient les Ectènes, et qu'ils avoient pour roi, Ogygus, qui étoit lui-même enfant de la terre, c'est-à-dire, originaire du pays. De-là vient que la plupart des poëtes donnent à Thèbes le surnom d'Ogygies. On dit que tout ce peuple périt de la peste, et qu'aux Ectènes succédèrent les Hyantes et les Aoniens, peuples, comme je crois, de la Béotie, et nullement étrangers. Ensuite Cadmus étant venu de Phénicie avec une armée, il livra combat aux Hyantes, et les défit; ces peuples se voyant subjugués, s'enfuirent durant la nuit et allèrent chercher une retraite ailleurs. Mais les Aoniens se soumirent au vainqueur, qui leur permit de rester dans le pays, ensorte qu'ils ne firent plus qu'un peuple avec les Phéniciens; ils gardèrent donc les habitations qu'ils avoient dans les villages. Cadmus bâtit une ville, qui du nom de son fondateur s'appelle encore aujourd'hui la Cadmée. Mais cette ville s'étant accrue avec le temps, ce que l'on appeloit Cadmée, ne fut plus qu'une citadelle par rapport à la ville basse que l'on bâtit depuis. Le mariage de Cadmus fut fort illustre, s'il est vrai

qu'il épousa la fille de Mars et de Vénus (1), comme les Grecs le disent : et de ce mariage sortirent deux filles qui ne furent pas moins célèbres, Sémélé, qui donna un fils à Jupiter, et Ino, qui fut mise au nombre des divinités de la mer. Sous le règne de Cadmus, ces hommes, à qui l'on a donné le nom de *Spartes* (2), se rendirent fort puissans, Chthonius, Hypérénor, Pélorus et Udéüs ; car pour Echion, qui les surpassoit tous en courage, Cadmus le choisit pour en faire son gendre. Je n'ai pu rien découvrir de certain, touchant la race de ces hommes extraordinaires; c'est pourquoi je m'en tiens à la fable, qui dit qu'ils furent appelés *Spartes*, à cause de la manière étrange dont ils naquirent.

Après que Cadmus se fut encore transplanté en Illyrie, et qu'il eut fixé son domicile chez les Enchéléens,

(1) *La fille de Mars et de Vénus.* Il entend Hermione. *Voyez* Nonnus dans ses Dionysiaques, liv. 5, et Apollodore, liv. 3.

(2) *A qui l'on a donné le nom de Spartes*, &c. du mot grec σπαρτὸς, *seminatus*, *sparsus*, parce que suivant la fable ils étoient nés des dents de dragon dont Minerve avoit jonché la terre. Mais plus probablement ils étoient ainsi nommés, parce que s'étant établis avec Cadmus dans la Béotie, leurs habitations étoient éparses de côté et d'autre, du mot σποραδὴν, *sparsim*. Quelques-uns disent qu'ils étoient au nombre de treize, tous fils de Cadmus, et de diverses femmes.

Enchéléens, son fils Polydore occupa le trône. Penthée, fils d'Echion, pouvoit beaucoup, tant par sa naissance que par sa faveur auprès du prince. Mais devenu insolent, et même impie jusqu'à profaner les mystères de Bacchus, il éprouva la vengeance du dieu, et reçut le châtiment qu'il méritoit. Polydore avoit un fils en bas âge, nommé Labdacus; se sentant près de sa fin, il recommanda le royaume et son fils à Nyctée. Ici il faut se souvenir de ce que j'ai dit dans l'histoire des Sicyoniens; car j'y ai raconté comment Nyctée mourut, et de quelle manière son frère Lycus eut la tutelle du jeune prince avec l'administration du royaume. Quand Labdacus fut en âge de gouverner par lui-même, Lycus lui remit le timon de l'état; mais il ne le garda pas long-temps, car il mourut peu d'années après; de sorte que Lycus se vit encore une fois tuteur d'un jeune roi, qui étoit Laïus, fils de Labdacus. Ce fut durant cette tutelle, qu'Amphion et Zéthus, à la tête d'une armée, envahirent le pays. Ceux à qui l'on avoit confié l'éducation de Laïus, commencèrent par mettre en sûreté cet unique et précieux rejeton de la race de Cadmus; précaution qui fut fort sage, car les deux fils d'Antiope livrèrent bataille à Lycus et remportèrent la victoire. S'étant donc emparés du royaume, ils joignirent ce que l'on appeloit Cadmée à la ville basse, à laquelle

En effet, comment les dieux auroient-ils arrêté le cours de cet inceste abominable, si Œdipe avoit eu quatre enfans de Jocaste ? Aussi, ne les eut-il pas d'elle (1), mais d'Euryganée, fille d'Hyperphas, comme le rapporte l'auteur du poëme intitulé *l'Œdipodie*, ou les aventures d'Œdipe. C'est pourquoi dans un tableau d'Onatas, que l'on voit à Platée, Euryganée a un air triste et abattu, parce qu'elle attend l'issue du combat de ses fils. Car du vivant d'Œdipe, Polynice sortit de Thèbes dans la crainte d'encourir la malédiction dont son père l'avoit

du livre 11 de l'Odyssée cité, par Pausanias, Homère dit :

Ἄφαρ δ' ἀνάπυστα θεοὶ θέσαν ἀνθρώποισι.

Tous les interprêtes ont expliqué ἀνάπυστα par *cognita*, *vulgata* ; ensorte que selon eux, Homère veut dire que les dieux manifestèrent le crime d'Œdipe. Cependant il me paroît évident que Pausanias donne à ce mot un sens tout contraire, et qu'il le prend pour *non audita*, *non vulgata*, *silentio compressa* ; c'est-à-dire, pour un crime qui demeure caché, qui est enseveli dans le silence. Et, en effet, ce sont les poëtes tragiques qui, long-temps après l'aventure d'Œdipe, et pour la rendre plus susceptible d'horreur et de compassion, ont supposé que ce malheureux prince avoit eu des enfans de Jocaste.

(1) *Aussi ne les eut-il pas d'elle.* Ce point d'histoire est remarquable ; car les poëtes tragiques, qui pour l'ordinaire altèrent la vérité de l'histoire, nous ont accoutumés à de toutes autres idées.

frappé, lui et son frère. Il se refugia à Argos, où il épousa la fille d'Adraste ; et après la mort d'Œdipe, dont Etéocle lui donna avis, il revint à Thèbes ; mais n'ayant pu s'accorder avec son frère, il en sortit une seconde fois, et puissamment aidé par son beau-père, il fit une tentative dont le succès fut malheureux. Enfin, les deux frères s'étant défiés à un combat singulier, ils se battirent et périrent l'un et l'autre de leurs blessures. A Etéocle succéda son fils Laodamas, qui, jeune encore, fut mis sous la tutelle de Créon, fils de Ménœcée. Lorsqu'il fut en âge de gouverner, les Argiens tentèrent une seconde expédition contre Thèbes. Les deux armées en vinrent aux mains sur le bord du Glissante ; Laodamas tua Egialée, fils d'Adraste, dans le combat, mais il n'enper dit pas moins la bataille ; c'est pourquoi, la nuit suivante, il se sauva en Illyrie, avec ceux qui voulurent le suivre. Les Argiens, maîtres de Thèbes, mirent sur le trône, Thersandre, fils de Polynice.

Quelque temps après, une partie de la flotte d'Agamemnon s'étant égarée en allant à Troye, et les Grecs qu'elle portoit ayant été battus en Mysie, il arriva que Thersandre, qui s'étoit extrêmement distingué dans le combat, fut tué par Téléphus. On lui éleva un monument dans la

ville d'Elée, vers les rives du Caïque, et l'on voit encore aujourd'hui dans la place publique de cette ville, une tombe de pierre exposée à l'air, sur laquelle les habitans vont tous les ans honorer sa mémoire. Après la mort de Thersandre, les Grecs équipèrent une autre flotte, et prirent pour chef Pénélée, parce que le fils de Thersandre n'étoit pas en âge de les commander; mais Pénélée fut encore tué par Eurypyle, fils de Téléphus, et alors les Thébains reconnurent pour leur roi, Tisamène, fils de Thersandre et de Démonasse, qui étoit fille d'Amphiaraüs. Les furies, attachées au sang d'Œdipe et de Laïus, épargnèrent Tisamène; mais son fils Autésion en fut persécuté jusqu'à être obligé de se transplanter chez les Doriens par le conseil de l'oracle. Après son départ les Thébains mirent à sa place Damasichton, fils d'Opheltès et petit-fils de Pénélée. A Damasichton succéda son fils Ptolémée, qui eut pour successeur, Xanthus, lequel fut tué dans un combat singulier, par Mélanthus, fils d'Andropompe (1), mais d'une manière qui ne fit point d'honneur à Mélanthus. Xanthus fut le dernier roi de Thèbes; après lui, les Thébains, las d'obéir

(1) *Par Mélanthus, fils d'Andropompe.* Il faut lire dans le texte avec Sylburge et Paulmier, ὁ Ἀνδροπόμπου, *le fils d'Andropompe*, c'est-à-dire, Mélanthus.

à un seul homme, aimèrent mieux être gouvernés par plusieurs, et changèrent la forme de leur gouvernement en république.

Quant à leurs entreprises militaires, soit heureuses, soit malheureuses, voici ce que j'ai trouvé de plus certain. Ils furent vaincus une première fois par les Athéniens, qui avoient pris le parti des Platéens dans la guerre qu'ils avoient contre Thèbes au sujet de leurs limites, et une seconde fois à Platée, même par les mêmes Athéniens, lorsque Thèbes rechercha l'amitié du roi de Perse contre l'intérêt commun des Grecs; faute qui ne doit pas être imputée à la nation, mais à un petit nombre de gens qui s'étoient emparés du gouvernement; car alors, les loix de l'état et la première institution, n'étoient plus en vigueur. Si les enfans de Pisistrate eussent encore exercé leur domination à Athènes, dans le temps que les Barbares firent une irruption en Grèce, il ne faut pas douter que les Athéniens n'eussent été pareillement accusés de favoriser le roi de Perse. Mais revenons à notre sujet. Dans la suite les Thébains eurent leur revanche; ils battirent les Athéniens à Delium, près de Tanagre; Hippocrate, fils d'Ariphon, qui commandoit l'armée athénienne, perdit beaucoup de monde, et fut tué lui-même dans le combat. Depuis la retraite des Perses jusqu'à la guerre du Péloponnèse, les Lacé-

démoniens et les Thébains furent en assez bonne intelligence. Mais cette guerre étant finie, et la flotte d'Athènes ayant désarmé; peu de temps après les Thébains, ligués avec les Corinthiens, prirent les armes contre Sparte; battus près de Corinthe et à Chéronée, ils remportèrent enfin à Leuctres la plus mémorable victoire que jamais les Grecs aient remportée sur d'autres Grecs. Ce fut pour lors qu'ils cassèrent les décurions que les Lacédémoniens avoient établis dans chaque ville, et qu'ils chassèrent ces intendans Spartiates, que l'on nommoit *Harmostes* (*). Ensuite vint la guerre phocique ou sacrée, comme les Grecs l'appellèrent, qui dura dix ans sans interruption. J'ai déjà dit dans mes mémoires sur l'Attique, que la bataille de Chéronée avoit été fatale à toute la Grèce; mais les suites en furent fâcheuses, particulièrement pour les Thébains; car les vainqueurs mirent garnison dans Thèbes, et cette garnison y resta jusqu'après la mort de Philippe. Enfin,

(*) Amasée qualifie ces Harmostes de *præfecti*, que l'abbé Gedoyn traduit par *intendans*; mais le texte ne leur donne aucune qualification. C'étoient vraisemblablement des pro-consuls que les Lacédémoniens plaçoient dans celles des villes qu'ils avoient subjuguées; et plus bas, chapitre XXX, Pausanias dit que Lisandre établit ces officiers dans les villes mêmes alliées des Lacédémoniens. (*Note de l'éditeur de cette édition*).

sous le règne d'Alexandre, les Thébains secouèrent le joug; mais aussi-tôt ils eurent un présage des maux dont ils alloient être accablés. Car, à la veille de la bataille de Leuctres, les toiles que les araignées filoient au-dessus des portes du temple de Cérès législatrice, parurent toutes blanches, et lorsqu'Alexandre vint mettre le siège devant Thèbes, ces toiles d'araignées parurent toutes noires. On dit que par un pareil prodige, il plut de la cendre dans l'Attique, un an avant les calamités dont Sylla affligea les Athéniens.

CHAPITRE VII.

Les Thébains, chassés de leur ville par Alexandre, s'étant retirés à Athènes, furent dans la suite rétablis par Cassander, fils d'Antipater. A dire le vrai, les Athéniens y contribuèrent de tout leur pouvoir, aussi-bien que les Messéniens et les Mégalopolitains. Je crois que ce qui porta Cassander au rétablissement de Thèbes, ce fut la haine qu'il avoit pour Alexandre; car il entreprit de détruire toute sa race. Il livra Olympias à ses plus cruels ennemis, qui la lapidèrent, et il empoisonna (1) les deux fils de ce prince, Hercule

(1) *Et il empoisonna*, &c. Tzetzès, le scoliaste de Lycophron, dit que ce fut par l'entremise de Polysperchon qu'il empoisonna cet Hercule, fils d'Alexandre, à Trampye, ville d'Epire, dans un repas auquel il l'avoit invité.

et Alexandre qu'il avoit eus, l'un de Barsine, l'autre de Roxane. Mais lui-même périt malheureusement; car plein d'une humeur aqueuse, il devint enflé, et les vers sortoient de toutes les parties de son corps. Philippe, l'aîné de ses fils, après un règne fort court, mourut de phtisie. Antipater, le second, ayant succédé à son frère, fit mourir Thessalonice, sa propre mère, qui étoit fille de Nicasipolis, et de Philippe, père d'Alexandre-le-Grand. Il prit pour prétexte de son parricide, l'amour que cette malheureuse mère avoit pour Alexandre, le plus jeune des fils de Cassander. Mais le jeune prince ayant appelé Démétrius, fils d'Antigonus, à son secours, vengea la mort de sa mère en faisant périr son frère. Cependant celui-là même qui avoit été son défenseur, devint son assassin. Ainsi, par une juste punition du ciel, toute la race de Cassander fut éteinte. Sous son règne, comme je l'ai dit, Thèbes fut repeuplée; cependant les Thébains n'étoient pas pour cela à la fin de leurs misères. Car durant la guerre de Mithridate contre les Romains, ils se déclarèrent pour lui, sans autre raison, je crois, que l'affection qu'il portoit au peuple d'Athènes. Mais à l'approche de Sylla, qui étoit entré en Béotie avec une armée, ils furent intimidés, et commencèrent à rechercher l'amitié des Romains. Sylla, peu touché d'un repentir qui venoit trop

tard, ne songea qu'à les humilier, et entr'autres moyens dont il s'avisa pour y parvenir, il confisqua la moitié de leurs terres ; ce qu'il colora du prétexte que je vais dire. Dès le commencement de la guerre que Sylla eut à soutenir contre Mithridate, il se trouva dans une si grande disette d'argent, qu'il fut obligé de prendre à Olympie, à Epidaure et à Delphes, les richesses que la piété des particuliers avoit consacrées aux dieux, et qui avoient pu échapper aux Phocéens. Avec ce secours il fit subsister quelque temps ses troupes; et pour dédommager les dieux de ce qu'il leur avoit ôté, il leur donna la moitié de toutes les terres que possédoient les Thébains. Dans la suite les Romains rendirent aux Thébains ce qui leur appartenoit ; mais à l'occasion de cette guerre de Mithridate, Sylla les réduisit à la dernière misère. Présentement toute la ville basse est en ruines, à l'exception des temples ; il n'y a que la citadelle qui soit habitée, encore ne l'appelle-t-on plus la Cadmée, mais simplement Thèbes.

CHAPITRE VIII.

QUAND on a passé l'Asope, à dix stades de la ville, on trouve les ruines de Potnies, au milieu desquelles s'élève le bois sacré de Cérès et de Proserpine. Vous y voyez quelques statues que les gens du lieu nomment les déesses Potniades. Il y a un certain temps de l'année où ils leur font des sacrifices, et ils observent cet usage de laisser aller en quelques endroits du bois des cochons de lait, qui, si on les en croit, l'année suivante, à pareil temps, sont trouvés paissans dans la forêt de Dodone; mais le croie qui voudra. Là se voit aussi un temple de Bacchus, surnommé *Egobolus* (1), et voici la raison de ce surnom. Un jour que les Potniens sacrifioient à Bacchus, s'étant enivrés, ils portèrent l'insolence jusqu'à tuer le prêtre du Dieu. Aussi-tôt frappés de la peste, ils envoyèrent consulter l'oracle, dont la réponse fut que, pour appaiser Bacchus, il falloit lui immoler un jeune garçon qui eût atteint l'âge de puberté. Mais on dit que peu d'années après, le Dieu lui-même substitua une chèvre à la place du jeune homme qu'ils alloient égorger; de-là le surnom d'*Egobolus*. A Potnies on vous montre

(1) *Egobolus*. Peut-être faut-il dire *Egoborus*, comme on disoit *Junon Egophagus*, suivant Pausanias dans ses Laconiques.

un puits, dont on prétend que l'eau rend les cavales furieuses quand elles en boivent. Sur le chemin de Potnies à Thèbes, vous verrez sur votre droite une petite enceinte fermée par une espèce de colonnade; ce fut-là, disent-ils, que la terre s'ouvrit pour engloutir Amphiaraüs; ils croient rendre le fait plus croyable, en ajoutant que, depuis ce temps-là, jamais on n'a vu aucun oiseau du ciel venir se reposer sur ces colonnes, ni aucun animal, soit domestique ou sauvage, venir brouter l'herbe qui croît en ce lieu-là.

La ville de Thèbes, dans son ancien circuit, avoit sept portes, qui subsistent encore à présent; j'en rapporterai les noms. Il y a la porte Electride, du nom d'Electre, sœur de Cadmus; la porte Prœtide, du nom d'un Prœtus, qui étoit originaire du pays (1); mais il n'est pas aisé de dire en quel temps il vivoit, ni de qui il descendoit; la porte Néitide, ainsi nommée de ce qu'Amphion, à ce que l'on dit, imagina sous cette porte d'ajouter à la lyre une nouvelle corde qu'ils appelèrent *Nété*; c'est celle dont le son est le plus aigu.

(1) *Du nom d'un Prœtus, qui étoit originaire du pays.* Un scoliaste d'Euripide, dans les Phœniciennes, dit que ce Prœtus étoit celui-là même qui avoit régné à Argos, et qui, chassé par Acrisius, se retira à Thèbes. Le même scoliaste dit que la porte Néitide fut ainsi appelée du nom de Néïs, qui étoit fille d'Amphion et de Niobé.

D'autres disent que Zéthus, frère d'Amphion, eut un fils nommé Néis, qui donna son nom à cette porte. La quatrième est la porte Crénéa, ainsi dite à cause de la fontaine de Dircé qui est de ce côté-là; de même qu'ils appellent la cinquième la porte du Très-haut, parce que le temple de Jupiter le Très-haut est auprès. Enfin, il y a la porte Ogygie, et la porte Homoloïde; le nom de celle-ci est aussi récent que le nom de celle-là est ancien. Après que les Thébains eurent été défaits par les Argiens, sur les bords du Glisante, plusieurs d'entr'eux accompagnèrent Laodamas, fils d'Etéocle, dans sa fuite; mais plusieurs autres voyant qu'il gagnoit l'Illyrie, ne voulurent pas le suivre; ils aimèrent mieux tourner du côté de la Thessalie, où ils occupèrent le mont Homoloé, qui est très-fertile, et où l'on a de l'eau abondamment. Quelques années ensuite, rappellés par Thersandre, fils de Polynice, ils revinrent à Thèbes, et en mémoire du mont Homoloé, qui leur avoit servi de retraite, ils donnèrent ce nom à la porte par laquelle ils rentrèrent: voilà d'où vient cette dénomination. En venant de Platée, c'est par la porte Electride que l'on entre. On raconte que Capanée, fils d'Hipponoüs, voulant escalader les murs de ce côté-là, tomba mort d'un coup de foudre.

CHAPITRE IX.

Cette guerre des Argiens contre les Thébains est, autant que j'en puis juger, la plus considérable qu'il y ait eu parmi les Grecs durant tous ces temps, que l'on appelle héroïques. Car la guerre des Eleusiniens contre les autres peuples de l'Attique, celle même des Thébains contre les Myniens, fut presque aussi-tôt finie que commencée. Les armées n'avoient pas beaucoup de chemin à faire pour se joindre; une bataille décidoit la querelle, et aux hostilités succédoit bientôt ou la trêve, ou la paix. Mais l'armée des Argiens vint du fond du Péloponnèse, dans le cœur de la Béotie, et Adraste tiroit de l'Arcadie et de la Messénie ses troupes auxiliaires, tandis que les Thébains étoient obligés de tirer les leurs de la Phocide et de la Minyade, d'où les Phlégyens vinrent à leur secours. Le combat se donna sur le bord de l'Ismène; les Thébains, dès le premier choc, lâchèrent le pied, et mis enfuite ils regagnèrent leurs remparts. Les Argiens, comme tous les peuples du Péloponnèse, s'entendoient fort mal à faire un siège; leurs attaques étoient brusques et vives, mais nullement conduites avec art. Aussi les Thébains en tuèrent-ils un grand nombre de dessus leurs murailles, et ensuite faisant une sor-

tie à propos, ils les culbutèrent dans leurs lignes, les taillèrent en pièces, et remportèrent sur eux une victoire si complète, qu'Adraste fut le seul qui leur échappa. Mais cette victoire leur coûta cher, et ils perdirent tant de monde, que depuis elle a passé en proverbe; car pour dire un avantage remporté sur l'ennemi, mais acheté par beaucoup de sang, on dit que c'est une victoire à la Thébaine. Quelque temps après, les fils de ces malheureux braves voulurent venger leurs pères, et marchant sous les enseignes de Thersandre, ils vinrent encore une fois attaquer les Thébains. Ce n'étoient plus seulement les Argiens, les Messéniens et les Arcadiens, c'étoient aussi les Corinthiens et les Mégaréens. Quant aux Thébains, ils avoient engagé tous leurs voisins dans leur querelle, et ils en étoient puissamment aidés. Les deux armées en vinrent aux mains sur le bord du Glissante; le combat fut fort opiniâtre de part et d'autre; mais enfin les Thébains ayant perdu la bataille, les uns s'enfuirent avec Laodamas, leur chef, les autres se jetèrent dans Thèbes, où ils furent bientôt forcés. Toute cette guerre a été écrite en vers; et Callinus (1), qui cite quelques-

(1) *Et Callinus*. Le texte porte *Calœnus*; mais comme nous ne connoissons point d'ancien poëte de ce nom, et qu'au contraire Callinus étoit un célèbre poëte élégiaque, il n'y a pas de doute qu'il ne faille lire *Callinus*.

uns de ces vers, ne fait pas difficulté de les attribuer à Homère, en quoi il a été suivi par plusieurs auteurs d'un grand poids. Pour moi j'avoue qu'après l'Iliade et l'Odyssée d'Homère, je n'ai point vu de plus belle poésie. Mais c'est assez parler de la guerre cruelle que les Argiens et les Thébains se firent si long-temps pour l'amour des fils d'Œdipe.

CHAPITRE X.

NON loin des murs on voit la sépulture de ces braves citoyens qui périrent en combattant contre Alexandre, roi de Macédoine; et près de-là on vous montrera le champ où l'on dit que Cadmus tua sur le bord d'une fontaine ce dragon, dont les dents semées sur la surface de la terre, produisirent autant d'hommes, s'il est possible de le croire. Vers la porte Homoloïde, à droite, il y a sur une petite colline un temple d'Apollon; la colline et le Dieu ont pris le nom d'Isménius, à cause du fleuve Ismène qui passe auprès. A l'entrée du temple vous voyez une Minerve et un Mercure de marbre; il semble que ces divinités soient là pour garder le vestibule, aussi le nom qu'elles portent répond-il à leur fonction; la statue de Mercure est un ouvrage de Phidias, celle de Minerve est de Scopas. De-là on passe dans le

temple. La statue du Dieu est de la même grandeur que celle qui est à Branchides, et ne diffère en rien pour la forme; de sorte que qui a vu l'une et connoît la main de l'ouvrier, ne peut pas douter que l'autre ne soit aussi un ouvrage de Canachus; toute la différence qu'il y a, c'est que l'Apollon de Branchides est de bronze, et que l'Apollon Isménien est de bois de cèdre. J'observai là une grosse pierre où l'on dit que Manto, fille de Tirésias, s'asseyoit; cette pierre est devant le vestibule, et on l'appelle encore aujourd'hui la chaise de Manto. A la droite du temple on voit deux statues de marbre. On me dit que c'étoient Héniocha et Pyrrha, les deux filles de Créon, qui fut régent du royaume durant la minorité de Laodamas, fils d'Etéocle. Une coutume que les Thébains pratiquent encore à présent, c'est de choisir tous les ans un jeune enfant de bonne maison, de figure agréable et de taille avantageuse, pour le revêtir du sacerdoce d'Apollon; on lui donne le nom de Porte-laurier, parce qu'en effet il porte une couronne de laurier sur la tête. Je ne sais pas bien si durant leur sacerdoce ils sont tous obligés de consacrer un trépied de bronze à Apollon; je ne le crois pas, car je ne remarquai qu'un petit nombre de trépieds; mais les enfans dont les pères sont riches n'y manquent point. Le plus curieux de tous ces trépieds, soit pour son ancienneté,

soit pour la qualité de celui qui l'a donné ; c'est celui qui fut consacré par Amphitryon, lorsqu'Hercule exerçoit le sacerdoce du Dieu, et qu'il étoit par conséquent *Porte-laurier*. Au-dessus du temple d'Apollon Isménien on trouve une fontaine que l'on dit être consacrée au dieu Mars, et qu'il faisoit garder par un dragon. Près de-là est le tombeau de Caanthus, qui, si on les en croit, étoit fils de l'Océan, et frère de Mélie. Son père l'envoya chercher Mélie, qui avoit été enlevée; Caanthus ayant su qu'elle étoit en la puissance d'Apollon, et ne l'en pouvant tirer, de dépit mit le feu au bois Isménien ; mais Apollon lui décocha une flèche, dont il le tua, et sa sépulture est, comme j'ai dit, au-dessus du temple. On dit qu'Apollon eut deux enfans de Mélie, Tencrus et Isménus. Il donna au premier l'art de prédire l'avenir, et pour faire honneur à l'autre, il voulut qu'un fleuve portât son nom; ce n'est pas que ce fleuve n'en eût un auparavant, car on le nommoit le Ladon.

CHAPITRE XI.

A LA gauche de la porte Electride, on vous montre les ruines de la maison qu'Amphitryon vint habiter, lorsqu'il fut obligé de quitter Tirynthe pour avoir tué Electryon. Parmi ces ruines on voit encore la chambre nuptiale d'Alcmène, que les Thébains disent avoir été faite par Trophonius et par Agamède ; ils allèguent une vieille inscription qui portoit qu'Amphitryon voulant épouser Alcmène, fit faire une chambre nuptiale par Trophonius et par Agamède, les deux plus célèbres architectes de son temps ; ils prétendent que la sépulture d'Amphitryon est quelque part là. Ils me firent aussi remarquer le tombeau des enfans qu'Hercule eut de Mégara ; mais ils ne conviennent pas de tout ce qui est rapporté de leur mort dans les poésies de Stésichore et de Panyasis. D'un autre côté ils ajoutent qu'Hercule, devenu furieux, alloit tuer Amphitryon, sans un coup de pierre qu'il reçut. Etourdi du coup il s'endormit et changea de dessein ; aussi, selon eux, ce fut Minerve qui le frappa, et cette pierre fut nommée *la pierre de bon conseil.* Au même endroit vous voyez sur une espèce de piédestal fort grossier, quelques statues de femmes, qui sont si anciennes que la figure en est presque effacée ; ils les appellent *les Enchanteresses ;* ce sont, à ce qu'ils racontent,

les femmes que Junon envoya pour mettre obstacle à l'enfantement d'Alcmène, lorsqu'elle accoucha d'Hercule; mais Historis (1), fille de Tirésias, rendit leur dessein inutile; car d'un lieu d'où l'on pouvoit aisément l'entendre, elle se mit à crier que, graces au ciel, Alcmène étoit heureusement délivrée; ces femmes ne doutant point que cela ne fût vrai, s'en allèrent aussi-tôt, et Alcmène accoucha ensuite sans aucun trouble ni empêchement.

De ce côté-là on voit un temple d'Hercule, où le Dieu est en marbre blanc; ils lui donnent le surnom de Promachus (2); cette statue est un ouvrage de Xénocrite (3), de Thèbes; car pour une autre de bois d'un goût fort ancien, les Thébains la croient de Dédale, et je n'ai pas de peine à le croire aussi. On dit qu'après s'être sauvé de Crète, il consacra cette statue à Hercule, comme une marque de sa reconnoissance. En effet, Dédale, pour préparer sa fuite, fit lui-même deux bâtimens fort légers, l'un pour lui, l'autre pour

(1) *Historis*, &c. Ce nom pourroit bien être corrompu. Antonius Liberalis dit que ce fut Ilithie et une Parque qui assistèrent aux couches d'Alcmène, et il donne un autre nom à celle qui les trompa.

(2) *Le surnom de Promachus*; c'est-à-dire, *le Défenseur*.

(3) *Cette statue est un ouvrage de Xénocrite*, &c. Le texte est manifestement corrompu en cet endroit, malgré le silence des interprêtes qui semblent ne s'en être pas apperçus. Je n'ai donc pas cru devoir m'assujettir à la lettre.

son fils Icare ; et pour se dérober à la poursuite des vaisseaux de Minos qui n'alloient qu'à la rame, voyant le vent favorable, il imagina de mettre une voile au sien, chose dont on ne s'étoit pas avisé avant lui. Par ce moyen il arriva heureusement ; mais il n'en fut pas de même d'Icare. N'ayant su gouverner son vaisseau, il fit naufrage et se noya (1). Le flot apporta son corps dans une isle voisine de Samos (2), qui pour lors n'avoit point de nom. Hercule s'étant trouvé là, par hasard, reconnut le corps d'Icare, et lui donna sépulture. On voit encore aujourd'hui un petit tertre sur un promontoire qui avance dans la mer Egée ; c'est le lieu où il fut enterré. L'isle et la mer qui l'environne ont pris depuis ce temps-là le nom du malheureux Icare (3).

A la voûte du temple sont représentés la plupart des douze travaux d'Hercule. Praxitèle, qui

(1) *Il fit naufrage, et se noya.* Voilà le fondement de la fable qui dit qu'Icare s'attacha des ailes de cire que la chaleur du soleil fit fondre ; après quoi il tomba dans la mer. Les rames ont toujours été comparées à des aîles, c'est pourquoi Virgile dit, *remigio alarum.*

(2) *Dans une isle voisine de Samos.* Le texte dit ἐς τὴν Περγάμου νῆσον, *in Pergami insulam*, ce qui est une énorme faute de copiste. Je lis avec le savant Paulmier, ἐς τὴν περὶ Σάμον, *dans une isle près de Samos.*

(3) *Ont pris le nom du malheureux Icare.*

Icarus Icarias nomine fecit aquas, dit Ovide.

a fait cet ouvrage de sculpture pour les Thébains, n'a omis que les oiseaux du lac Stymphale, et les terres des Eléens nettoyées par l'entreprise de ce héros; son combat contre Antée, tient la place de ces deux travaux. Vous verrez encore, dans ce temple, une Minerve et un Hercule de figure colossale, l'un et l'autre de la façon d'Alcmène, et posés sur des piédestaux du mont Pentélique; le gymnase et le stade portent le nom d'Hercule, et tiennent tous les deux au temple. Ces deux statues furent données par Thrasibule et par ces illustres exilés qui le secondèrent dans le projet de délivrer Athènes de ses trente tyrans. Ils firent cette offrande aux dieux tutélaires des Thébains, parce qu'ils étoient partis de Thèbes pour cette expédition, qui fut suivie de leur rappel. Au-dessus de cette pierre miraculeuse dont j'ai parlé, il y a un autel dédié à Apollon Spondius (1), et cet autel est fait de la cendre des victimes. Là se pratique une espèce de devination, tirée de tout ce que l'on a pu apprendre (2), soit par la renommée, soit autrement. Cette manière de prédire

(1) *Apollon Spondius*, du mot σπονδὴ, *fœdus*, *alliance*, *traité*, comme qui diroit, Apollon qui préside aux traités.

(2) *Une espèce de devination, tirée de tout ce que l'on a pu apprendre.* L'expression de l'auteur est ἀποκληδόνων. J'ai suivi l'application qu'Hesychius donne au mot κληδωνῆσαι.

l'avenir est en grand crédit, sur-tout chez les Smyrnéens, qui sous les murs de leur ville en dehors, ont une chapelle uniquement destinée à cet usage.

CHAPITRE XII.

ANCIENNEMENT les Thébains sacrifioient un taureau à Apollon Polius (1); mais un jour à la fête du dieu, comme ceux qui étoient chargés d'amener la victime n'arrivoient point, et que le temps pressoit, un chariot attelé de deux bœufs étant venu à passer par hasard, dans le besoin où l'on étoit, on prit un de ces bœufs pour l'immoler, et depuis il a passé en coutume de sacrifier un bœuf qui ait été sous le joug. D'ailleurs voici une de leurs traditions. Ils disent que Cadmus étant parti de Delphes pour venir dans la Thébaïde, y fut conduit par une vache qu'il avoit achetée des pâtres de Pélagon; c'étoit une belle vache, qui avoit d'un et d'autre côté une marque blanche en forme de pleine lune, et suivant un certain oracle, Cadmus avec sa troupe devoit s'établir dans l'endroit où cette vache, lasse de fatigue,

(1) *Apollon Polius*, du mot πολιος, *albus*, *candidus*, *blanc et beau*, parce qu'Apollon étoit toujours représenté avec la fleur de la jeunesse.

se reposeroit. Ils montrent encore le lieu où elle se coucha. On y voit un autel exposé à l'air avec une statue de Minerve consacrée, dit-on, par Cadmus. Cette statue peut servir à désabuser ceux qui se persuadent que Cadmus étoit d'Egypte et non pas de Phénicie; car *Siga* (1), c'est le nom de cette Minerve, est un mot phénicien et nullement égyptien. Les Thébains disent aussi que Cadmus avoit sa maison à l'endroit où est aujourd'hui le marché de la citadelle. Ils vous montrent encore les restes de deux chambres nuptiales, l'une d'Harmonie, la femme de Cadmus, et l'autre de Sémelé, dont ils ne laissent approcher personne. Quelques auteurs grecs rapportent que les Muses elles-mêmes avoient chanté un épithalame aux noces d'Harmonie; les Thébains semblent confirmer ce fait, en ce que dans la place publique de Thèbes, ils montrent l'endroit où ils prétendent que ces déesses chantèrent. Ils assurent que lorsque Sémelé fut frappée de la foudre, il tomba en même temps du ciel un morceau de bois que Polydore enchassa dans du bronze, et qu'il nomma Bacchus le Cadméen. Près de-là est un Bacchus de

(1) *Car Siga*, &c. Au lieu de *Siga*, Canterus et Sylburge lisent Ὄγκα, et ils sont autorisés par le scoliaste d'Euripide et par Apollodore qui appellent la Minerve de Thèbes, Ὄγκα, d'un mot phénicien.

Seigneur, lui dit-il, *quand toutes les villes voisines ou alliées de Sparte l'auront ratifié, mais non pas auparavant*. Dans la suite, la guerre s'étant allumée entre les Lacédémoniens et les Thébains, Epaminondas eut une partie de l'armée sous son commandement, avec ordre de s'opposer aux Lacédémoniens, qui comptant sur leurs forces et sur celles de leurs alliés, marchoient droit à Thèbes. Pour lui il alla se porter au-dessus du marais Céphissis, ne doutant pas que les troupes du Péloponnèse ne débouchassent par-là. Mais Cléombrote, roi de Sparte, prît son chemin par Ambrysse, ville de la Phocide; et après avoir passé sur le ventre à Chéréas, qui gardoit le passage de ce côté-là avec quelques troupes, il vint camper à Leuctres, dans la Béotie. Là Cléombrote et son armée eurent un présage du malheur qui les attendoit. C'étoit la coutume des rois de Sparte, quand ils alloient à la guerre, de mener avec eux un troupeau de moutons, afin d'avoir toujours des victimes toutes prêtes pour les sacrifices, surtout lorsqu'ils imploroient les secours du ciel avant que de livrer bataille. À la tête du troupeau marchoient des chèvres, qui en étoient comme les guides; il arriva que les loups s'étant jetés sur le troupeau, épargnèrent les moutons et mangèrent les chèvres. D'ailleurs les Lacédémoniens irritèrent les dieux par l'attentat qu'ils commirent

contre les filles de Scédasus, l'un des habitans du lieu. Ce Scédasus avoit deux filles, Molpie et Hippo, toutes deux belles et déjà nubiles. Trois Lacédémoniens, Parathémidas, Prhudarchidas et Pathénius, furent assez impies pour les violer; ces jeunes filles ne pouvant survivre à un tel affront, s'étranglèrent elles-mêmes; et le père n'ayant pu obtenir justice à Sparte, revenu chez lui, se tua de désespoir. Epaminondas rendit au père et aux filles tous les honneurs que l'on peut rendre aux morts, et jura qu'il ne combattroit pas plus pour le salut de tous les Thébains, que pour venger cette malheureuse famille. Mais les chefs de l'armée béotienne n'étoient pas d'accord sur le parti qu'il y avoit à prendre, et ils pensoient même fort différemment; car Epaminondas, Malgidès et Xénocrate vouloient qu'on livrât bataille aux Lacédémoniens, et tout au plutôt. Damoclidas, Damophile et Simangele étoient d'un avis contraire; ils opinoient qu'il falloit pourvoir à la sûreté des femmes et des enfans, en les envoyant à Athènes, et faire tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un long siège. Ainsi les sentimens de ces six chefs se trouvoient partagés. Mais le septième, nommé Branchylidès, qui gardoit les défilés du côté du mont Cythéron, étant venu au camp, et ayant été de l'avis des premiers, tous

les autres s'y rendirent, et il fut résolu que l'on tenteroit le hasard d'une bataille.

Cependant Epaminondas se défioit de quelques Béotiens de son armée, et en particulier des Thespiens. Il craignoit, avec raison, que ces troupes mal-intentionnées ne le trahissent durant le combat. Pour éviter cet inconvénient, il fit proclamer qu'il ne retenoit personne par force, et que ceux qui aimeroient mieux s'en retourner chez eux, pouvoient le faire en toute liberté. Aussi-tôt les Thespiens prirent leur congé avec quelques autres Béotiens peu affectionnés aux Thébains. Lorsque les deux armées furent aux mains, les Lacédémoniens, qui n'avoient pas pris la même précaution, se virent abandonnés de plusieurs de leurs alliés, qui déclarèrent la haine secrète qu'ils avoient contr'eux; les uns en quittant leurs rangs, et les autres en prenant la fuite, dès que l'ennemi tournoit de leur côté. Mais ce qui rendoit la partie égale, c'est que les Lacédémoniens avoient une grande expérience dans l'art militaire, joint à la noble ambition de soutenir la gloire de Sparte, et que les Thébains comprenoient fort bien qu'il ne s'agissoit de rien moins pour eux, que le salut de leur patrie, de leurs femmes et de leurs enfans. Enfin, lorsque Cléombrote eut été tué avec les principaux officiers de son armée, les Lacédémoniens

furent encore obligés de demeurer sur le champ de bataille, parce que de toutes les choses la plus honteuse pour des Spartiates, c'est de laisser le corps de leur roi à la merci de l'ennemi. Mais malgré leurs efforts, les Thébains furent vainqueurs, et jamais Grecs ne remportèrent une si belle victoire sur d'autres Grecs. Le lendemain les Lacédémoniens voulant enterrer leurs morts, envoyèrent aux Thébains un héraut pour leur en demander la permission. Epaminondas, qui savoit combien cette nation étoit habile à dissimuler ses pertes, répondit que les Lacédémoniens enterreroient leurs morts, après que leurs alliés auroient enterré les leurs. Cela s'étant exécuté ainsi, il arriva que parmi les alliés de Sparte, les uns avoient perdu fort peu de monde, et les autres n'avoient fait aucune perte, de sorte que le plus grand nombre des morts fut manifestement reconnu pour appartenir aux Lacédémoniens, qui en effet perdirent plus de mille hommes (1) à cette journée. Les Thébains et leurs alliés n'en perdirent pas plus de quarante-sept.

(1) *Plus de mille hommes*. Il y a une faute ici ou de la part de l'auteur, ou de la part du copiste. Car Diodore de Sicile, après Xénophon, dit qu'au combat de Leuctres il périt plus de Lacédémoniens qu'il ne s'en sauva. Or, le témoignage de ces deux historiens est préférable à celui de Pausanias; d'ailleurs on sait que Sparte ne put jamais se relever de la perte qu'elle fit en cette journée.

CHAPITRE XIV.

Après le combat, Epaminondas ordonna que toutes les troupes du Péloponnèse s'en retournassent en leur pays, à la réserve des Lacédémoniens, qu'il tint enfermés dans Leuctres. Mais ayant appris que les Spartiates accouroient en foule au secours de leurs concitoyens, il laissa aller ceux-ci sous certaines conditions qu'il leur imposa; et voulant bien rendre compte de sa conduite aux siens, il leur dit qu'il valoit mieux éloigner la guerre de leurs frontières, et la porter dans le centre de la Laconie. Cependant les Thespiens qui craignoient également et la haine invétérée des Thébains et leur fortune présente, jugèrent à propos d'abandonner leur ville et de se retirer à Ceresse. C'est un très-fort château dans le territoire de Thespies, où, long-temps auparavant, ils s'étoient défendus contre une armée de Thessaliens, qui étoient venus envahir leur pays. Ces Thessaliens, après un long siège, désespérant de les forcer, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, dont la réponse fut telle : *Leuctres et Alésium sont des lieux que j'aime ; les filles infortunées de Scédasus, qui habitent cet agréable canton, sont aussi sous ma protection : quel-*

que jour il se donnera là un combat qui vous coûtera bien des larmes. Nul n'en aura connoissance qu'après que les Doriens auront perdu la fleur de leur jeunesse, et que le moment fatal sera venu. Alors, je ne réponds plus du fort de Céresse, mais jusques-là en vain l'attaquera-t-on.

Epaminondas, après avoir pris Céresse et en avoir chassé les Thespiens, ne songea plus qu'à aller mettre ordre aux affaires du Péloponnèse, et parce que les Arcadiens souhaitoient sa présence, il se transporta d'abord chez eux. A son arrivée, il accepta les offres que lui firent les Argiens, d'embrasser l'alliance des Thébains. Agésipolis avoit dispersé les Mantinéens en plusieurs villages; Epaminondas les rassembla dans leur ancienne ville, et il conseilla aux Arcadiens d'abandonner un grand nombre de bicoques qui ne se pouvoient défendre par elles-mêmes, pour se réunir tous dans une même ville qu'il leur fit bâtir, et que l'on appelle encore aujourd'hui Mégalopolis ou la grande ville. Sur ces entrefaites, sa préture vint à expirer; c'étoit un crime capital chez les Thébains que de la prolonger au-delà du terme. Mais Epaminondas croyant devoir passer par-dessus la loi dans une conjoncture où il s'agissoit de l'intérêt de l'état, continua d'exercer son autorité. S'étant donc mis en marche avec ses

troupes, il s'avança jusqu'aux portes de Sparte; mais voyant qu'Aségilas se tenoit renfermé, et qu'il évitoit le combat, il tourna toutes ses pensées au rétablissement de Messène. Car c'est Epaminondas que les Messéniens d'aujourd'hui regardent comme leur restaurateur, et il le fut en effet, ainsi que je l'ai suffisamment expliqué dans l'histoire de la Messénie. Pendant qu'il étoit tout occupé de cette entreprise, ses troupes s'étant débandées, firent des courses dans la Laconie, et ravagèrent toute la campagne; ce qui obligea Epaminondas de rassembler son armée et de la reporter en Béotie. Il avoit déjà gagné le Léchée, et il alloit passer les défilés qui sont de ce côté-là, lorsqu'Iphicrate, à la tête de quelqu'infanterie légère et d'autres troupes athéniennes, lui tomba sur les bras. Epaminondas le mit en fuite, et l'ayant poursuivi jusqu'aux portes d'Athènes, il demeura là quelque temps pour le défier au combat. Mais Iphicrate s'étant toujours tenu sur la défensive, Epaminondas reprit le chemin de Thèbes. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il se vit citer en justice pour avoir retenu le commandement de l'armée au-delà du temps marqué par la loi; cependant il évita la mort, aucun de ses juges n'ayant osé le condamner.

CHAPITRE XV.

QUELQUE temps après, Alexandre, tyran de Thessalie, ayant, sous ombre d'amitié et comme allié des Thébains, attiré chez lui Pélopidas, eut la hardiesse et la mauvaise foi de le retenir prisonnier. Les Thébains, pour venger cet affront, mirent sur pied une armée dont ils donnèrent la conduite à Cléomène, et ils voulurent que le préteur de Béotie fût soumis aux ordres de ce général. Epaminondas n'étoit donc que simple volontaire en cette armée. Quand on fut arrivé au pas des Thermopyles, voilà Alexandre qui sort tout-à-coup d'un lieu où il s'étoit embusqué, et qui fait mine de vouloir attaquer les Thébains. Alors toute l'armée se croyant perdue, déféra le commandement à Epaminondas, et les officiers-généraux furent les premiers à le prier de l'accepter. Alexandre voyant qu'Epaminondas se mettoit à la tête des troupes, n'osa pas hasarder une bataille, et rabattant de son audace, il renvoya Pélopidas. Cependant les Thébains, en l'absence d'Epaminondas, avoient chassé les Orchoméniens de leurs demeures; il en eut un extrême déplaisir quand il l'apprit, jugeant cette hostilité très-contraire au bien de

l'état, et il ne put s'empêcher de dire que s'il avoit été présent, il n'auroit jamais souffert que les Thébains fissent une si grande faute. Comme son successeur n'étoit point encore nommé, il mena une seconde fois son armée dans le Péloponnèse, et tailla en pièces les Lacédémoniens au Léchée, quoiqu'ils eussent reçu un renfort d'Achéens de la ville de Pellène, et un corps de troupes athéniennes, commandées par Chabrias. Lorsque les Thébains faisoient des prisonniers de guerre, c'étoit leur coutume de les renvoyer moyennant une rançon ; mais si parmi ces prisonniers il se trouvoit des déserteurs béotiens, on ne leur faisoit point de quartier, ils étoient condamnés à mort. Epaminondas ayant pris Phœbie, petite ville appartenante aux Sicyoniens, et pleine de transfuges de la Béotie, il ne crut pas devoir user de cette sévérité ; dans le dénombrement qu'il fit de ces transfuges, il affecta de ne les pas reconnoître pour Béotiens, et lui-même, à mesure qu'ils passoient en revue devant lui, il les disoit de quelqu'autre pays. Enfin, cet illustre Thébain remporta encore une victoire à Mantinée ; mais cette victoire coûta cher à ses concitoyens, car ils l'achetèrent par la perte de leur général, qui fut tué de la main d'un Athénien. Dans ce combat de cavalerie qui est représenté à Athènes, on voit Gryllus portant un coup mor-

tel à Epaminondas. Gryllus étoit fils de Xénophon, celui-là même qui accompagna Cyrus dans son expédition contre Artaxerxès, et qui du fond de l'Asie, ramena les Grecs jusqu'à la mer. Au bas de la statue d'Epaminondas, il y a une inscription en vers élégiaques, dont voici à peu près le sens :

Dans ses chers citoyens Messène renaissante,
De Sparte au désespoir la fierté gémissante,
Dans Mégalopolis vingt bataillons armés,
Tout prêts à secourir les Thébains alarmés,
De puissans alliés Thèbe à jamais pourvue,
Aux Grecs assujettis la liberté rendue,
Sont d'Epaminondas les exploits immortels,
Qui pourroient lui valoir un culte et des autels.

CHAPITRE XVI.

Un peu plus loin est un temple d'Ammon. La statue du dieu est un ouvrage de Calamis, consacré par Pindare. Ce poëte envoya aux Ammoniens, en Lybie, des hymnes faites en l'honneur d'Ammon, et de mon temps on voyoit encore une de ces hymnes gravée sur une colonne de figure triangulaire, près d'un autel élevé à Jupiter Ammon, par Ptolemée, fils de Lagus. A quelques pas de-là on vous montre le lieu où Tirésias ob-

servoit le vol des oiseaux et en tiroit ses augures. Le temple de la Fortune est tout auprès. Les Thébains disent que c'est Xénophon l'Athénien, qui a fait le visage et les mains de la déesse, et que le reste est de Callistonicus, un de leurs citoyens. La déesse tient Plutus entre ses bras, sous la forme d'un enfant, et c'est une idée assez ingénieuse, de mettre le dieu des richesses entre les mains de la Fortune, comme si elle étoit sa nourrice ou sa mère. Céphisodote n'imagina pas moins heureusement, lorsque faisant une statue de la Paix pour les Athéniens, il la représenta tenant le petit Plutus dans son sein. Les Thébains ont aussi plusieurs statues de Vénus, et si anciennes qu'ils prétendent que c'est Harmonie qui les a consacrées, et qu'elles furent faites des éperons de ces navires qui avoient amené Cadmus, lesquels éperons étoient de bois et non de fer. Quoi qu'il en soit, l'une de ces statues est Vénus Uranie ou la Céleste, l'autre Vénus la Vulgaire, et la troisième est Vénus surnommée Apostrophia; ce fut Harmonie elle-même qui leur imposa ces noms pour distinguer les trois sortes d'amours; l'un céleste, c'est-à-dire, chaste et dégagé du commerce des sens; l'autre vulgaire, qui s'attache au sexe et aux plaisirs du corps; le troisième désordonné, qui porte les hommes à des unions incestueuses et abominables. Il y avoit donc une Vénus dite Apostrophia ou Préservatrice, parce que c'étoit

à elle que l'on adressoit ses vœux pour être préservé de ces desirs déréglés. Harmonie, sans doute, n'ignoroit pas que chez les Grecs et chez les Barbares l'amour avoit allumé dans le cœur des hommes les passions les plus odieuses, comme celles qui depuis ont fait tant de bruit, et qui ont déshonoré la mère d'Adonis (1), Térée, roi de Thrace, et Phedre, fille de Minos.

On croit que le temple de Gérès Thesmophore ou Législatrice, étoit autrefois la maison de Cadmus et de ses descendans. On ne voit de la statue de la déesse que la partie supérieure et ce que nous appellons le buste; le reste est caché. On garde dans ce temple des boucliers d'airain, que l'on dit être ceux des principaux officiers de l'armée Lacédémonienne, qui furent tués à Leuctres. Le théâtre est du côté de la porte Prœtide, et près du théâtre il y a un temple de Bacchus, surnommé Lysius, parce que des Thraces ayant emmené quelques Thébains captifs, lorsqu'ils furent arrivés au pays des Haliartiens, le dieu fit tomber les chaînes des Thébains et endormit les Thraces, ce qui donna aux prisonniers le moyen de tuer leurs gardes, et de regagner Thèbes. Dans ce temple, outre la statue de Bacchus, on en voit

(1) *Et qui ont déshonoré la mère d'Adonis.* Myrrha qui fut assez insensée pour devenir amoureuse de Cinyras, son propre père. *Voyez* Ovide dans ses Métamorphoses, liv 10.

une que les Thébains disent être de Sémelé; mais on n'ouvre le temple que certains jours de l'année. Près de-là on vous montrera les ruines de la maison de Lycus, et le tombeau de Sémelé. Celui d'Alcmène ne se trouve point; aussi prétendent-ils qu'elle fut changée en pierre après sa mort, ce qui ne s'accorde pas avec ce que l'on en dit à Mégare; mais il y a bien d'autres choses sur quoi les Grecs ne sont pas d'accord entr'eux. Là se voit aussi la sépulture des enfans d'Amphion. Les hommes sont d'un côté et les femmes de l'autre.

CHAPITRE XVII.

DANS le même quartier vous avez encore le temple de Diane Eucléa; c'est Scopas qui a fait la statue de la déesse. On dit que les filles d'Antipœne, Androclée et Alcis, ont leur sépulture dans ce temple, et voici ce que l'on raconte de ces deux illustres personnes. Les Thébains, sous la conduite d'Hercule, étant à la veille de livrer bataille aux Orchoméniens, furent avertis, par un oracle, que le citoyen le plus distingué par sa naissance, qui voudroit se donner la mort, procureroit infailliblement la victoire à son parti. Antipœne étoit sans contredit le plus qualifié de

tous ses concitoyens, mais il n'étoit pas d'humeur à mourir pour le salut de sa patrie ; ce qu'il ne voulut pas faire, ses filles le firent : s'étant donc immolées courageusement, elles reçoivent aujourd'hui les honneurs qui leur sont dûs. Devant le temple de Diane Eucléa, il y a un lion de marbre, qu'Hercule consacra, dit-on, après avoir vaincu les Orchoméniens et leur roi Erginus, fils de Clymenus. Près de là est un Apollon, surnommé Boëdromius (1), et un Mercure Agoréüs ; cette dernière statue est un présent de Pindare. Le bûcher des enfans d'Amphion est éloigné de leur sépulture d'environ un demi stade ; on voit encore des cendres dans ce bûcher. Auprès de la statue d'Amphitryon vous voyez deux statues de Minerve, dite Zostéria, parce qu'Amphitryon s'arma en ce lieu-là pour aller combattre Chalcodon et les Eubœens ; car les anciens disoient *ceindre les armes* pour dire *s'armer*. Et quand Homère dit qu'Agamemnon, *par sa ceinture*, ou

(1) *Un Apollon surnommé Boëdromius*, du mot grec Βοηδρόμιος, *auxiliaris*, *auxiliaire*. Les Athéniens avoient une fête appelée *Boëdromia*, et le mois *Boëdromion* qui répondoit à notre mois d'août. Cette appellation étoit fondée sur ce que Xuthus secourut les Athéniens dans la guerre qu'ils avoient contre les Eleusiniens ; pour conserver la mémoire de ce bienfait, ils instituèrent une fête qu'ils nommèrent *Boëdromia*, et Apollon Boëdromius est dit dans le même sens.

par la manière dont il étoit *ceint*, ressembloit au dieu Mars, il veut dire *par son armure*. Amphion et Zéthus ont un tombeau en commun; c'est un petit tertre qui n'a rien de remarquable. Tous les ans, lorsque le soleil est dans le signe du taureau, les habitans de Tithorée, dans la Phocide, sont fort soigneux de venir dérober de la terre de ce tombeau, pour la répandre sur le sépulcre d'Antiope, s'imaginant rendre par-là leurs terres beaucoup plus fertiles, et nuire en même-temps à celles des Thébains. C'est pourquoi les Thébains, durant ce temps-là, ont grand soin de défendre leur tombeau. Ces peuples se sont mis cette chimère dans l'esprit, sur un certain oracle rapporté par Bacis, dont voici le sens : *lorsque Tithorée, invoquant Amphion et Zéthus, fera des libations en leur honneur, et que le soleil sera dans le signe du taureau, alors la ville sera menacée d'une grande stérilité. Malheur à vos moissons, si vous souffrez que l'on emporte de la terre du tombeau de ces deux frères, pour la mettre sur la sépulture de Phocus.* Par la sépulture de Phocus, Bacis a entendu celle d'Antiope pour la raison que je vais dire. Dyrcé, femme de Lycus (1), honoroit singulièrement

(1) *Dircé, femme de Lycus*, &c. La version latine d'Amasée brouille tout cet endroit; c'est à l'interprétation de Kuhnius qu'il s'en faut tenir.

Bacchus. Les fils d'Antiope ayant fait mourir Dircé avec la cruauté que tout le monde sait (1), le dieu s'en vengea sur Antiope; car les peines que l'on inflige aux coupables, quand elles sont excessives, irritent les dieux. On dit donc qu'Antiope perdit l'esprit, et que hors d'elle-même, elle courut toute la Grèce. Phocus, fils d'Ornytion, et petit-fils de Sisyphe, l'ayant rencontrée par hasard, la guérit et l'épousa ensuite. De-là vient qu'ils eurent une commune sépulture. Quant à ces pierres que l'on voit au bas du tombeau d'Amphion, et qui ne sont ni polies ni taillées, on dit que ce sont des pierres qu'il attiroit par la douceur de son chant, comme Orphée, par les charmes de sa lyre, se faisoit suivre des bêtes sauvages.

(1) *Avec la cruauté que tout le monde sait.* Amphion et Zéthus, fils d'Antiope, attachèrent Dircé à la queue d'un taureau indompté, et la firent ainsi mourir dans les tourmens. Antiope, leur mère, y fut tout au moins consentante. Voilà pourquoi Bacchus vengea la mort de Dircé, qui l'avoit toujours honoré particulièrement.

CHAPITRE XVIII.

En sortant de Thèbes par la porte Prœtide, on va droit à Chalcis. Sur le chemin on trouve le tombeau de Mélanippus, un des plus grands capitaines que les Thébains aient jamais eu. Lorsque les Argiens assiégeoient Thèbes, il tua de sa main Tydée et Mécistée, un des frères d'Adraste; mais il fut tué lui-même par Amphiaraüs. Près de ce tombeau vous voyez trois grosses pierres; ceux qui croient connoître les antiquités du pays, disent que c'est le lieu de la sépulture de Tydée, qui fut inhumé là par Méon, et ils se fondent sur un vers de l'Iliade d'Homère, qui dit que ce guerrier

Trouva sa sépulture aux campagnes Thébaines.

Les tombeaux des fils d'Œdipe sont sur la même ligne. Je n'ai pas assisté aux sacrifices qui s'y font; mais des gens dignes de foi m'ont dit deux choses, l'une que les Thébains sacrifient à plusieurs autres héros, mais particulièrement à ceux-ci; l'autre, que dans le temps qu'ils font rôtir les victimes immolées à ces frères irréconciliables, la flamme et la fumée se séparent visiblement en deux. Si quelque chose peut rendre ce fait croyable,

c'est ce que j'ai vu moi-même ailleurs. Dans cette partie de la Mysie, qui est au-dessus du Caïque, il y a une petite ville nommée Pionie, du nom de Pionis, son fondateur, qui étoit, dit-on, un des descendans d'Hercule. Lorsque les habitans vont sacrifier sur le tombeau de ce Pionis, il en sort une fumée assez épaisse (1), et je l'ai vu de de mes propres yeux. Les Thébains vous montreront aussi le tombeau de Tirésias, qui est à quinze stades ou environ de la sépulture des fils d'Œdipe. Cependant, comme ils conviennent eux-mêmes que Tirésias mourut à Haliartie, ils ne regardent ce tombeau que comme un cénotaphe. Enfin ils se vantent d'avoir aussi le tombeau d'Hector, fils de Priam, et ils le montrent près de cette fontaine que l'on nomme la fontaine d'Œdipe. Car ils disent que les cendres de ce fameux Troyen furent apportées à Thèbes, en conséquence d'un certain oracle conçu en ces termes: *Peuples qui habitez la célèbre ville de Cadmus; voulez-vous jouir d'un bonheur durable? Allez recueillir les cendres d'Hector, le généreux fils de Priam, apportez-les d'Asie chez vous, et qu'à l'avenir elles soient honorées comme elles doivent l'être; c'est la volonté de Jupiter.* La

(1) *Il en sort une fumée assez épaisse.* Ce fait est tout naturel, et ne rend point croyable l'autre; ainsi dans cette occasion Pausanias pèche par son mauvais raisonnement, et par un excès de crédulité.

fontaine porte le nom d'Œdipe, parce que ce fut dans ses eaux qu'il se purifia du meurtre de son père. Près de cette fontaine on voit le tombeau d'Asphodicus; les Thébains disent que cet Asphodicus tua Parthénopée, fils de Talaüs, dans le combat qui fut donné sous les murs de Thèbes contre les Argiens. Mais les vers de la Thébaïde, où il est parlé de la mort de Parthénopée, en donnent tout l'honneur à Périclymène.

CHAPITRE XIX.

SUR cette route on trouve le village de Teumesse, où l'on dit que Jupiter tint Europe cachée. On fait aussi un conte sur un renard de Teumesse, qui servoit d'instrument à la vengeance de Bacchus irrité contre les Thébains. Ce renard, dit-on, alloit être pris par un chien (1) que Diane avoit donné à Procrys, fille d'Erecthée, lorsque le chien et le renard furent changés en pierres (2).

(1) *Par un chien*, &c. Ce renard et ce chien de Procrys sont fort célèbres dans la fable. Ovide, Antonius Libéralis et Suidas en parlent, mais différemment. Vous trouverez l'explication de cette fable dans Paléphate.

(2) *Furent changés en pierres.* Ovide dit, en parlant de ces deux animaux,

Medio, mirum, duo marmora campo.,
Aspicio; fugere hoc, illud latrare putares,

A Teumesse on voit un temple de Minerve Telchinia, où il n'y a aucune statue. On peut croire que le surnom de Telchinia vient de ces Telchiniens qui habitèrent autrefois l'isle de Chypre, et dont plusieurs passèrent dans la Béotie, où apparemment ils bâtirent ce temple à Minerve. A sept stades de Teumesse, en tirant sur la gauche, on trouve les ruines de Glisas; et sur la droite on voit une petite éminence couverte d'arbres sauvages et d'arbres fruitiers. On tient que c'est la sépulture de ces Argiens qui suivirent Egialée, fils d'Adraste, dans son expédition contre Thèbes; car plusieurs des chefs y périrent, et entr'autres Promachus, fils de Parthénopée. Quant à Egialée, en parlant des curiosités de Mégare, j'ai déjà dit qu'il avoit son tombeau à Pages. Sur le chemin de Thèbes à Glisas, vous verrez une enceinte fermée par une balustrade de pierres; les Thébains nomment ce lieu *la tête du serpent*, parce qu'un gros serpent avoit autrefois là son repaire, et que Tirésias, dans le temps que ce reptile levoit la tête, la lui coupa avec son sabre. Au-dessus de Glisas, s'élève une montagne nommée *le haut lieu*, parce que Jupiter le Très-Haut y a un temple et une statue. De-là tombe un torrent qu'ils appellent le Thermodon. Si vous revenez gagner le chemin de Chalcis vers Teumesse, vous verrez le tombeau de Chalcodon, tué par

Amphitryon, dans le combat qui se donna entre les Thébains et les Eubœens. On voit ensuite les ruines d'Harma et de Mycalèse. La première de ces villes est ainsi nommée, parce que selon les Tanagréens, ce fut là qu'Amphiaraüs fut englouti avec son char, et non dans l'endroit que disent les Thébains. Pour Mycalèse, on convient qu'elle a pris son nom, de ce que la vache qui servoit de guide à Cadmus et à ses troupes, se mit à beugler dans le lieu où la ville a été bâtie. Ses malheurs sont décrits dans mes mémoires sur l'Attique. Du côté de la mer, il y a dans cette ville un temple de Cérès Mycalésia. Les gens du pays disent que toutes les nuits Hercule ferme et rouvre ce temple; mais, selon eux, c'est Hercule le Dactycle Idéen. Voici un autre miracle qu'ils racontent. On apporte aux pieds de la déesse de toutes les sortes de fruits qui se cueillent en automne, et ces fruits se conservent toute l'année aussi frais que s'ils venoient d'être cueillis.

En tirant vers l'Euripe, du côté qu'il sépare l'Eubœe de la Béotie, à la droite du temple de Cérès Mycalésia, si vous avancez un peu vous entrerez dans l'Aulide, ainsi appelée, à ce que l'on prétend, du nom d'une fille d'Ogygus. On y voit un temple de Diane et deux statues de marbre blanc, dont l'une représente la déesse un flambeau

à

à la main, l'autre avec un arc et des flêches. On dit que les Grecs, selon l'oracle de Calchas, étant sur le point de sacrifier Iphigénie sur l'autel de Diane, la déesse substitua elle-même une biche en sa place. Les gens du lieu conservent encore dans le temple une partie du tronc de ce platane dont Homère fait mention dans l'Iliade. Une de leurs traditions est aussi que les Grecs furent arrêtés long-temps en Aulide par les vents contraires, et que tout-à-coup les vents étant devenus favorables, chacun sacrifia aussi-tôt en action de graces la première victime qu'il put rencontrer, soit mâle, soit femelle; que de-là est venue la coutume qui s'observe encore dans le pays, d'immoler à Diane toute sorte de victimes, sans distinction de sexe. On vous montrera la fontaine sur le bord de laquelle étoit le platane d'Homère, et l'on vous fera remarquer sur une petite éminence, un seuil de cuivre qui étoit devant la tente d'Agamemnon. Autour du temple, il y a des palmiers dont le fruit n'est pas fort bon, non plus que de ceux de la Palestine; mais encore est-il meilleur que les dattes qui viennent en Ionie. L'Aulide n'a qu'un très-petit nombre d'habitans, qui pour la plupart travaillent en poterie. Les terres sont cultivées par les habitans des villes voisines, Tanagre, Mycalèse et Harma.

CHAPITRE XX.

Sur les confins des Tanagréens, du côté de la mer, est la ville de Délium, où, pour toute curiosité, vous voyez une statue de Diane et une de Latone. Quant aux Tanagréens, ils rapportent leur origine à Pœmander, fils de Chérésilas, petit-fils d'Iasius, et arrière-petit-fils d'Eleuther, qui, si on les en croit, étoit issu d'Apollon et d'Ethuse, fille de Neptune. Pœmander épousa Tanagra, qu'ils disent fille d'Eole; contre l'opinion de Corinne, qui dans ses vers l'a fait fille de l'Asope. Ils ajoutent que Tanagra eut une vie si longue, que ses voisins ne la nommoient plus autrement que *Gréa*, c'est-à-dire, *la vieille*, nom qui passa à la ville, et qui lui est demeuré si long-temps, qu'Homère ne lui en donne point d'autre dans son dénombrement. Mais dans la suite, elle reprit son premier nom. A Tanagre on voit le tombeau d'Orion et le mont Cérycius, où l'on dit que Mercure a pris naissance. Le Poloson est encore un lieu remarquable; c'est-là, dit-on, qu'Atlas avoit coutume de se retirer pour observer le ciel et pour s'enfoncer dans l'étude de la nature;

ce qui a donné occasion à Homère d'en parler d'une manière si magnifique (1).

Dans le temple de Bacchus on voit une très-belle statue du dieu; elle est de marbre de Paros, et de la façon de Calamis. Mais il y a un Triton qui est encore plus admirable, et les Tanagréens donnent à cette statue une origine qui mérite d'être rapportée. Ils disent que les femmes les plus considérables de Tanagre étoient initiées aux mystères de Bacchus; qu'un jour étant descendues sur le rivage de la mer pour se purifier, comme elles étoient dans l'eau, un Triton se jeta sur elles; que dans ce pressant danger elles adressèrent leurs vœux à Bacchus, qui aussi-tôt vint à leur secours, combattit le Triton et le tua. Cependant d'autres racontent le fait d'une autre manière, qui le rend à la vérité moins merveilleux, mais plus probable. Selon eux un Triton caché sous l'eau, se jetoit sur les bestiaux qui venoient boire ou paître en ce lieu; il attaquoit

(1) *D'en parler d'une manière si magnifique.* C'est dans le livre premier de l'Odyssée, où Minerve, parlant à Jupiter, dit qu'Ulysse étoit retenu dans l'isle de Calypso; fille du sage Atlas, *lequel*, dit Minerve, *connoît tous les abîmes de la mer, et sur des colonnes d'une hauteur prodigieuse soutient la masse de la terre et la vaste machine des cieux.* Or ces expressions poétiques, selon Pausanias, signifient seulement qu'Atlas étoit un philosophe, un astronome qui étudioit la nature, et observoit le cours des astres.

même les pêcheurs dans leurs barques. Les Tanagréens s'avisèrent de mettre une cruche de vin sur le bord la mer ; le Triton, attiré par l'odeur, ne manqua pas de venir boire ce vin, dont les fumées lui portant à la tête, l'endormirent, et en dormant, il se laissa tomber du haut d'une falaise. Un Tanagréen qui se trouva là par hazard l'ayant vu, lui coupa la tête avec sa hache; de-là vient qu'il est représenté sans tête ; et parce que l'ivresse avoit été cause de sa mort, on imagina que c'étoit Bacchus qui l'avoit tué.

CHAPITRE XXI.

PARMI les curiosités de la ville de Rome j'ai vu aussi un Triton, mais plus petit que celui qui est à Tanagre. Voici maintenant comment les Tritons sont faits quant à la figure. Ils ont une espèce de chevelure d'un verd d'ache de marais, et tous leurs cheveux se tiennent, de manière qu'on ne peut les séparer. Le reste du corps est couvert d'une écaille aussi fine et aussi forte que le chagrin. Ils ont des nageoires au-dessous des ouies, et des narines d'hommes, l'ouverture de la bouche fort large, avec des dents extrêmement fortes et serrées. Leurs yeux, autant que je l'ai pu remarquer, sont verdâtres. Ils ont aussi des

mains, des doigts et des ongles, qui ressemblent à l'écaille supérieure d'une huître; enfin, vous leur voyez sous l'estomac et sous le ventre des pattes comme aux dauphins. J'ai vu plusieurs autres animaux extraordinaires, comme des taureaux d'Ethiopie, autrement appelés rhinocéros, parce que sur chacune des narines ils ont une corne, et une autre plus petite au-dessus, sans en avoir à la tête; des taureaux de Péonie, qui ont de grands poils sur le corps, particulièrement sous la gorge et sur l'estomac; des chameaux des Indes qui sont de la même couleur que les léopards; enfin un animal qui naît dans le pays des Celtes, et que l'on nomme Alcé (1); c'est une espèce qui semble tenir du cerf et du chameau. Cette bête est la seule qui sache se dérober à la connoissance et aux poursuites des chasseurs. Elle sent un homme de loin, et se cache aussi-tôt dans son fort, qui est si profond et si épais que l'on ne sauroit y pénétrer. Aussi ne la prend-on jamais que par hasard, et en chassant d'autres bêtes. On investit tout un canton, soit plaine, soit montagne; et on l'entoure de filets; chaque chasseur garde exactement son poste; tous ensuite se rapprochent peu-à-peu, ensorte que le cercle qui est d'abord fort grand devient toujours plus petit, jusqu'à ce

(1) *Et que l'on nomme Alcé.* Il en a déjà été parlé : voyez la table.

que toutes les bêtes enfermées dans cette enceinte se trouvent prises. Parmi ces bêtes, celle dont je parle se rencontre quelquefois; il n'y a que cette seule manière de la pouvoir prendre.

Ctésias (1) dans son histoire des Indes, parle d'une bête appelée, par les Indiens, la mantichore (2), et par les Grecs l'andropophage; je crois pour moi que ce n'est autre chose qu'un tigre. Suivant Ctésias, cet animal a trois rangs de dents à chaque mâchoire; l'extrêmité de sa queue est hérissée de pointes, avec lesquelles il se défend contre ceux qui l'approchent, et qu'il darde même au loin contre ceux qui le poursuivent. Mais la peur que les Indiens ont de cet animal pourroit bien avoir quelque part à la peinture qu'ils en font; car ils se trompent jusques dans la couleur qu'ils lui attribuent; ils le croient rouge, parce qu'au soleil il leur paroît tel, ou parce que

(1) *Ctésias*, &c. de Cnide, ville de l'Asie mineure, vivoit du temps de Cyrus et d'Artaxerxès, dont il étoit médecin. Il avoit écrit l'histoire des Perses et des Indiens, et nous en avons encore quelques fragmens. Henri Etienne a pris la défense de cet historien contre Plutarque qui le traite de menteur. *Voyez* la dissertation d'Henri Etienne qui est à la fin de l'histoire d'Hérodote.

(2) *Appelée par les Indiens la mantichore.* C'est ainsi qu'il faut lire; car Aristote et Pline l'appellent de ce nom. Les Grecs lui donnoient le nom d'andropophage, parce qu'elle dévoroit les hommes.

l'extrême agilité de cet animal, qui pourtant ne court jamais, et le danger de l'approcher ne leur permettent pas de discerner sa véritable couleur. Si quelqu'un se donnoit la peine d'aller aux Indes, ou en Lybie, ou en Arabie, pour y chercher toutes les espèces d'animaux qui sont en Grèce, je suis persuadé qu'il ne les y trouveroit pas toutes, et que parmi celles qu'il y trouveroit, plusieurs lui paroîtroient d'une forme différente; car ce n'est pas seulement l'homme qui tire de la diversité de l'air, ou du climat, ou de la terre des qualités différentes; la même chose arrive aux autres animaux. En effet, nous savons qu'en Libye les aspics, quant à la couleur, sont tout semblables aux aspics d'Egypte, et que ceux d'Ethiopie sont noirs comme les hommes qui naissent en cette contrée. C'est pourquoi quand on entend parler de quelque merveilleuse production de la nature, on ne doit ni croire légèrement, ni aussi se montrer incrédule. Je n'ai jamais vu de serpens aîlés; cependant je ne puis douter qu'il ne s'en trouve, depuis que je sais qu'un Phrygien apporta en Ionie un scorpion qui avoit des aîles comme une sauterelle.

CHAPITRE XXII.

Près du temple de Bacchus à Tanagre, il y a trois autres temples, l'un consacré à Thémis, l'autre à Vénus, le troisième à Apollon; dans ce dernier Diane et Latone ont aussi leurs statues. Mercure a deux temples dans cette ville, l'un sous le nom de Criophorus ou Porte-Bélier, l'autre sous celui de Promachus, c'est-à-dire, le défenseur. Le premier surnom vient de ce que les Tanagréens étant affligés de la peste, Mercure détourna d'eux ce fléau en portant un bélier sur ses épaules autour des murs de la ville; c'est la raison pourquoi Calamis qui a fait sa statue, l'a représentée de la sorte. Et en mémoire de ce bienfait, tous les ans le jour de la fête du Dieu ils choisissent le plus beau jeune homme d'entr'eux pour faire la même cérémonie. Le second surnom est fondé sur une autre marque de protection que ce Dieu leur a donnée, car ils racontent que les Erétriens s'étant embarqués à Eubœe pour venir assiéger Tanagre, Mercure à la tête des jeunes gens de la ville, lui-même sous la forme d'un jeune homme et armé d'une étrille, attaqua brusquement les ennemis, sur-tout les Eubœens, et les mit en fuite. Dans le temple de Mercure

Promachus, on conserve encore les restes d'un arbre, sous lequel on prétend que ce Dieu fut nourri. Non loin du temple est le théâtre, et près du théâtre un portique. Les Tanagréens m'ont paru plus religieux que tous les autres peuples de la Grèce, en ce qu'ils ont bâti leurs temples dans un lieu séparé du commerce des hommes, où il n'y a point de maison, et où l'on ne va que pour adorer les dieux. Ils ont choisi l'endroit le plus apparent de la ville pour y placer le tombeau de Corinne (1), la seule femme de Tanagre qui ait fait des odes et des cantiques. Ils ont aussi mis son portrait dans le lieu d'exercice; elle est représentée la tête ceinte d'un ruban pour marque du prix de poésie qu'elle remporta à Thèbes sur Pindare. Je crois que le prix ne lui fut adjugé qu'à cause du dialecte dont elle s'étoit servie; car ses vers n'étoient pas en langage dorien comme ceux de Pindare, mais en un langage que les Éoliens pouvoient entendre plus aisément; et d'ailleurs c'étoit la plus belle femme de son temps, à en juger par son portrait. J'ai vu à Tanagre des coqs de deux espèces, les uns qui aiment à se battre comme les coqs ordinaires, et les autres que

(1) *De Corinne.* Cette Corinne fut si célèbre par son esprit et par sa beauté, que depuis on a donné le nom de Corinne aux femmes qui se sont distinguées par ces deux avantages; témoin la Corinne d'Ovide.

l'on nomme des merles. Ces derniers sont de la grosseur de ces oiseaux de Lydie (1) ; ils ont la chair noire comme le corbeau, la crête et les barbes de couleur d'anémone, l'extrêmité du bec et de la queue marquetée de blanc. Voilà à-peu-près comme ils sont faits.

Dans cette partie de la Béotie, qui est à la gauche de l'Euripe, il y a le mont Messapius, et au bas Anthédon, ville maritime, qui a pris son nom ou de la nymphe Anthédon, ou d'un certain Anthès qui exerçoit son empire sur toute cette côte, et que l'on croit avoir été fils de Neptune et d'Alcyone, fille d'Atlas. On voit au milieu de la ville un temple des Cabires, et près de-là un bois sacré de Cérès, avec un temple de Proserpine, où la déesse est en marbre blanc. Bacchus a aussi son temple et sa statue devant la porte de la ville, du côté de la terre ferme. Là vous verrez le tom-beau des enfans d'Aloéüs et d'Iphimedée, furent tués par Apollon à Naxe, au-d Paros, comme Homère et Pindare l mais leur sépulture est à Anthéd la mer vous ren

nomme le saut de Glaucus. On dit que ce Glaucus étoit un pêcheur, et qu'ayant mangé d'une certaine herbe, il fut changé en un dieu marin. Plusieurs se persuadent qu'il prédit encore l'avenir, et tous les ans on voit des étrangers qui passent la mer pour le venir consulter; particularité que Pindare et Eschyle avoient apparemment apprise des Anthédoniens; car l'un en touche quelque chose dans une de ses odes, et l'autre l'a fait servir de fondement à une de ses pièces.

CHAPITRE XXIII.

A THÈBES, près de la porte Prœtide, vous v[illegible] un lieu d'exercice qui porte le nom d'Iolas, [illegible]ite un stade qui, comme à Olympie et à [illegible]ure, est un[illegible]e de longue terrasse. Là [illegible] fer[illegible] remarquer le monument que [illegible] Thébains même convien[illegible] en Sardaigne, avec les Athé[illegible]niens, qui s'étoient embarqués [illegible] avez monté la ter[illegible] trouvez à votre [illegible], au [illegible]ne lice [illegible]ses de chevaux [illegible] de [illegible] tombeau [illegible]. On [illegible] qu'étoit [illegible] dans la pr[illegible] qu'il alloit à Thé[illegible] jour [illegible]

pies, il se trouva si fatigué de la chaleur, qu'il se coucha à terre près du grand chemin, et s'endormit. On ajoute que durant son sommeil des abeilles vinrent se reposer sur ses lèvres, et y laissèrent un rayon de miel; ce qui fut comme un augure de ce que l'on devoit un jour attendre de lui. Son nom devint bientôt célèbre dans toute la Grèce; mais ce qui mit le comble à sa gloire, ce fut cette fameuse déclaration de la Pythie, qui enjoignoit aux habitans de Delphes de donner à Pindare la moitié de toutes les prémices que l'on offriroit à Apollon. On dit que sur la fin de ses jours le poëte eut une vision en songe. Proserpine s'apparut à lui, se plaignant d'être la seule divinité qu'il n'eût pas célébrée dans ses vers; mais, ajouta-t-elle, j'aurai mon tour; quand je vous tiendrai, il faudra bien que vous fassiez aussi un cantique en mon honneur. Pindare ne vécut pas dix jours après ce songe. Il y avoit à Thèbes une femme vénérable, parente du poëte, et qui chantoit fort bien ses odes. Une nuit qu'elle dormoit, elle vit en songe Pindare qui lui chanta un cantique qu'il avoit fait pour Proserpine; cette femme à son réveil se rappella le cantique et le mit par écrit. Le poëte y donnoit plusieurs surnoms à Pluton, mais entr'autres celui *de Chrysenius* (1),

(1) *Celui de Chrysenius, de* χρυσὸς, *aurum, de l'or*, et de ἡνίαι, *habenæ, des courroies;* parce que Pluton, pour enlever Proserpine, l'avoit attachée derrière lui.

qui sans doute doit s'entendre de l'enlèvement de Proserpine.

De-là on va à Acrephnie par des plaines qui règnent une bonne partie du chemin. C'est une petite ville bâtie sur le mont Ptoüs; on dit qu'elle étoit autrefois du ressort de Thèbes ; ce qu'il y a de certain, c'est que plusieurs Thébains s'y retirèrent lorsque Thèbes fut détruite par Alexandre ; car ceux qui ne se sentirent pas assez de force pour suivre les autres jusqu'en Attique, prirent le parti de s'établir là. Il y a dans cette ville un temple et une statue de Bacchus qui méritent d'être vus. Quinze stades au-delà vous trouvez le temple d'Apollon, surnommé Ptoüs, parce que Ptoüs, fils d'Athamas et de Thémiste, donna son nom et au temple et à la montagne, comme Asius le dit dans ses poésies. Avant l'expédition d'Alexandre contre les Thébains, et la ruine de Thèbes, le dieu rendoit en ce temple des oracles qui ne trompoient jamais. On dit qu'un Européen, nommé Mys, étant venu de la part de Mardonius, pour consulter Apollon, il lui proposa ses questions dans la langue de son pays (1), et que le Dieu

(1) *Dans la langue de son pays.* Hérodote, dans son Uranie ou livre huitième, raconte cette aventure fort au long, et dit que le Dieu répondit à Mys et à ceux qui l'accompagnoient en langue barbare, apparemment en carien, et qu'ils l'entendirent comme s'il avoit parlé en leur langue.

répondit en langue barbare. Quand vous aurez passé le mont Ptoüs, vous verrez, sur le bord de la mer, Larymna, ville de Béotie. On croit que cette ville a pris son nom de Larymna, fille de Cynus, dont je donnerai la généalogie, lorsque je parlerai des Locriens. Cette ville étoit anciennement de la dépendance d'Opunte; mais les Thébains étant parvenus à un haut degré de gloire et de puissance, elle se soumit d'elle-même aux Béotiens. On y voit un temple de Bacchus, où le dieu est représenté debout. Près de la ville est un lac qui a cela de particulier que ses rives même sont d'une profondeur extraordinaire; et au-dessus ce sont des montagnes couvertes de bois, où l'on trouve quantité de sangliers.

CHAPITRE XXIV.

Au sortir d'Acrephnie vous trouvez un chemin qui vous mène droit au lac Cephissis, autrement dit Copaïs, et vous passez par une plaine que l'on nomme la plaine d'Athamas, parce qu'Athamas y avoit autrefois son habitation. Le lac Cephissis est ainsi appelé à cause du fleuve Cephissus qui s'y décharge; ce fleuve vient de Lilée, ville de la Phocide; en le descendant vous allez jusqu'à Copes, petite ville située sur le bord

du lac, et qu'Homère n'a pas oubliée dans son dénombrement. Cérès, Bacchus et Sérapis y ont chacun un temple. Les Béotiens assurent qu'il y avoit autrefois deux autres villes bâties sur ce lac, Athènes et Eleusis, et que le lac, grossi par la fonte des neiges, étant venu à se déborder, ces villes furent submergées. Ce lac n'est pas plus poissonneux qu'un autre, mais on y trouve des anguilles d'une grosseur prodigieuse et d'un goût excellent. Halmons (1) est à douze stades de Copes sur la gauche, et Hyette est à sept stades d'Halmons; ce sont deux villages tels qu'ils ont toujours été; mais je les crois du territoire des Orchoméniens, aussi-bien que la plaine d'Athamas. C'est pourquoi, dans l'article où je me réserve à parler de ces peuples, je raconterai ce que j'ai ouï dire d'un Argien, nommé Hyettus, et d'un fils de Sisyphe, qui avoit nom Halmon. Du reste, le village d'Halmons ne mérite pas de nous arrêter plus longtemps; mais à Hyette il y a un temple d'Hercule, où les malades vont chercher leur guérison. La statue du Dieu n'est nullement travaillée; c'est une grosse pierre toute brute comme au vieux temps. D'Hyette à Cyrtons on compte vingt stades; c'est une petite ville qui se nommoit autrefois Cyrtone; elle est bâtie sur une montagne fort

(1) *Halmons*, &c. C'est ainsi qu'il faut lire avec Ortelius et Paulmier.

haute; on y voit un temple d'Apollon et un bois sacré; Apollon et Diane y sont représentés debout. Une source d'eau froide qui sort d'une roche, forme une fontaine, près de laquelle est une chapelle consacrée aux nymphes, et un petit bois, ou, pour mieux dire, un verger planté d'arbres fruitiers. Passé Cyrtons, vous achevez de monter la montagne, et vous trouvez une autre petite ville nommée Corsées (1). Au bas et à demi-stade c'est un bois sacré, au milieu duquel on voit une petite statue de Mercure exposée à l'air. Quand vous êtes dans la plaine vous voyez le fleuve Platanius, qui bientôt après va se jeter dans la mer. A la droite du fleuve vous avez pour frontière de la Béotie, la petite ville d'Hales, près d'un bras de la mer qui sépare la Locride de l'Eubœe.

CHAPITRE XXV.

JE reviens encore à Thèbes. Près de la porte Néitide on vous fera remarquer le tombeau de Menœcé, fils de Créon, qui se tua lui-même en conséquence d'un certain oracle de Delphes, lorsque Polynice, à la tête d'une armée d'Argiens, vint assiéger Thèbes. Vous verrez sur son tombeau un

(1) *Corsées.* On lit ainsi dans Démosthène, et dans Diodore de Sicile.

grenadier

grenadier dont le fruit se fend quand il est mûr, et semble jeter du sang ; cet arbre est venu de lui-même, et s'est toujours conservé par des rejetons qu'il pousse de temps en temps. Si l'on en croit les Thébains, c'est aussi chez eux que l'on a vu le premier cep de vigne, mais ils ne sauroient le prouver par aucun monument. A quelques pas de la sépulture de Menœcé, on vous montre l'endroit où les malheureux fils d'Œdipe se battirent l'un contre l'autre, et s'entre-tuèrent. Pour monument de ce funeste combat, on a élevé une colonne, et l'on y a attaché un bouclier de marbre. Vous verrez aussi un endroit où l'on dit que Junon, trompée par Jupiter, donna elle-même à têter au petit Hercule. Tout ce quartier est nommé le trajet d'Antigone, parce qu'Antigone n'ayant pas eu la force de porter le corps de son frère Polynice, elle prit le parti de le traîner jusqu'au bûcher où l'on brûloit le corps d'Etéocle. Au-delà du fleuve Dircé (1), ainsi appelé du nom de cette Dircé, femme de Lycus, qui ayant maltraité Antiope fut immolée à la vengeance de ses deux fils, on voit les ruines de la maison de Pindare, et une chapelle bâtie par ce poëte en l'honneur de Cybèle. La statue de la déesse est un ouvrage de deux

(1) *Au-delà du fleuve Dircé.* Il y avoit une fontaine et un fleuve de ce nom ; l'auteur a parlé plus haut de la fontaine.

Thébains, Aristodème et Socrate. On n'ouvre cette chapelle qu'un seul jour dans l'année ; m'étant trouvé à Thèbes ce jour-là, j'eus la liberté d'y entrer et de voir cette statue ; elle est de marbre du mont Pentélique, et le piédestal aussi. En sortant de Thèbes par la porte Néïtide, on trouve un temple de Thémis, où il y a une statue de marbre blanc. Les Parques et Jupiter Agoréüs ont aussi leurs temples de ce côté-là. Le dieu est en marbre, mais les Parques n'ont point de statues. Un peu plus loin vous voyez en pleine campagne une statue d'Hercule, surnommé Rhinocolustès, parce qu'il fit couper le nez aux hérauts des Orchoméniens, qui venoient demander le tribut aux Thébains.

Vingt-cinq stades au-delà, on vous fera remarquer le bois sacré de Cérès Cabiria et de Proserpine, où nul ne peut entrer s'il n'est initié aux mystères de ces déesses. Le temple des Cabires n'en est qu'à sept stades. Le lecteur me pardonnera si je ne satisfais pas sa curiosité (1) sur les Cabires, ni sur les cérémonies de leur culte et de celui de Cybèle. Tout ce qu'il m'est permis d'en dire, c'est que l'origine de ces mystères est telle

(1) *Si je ne satisfais pas sa curiosité*, &c. Ce que Pausanias n'a pas osé faire, Clément d'Alexandrie le fait librement dans son exhortation aux Gentils ; j'y renvoie donc le lecteur.

que les Thébains la racontent. Leur tradition porte qu'il y avoit autrefois une ville en ce lieu; et des hommes appelés Cabires; que Prométhée, l'un d'eux, et son fils Etnéüs, ayant eu l'honneur de recevoir Cérès, la déesse leur confia un dépôt: ce que c'est que ce dépôt et l'usage qu'on en fait, voilà ce que je ne puis divulguer. Mais du moins peut-on tenir pour certain que les mystères des Cabires sont fondés sur un présent que Cérès leur fit. Lorsque les Epigones (1) eurent pris Thèbes, les Cabires ayant été chassés par les Argiens, le culte de Cérès Cabiria, demeura interrompu pendant quelque temps. Dans la suite, Pélargé, fille de Potnéüs et Isthimas, son mari, le rétablirent, mais en même-temps ils le transférèrent dans un lieu nommé Alexiarès, hors des anciennes limites où il avoit été institué. Aussi-tôt Telondès et les autres Cabires, que la guerre avoit dispersés, se rassemblèrent en ce lieu. Quelque temps après, en vertu d'un oracle de Dodone, on décerna les honneurs divins à Pélargé, et il fut arrêté entr'autres choses que l'on ne lui sacrifieroit point autrement qu'avec une victime qui eût été couverte par le mâle, et qui seroit pleine. Au reste, la religion

(1) *Lorsque les Epigones*, &c. Par ce mot d'*Epigónes*, il faut entendre les enfans de ces braves chefs qui périrent devant Thèbes à la première guerre; car il y en eut deux qui comprirent deux générations.

des Cabires et la sainteté de leurs cérémonies, n'ont jamais été violées impunément, comme je pourrois le prouver par plusieurs exemples. Quelques particuliers de Naupacte ayant voulu pratiquer dans leurs villes les mêmes cérémonies qui se pratiquent à Thèbes, dans le moment ils furent punis de leur témérité. Tandis que Mardonius commandoit l'armée de Xerxès, ses soldats qui avoient leurs quartiers en Béotie, entrèrent un jour dans le temple des Cabires, croyant y trouver de grandes richesses, et peut-être aussi par mépris pour ce saint lieu ; mais aussi-tôt frappés de phrénésie, les uns se jettèrent dans la mer, et les autres se précipitèrent du haut des rochers. Alexandre, après la prise de Thèbes, mit tout à feu et à sang ; quelques Macédoniens n'ayant pas plus épargné le temple des Cabires que le reste du pays, tous périrent par le feu du ciel ; tant ce lieu a toujours été saint et vénérable !

CHAPITRE XXVI.

A LA droite du temple des Cabires est une plaine, dite la plaine de Teneyus, du nom d'un devin qui étoit fils d'Apollon et de Mélia. On y voit un temple d'Hercule surnommé (1) Hippo-

(1) *Surnommé Hippodète.* C'est ainsi qu'il faut lire, et non pas Hippodote, comme il y a dans le texte.

dète, parce que l'armée des Orchoméniens étant venue en ce lieu-là, Hercule, pendant la nuit, attacha leurs chevaux à des chars et les embarrassa si bien, que le lendemain les ennemis ne purent s'en servir. En avançant un peu vous verrez la montagne, où l'on dit que le Sphinx faisoit ses ravages, tuant impitoyablement tous ceux qui ne pouvoient deviner son énigme. D'autres disent que ce monstre avoit d'abord infesté toute cette mer qui est du côté d'Anthédon, et qu'ensuite ayant occupé la montagne il désoloit tout ce canton, jusqu'à ce qu'Œdipe, parti de Corinthe à la tête d'une nombreuse armée, attaqua le monstre dans son retranchement et le tua. Mais il y en a qui prétendent que Sphinx étoit une fille naturelle de Laïus, et que comme son père l'aimoit beaucoup, il lui avoit donné connoissance de l'oracle que Cadmus avoit apporté de Delphes. Or en ce temps-là (1) les rois dans les affaires les plus importantes s'en rapportoient à l'oracle, et ne tenoient pour certain que ce qui leur venoit de cette part. Après la

(1) *Or en ce temps-là*, &c. Il faudroit un Œdipe pour expliquer tout cet endroit du texte, tant il est obscur et défiguré par les copistes. J'ai tâché d'en deviner le sens, mais je ne suis pas content moi-même de mes conjectures, dont il faut pourtant se contenter jusqu'à ce que l'on ait trouvé un manuscrit plus correct.

mort de Laïus ses enfans s'entre-disputèrent le royaume, car outre ses fils légitimes il en avoit laissé plusieurs de diverses concubines. Mais le royaume, suivant l'oracle de Delphes, ne devoit appartenir qu'aux enfans de Jocaste. Tous s'en rapportèrent à Sphinx, qui pour éprouver ceux de ses frères qui avoient le secret de Laïus, leur faisoit à tous des questions captieuses; et ceux qui n'avoient point connoissance de l'oracle, elle les condamnoit à mort, comme n'étant pas habiles à succéder. Œdipe instruit de l'oracle par un songe, s'étant présenté à Sphinx, fut déclaré successeur de Laïus.

A quinze stades de la montagne dont je viens de parler, on voit les ruines d'Oncheste, où l'on dit qu'habitoit autrefois Onchestus, fils de Neptune. Quoique cette ville soit détruite, on ne laisse pas d'y voir encore un temple et une statue de Neptune Onchestius, et un bois sacré qu'Homère a célébré dans son Iliade. Voilà à-peu-près tout ce qu'il y a à voir sur la droite du temple des Cabires. Si vous prenez sur la gauche, vous n'aurez pas fait cinquante stades que vous arriverez à Thespie, ville située au bas du mont Hélicon, et que l'on croit avoir pris son nom de Thespia, l'une des filles de l'Asope. D'autres disent que Thespius étant venu d'Athènes en ce lieu, il donna son nom à la ville, et ils font ce

Thespius fils d'Erecthée. Quoi qu'il en soit, vous verrez à Thespie, une statue de bronze de Jupiter Sauveur. La tradition des habitans est que leur ville étant désolée par un horrible dragon, Jupiter, leur ordonna de faire tirer au sort chaque année tous les jeunes gens de la ville, et d'exposer au monstre celui sur qui le sort tomberoit. Il en périt ainsi plusieurs, dont les noms sont ignorés. Enfin le sort étant tombé sur Cléostrate, Ménestrate, qui l'aimoit passionnément, songea à le sauver; il lui fit faire une cuirasse d'airain, garnie de crocs en dehors. Le jeune homme ayant endossé la cuirasse, se livra de bonne grace au danger, et véritablement il y périt comme les autres; mais le monstre périt aussi. Voilà ce qui a donné lieu au surnom de Jupiter Sauveur. Outre cette statue vous verrez un Bacchus, une Fortune, une Hygéia, et une Minerve Ergané, qui a Plutus à côté d'elle.

CHAPITRE XXVII.

Les Thespiens, de toute ancienneté, ont eu Cupidon en singulière vénération. Sa statue, comme dans les premiers temps, est une pierre informe qui n'a jamais été mise en œuvre. J'ignore de qui ils tiennent le culte de ce dieu; mais je sais que les habitans de Paros, sur l'Hellespont, ne l'honorent pas moins. Ces peuples, originairement Ioniens et sortis d'Erythres, jouissent aujourd'hui du droit de bourgeoisie romaine (1). Le vulgaire s'imagine que Cupidon est le plus jeune des dieux (2), et le croit fils de Vénus. Cependant Olen qui a composé pour les Grecs des hymnes d'une grande antiquité, dans une hymne en l'honneur de Lucine, fait Lucine mère de ce dieu. Pamphus et Orphée, qui vinrent après Olen, firent aussi, en l'honneur de Cupidon, des hymnes, que les Lycomides (3) ont accoutumé de chanter dans

(1) *Jouissent aujourd'hui du droit de bourgeoisie romaine.* Amasée dit, *parent Romanis*, *obéissent aux Romains* : le mot τελοῦντες signifie autre chose.

(2) *Est le plus jeune des dieux.* Platon, dans son banquet, dit que l'Amour est le plus ancien des dieux; ainsi Pausanias a raison de dire que l'opinion qu'on a de sa nouveauté est une idée du vulgaire.

(3) *Les Lycomides.* Paulmier de Grentemesnil a fort bien remarqué que ce n'est ni *les Lycomèdes* ni *les Lycodry-*

la célébration de leurs mystères; et le Porte-flambeau de Cérès Eleusine m'en communiqua quelques-unes dans la conversation que j'eus avec lui; mais je ne puis en faire part au public. On sait aussi qu'Hésiode ou celui qui a supposé la Théogonie, donne le premier rang d'ancienneté au Chaos, le second à la Terre, le troisième au Tartare, et le quatrième à l'Amour. Car pour Sapho, qui dans ses poésies a dit de l'Amour beaucoup de choses qui ne s'accordent pas trop bien ensemble, je ne la cite point. Mais pour revenir aux Thespiens, Lysippe fit pour eux un Cupidon de bronze, et Praxitèle auparavant leur en avoit fait un (1) de ce beau marbre du mont Pentélique. J'ai raconté dans un autre endroit par quelle ruse Phryné vint à bout de savoir le cas que Praxitèle faisoit lui-même de cette statue. Les Thespiens disent qu'elle leur fut enlevée par Caïus,

mides qu'il faut lire avec Sylburge et Amasée, mais les Lycomides avec Hésichius, dont il cite ces mots, Λυκομίδαι γένος ἰθαγενῶν, d'où Paulmier conclut avec raison que ces *Lycomides* étoient une famille athénienne; mais il n'est guère possible de dire d'où ils tiroient leur nom, parce que l'antiquité ne nous a laissé là-dessus aucune lumière.

(1) *Praxitèle, auparavant, leur en avoit fait un.* Ciceron contre Verrès, liv. 4, et Pline, liv. 36, chap. 5, disent que l'on alloit à Thespie uniquement pour voir le Cupidon de Praxitèle.

empereur des Romains; qu'ensuite Claudius la leur renvoya, et que Néron les en dépouilla encore, et la fit transporter à Rome, où elle fut consumée par le feu. Mais l'impiété de ces deux empereurs ne demeura pas impunie; on sait que l'un en donnant le mot du guet à un officier, avec la bouffonnerie et les obscénités qui lui étoient ordinaires, fut tué par cet officier-là même. Pour Néron, qui est-ce qui ne connoît pas sa cruauté envers sa mère, ses attentats sur la pudicité des femmes, ses fureurs, enfin tous ses crimes et sa fin tragique? Le Cupidon que l'on voit aujourd'hui à Thespie, est un ouvrage de Ménodore, athénien, qui a imité celui de Praxitèle. Mais on y voit aussi une Vénus et une Phryné en marbre, qui sont l'une et l'autre de Praxitèle même.

Dans un autre quartier de la ville, vous verrez un temple de médiocre grandeur, consacré à Vénus Mélénis; ensuite la place publique et le théâtre qui sont d'une grande beauté. La place est ornée d'une statue d'Hésiode en bronze. Près de là est une victoire aussi en bronze, et une chapelle consacrée aux Muses, où chacune a sa petite statue de marbre.

Les Thespiens ont aussi un temple d'Hercule, dont la prêtresse fait vœu de chasteté perpétuelle. La raison qu'ils en donnent est qu'Hercule en une même nuit débaucha les cinquante filles de Thes-

tius (1), à la réserve d'une, qui ne voulut point condescendre à ses volontés. Hercule piqué de ses refus, la condamna à demeurer vierge toute sa vie, et cependant il l'honora de son sacerdoce. J'ai ouï dire à d'autres que toutes ces cinquante filles s'étoient laissées débaucher par Hercule, et qu'elles lui avoient donné autant d'enfans mâles; que même l'aînée et la cadette étoient accouchées de deux jumeaux. Mais c'est un conte qui n'a rien de vraisemblable. Je ne vois nulle apparence ni qu'Hercule eût abusé des filles de Thestius, qui étoit son ami, ni que lui qui passoit sa vie à réparer les injustices, à punir les scélérats, à venger les injures faites aux hommes et aux dieux, se fût donné de son vivant pour un dieu, jusqu'à vouloir avoir un temple et une prêtresse. D'ailleurs le temple dont il s'agit est trop vieux pour avoir été consacré à Hercule, fils d'Amphitryon. Je croirois donc que c'est d'Hercule, l'un des Dactyles Idéens, que les Thespiens veulent parler; car je sais que les Erythréens, peuples d'Ionie, et les Tyriens, ont bâti des temples à cet Hercule; et

(1) De Thestius. Diodore de Sicile dit toujours *Thespius*, et fait Thespius roi des Thespiens; d'un autre côté Apollodore dit Thestis, et après lui, Athénée, Clément d'Alexandrie, Arnobe et Suidas. Ainsi chacune de ces deux leçons a ses autorités.

l'on ne peut pas douter que les Béotiens ne le connoissent, puisque, selon leur propre témoignage, ce fut cet Hercule qui eut la garde du temple de Cérès Mycalésia.

CHAPITRE XXVIII.

L'HÉLICON est de toutes les montagnes de Grèce la plus fertile, celle où il y a le plus d'arbres de toutes espèces, et où croît sur-tout le meilleur pourpier. Ceux qui l'habitent assurent que l'on n'y trouve aucune herbe, aucune racine vénéneuse, et que par cette raison les serpens n'y sont pas dangereux; de sorte que quand par hasard on en est piqué, on ne s'en embarrasse pas plus que si l'on étoit sûr d'avoir à point nommé quelqu'un de la race des Psylles (1), ou d'excellente thériaque. Ailleurs il y a des serpens dont

(1) *De la race des Psylles.* Les Psylles étoient un peuple de Lybie, dans la partie méridionale de la Cyrénaïque. On croyoit que ces peuples avoient la vertu de guérir les piqures de serpens par leur attouchement, ou en suçant le sang de la plaie. Pline dit que ces peuples furent détruits par les Nazamons, qui s'emparèrent de leur pays. Celsus se moque de la vertu qu'on leur attribuoit contre les piqures de serpens.

les piquures sont mortelles non-seulement aux hommes, mais aux autres animaux; à quoi la qualité des sucs de la terre, et la nature des herbes peuvent beaucoup contribuer. Un Phénicien, que j'ai connu, m'a assuré que dans les montagnes de Phénicie, les vipères sont furieuses, quand elles ont mangé d'une certaine racine. Il me contoit aussi qu'un homme se voyant poursuivi par une vipère, monta au haut d'un arbre, que la vipère ne pouvant l'atteindre, jeta son venin contre l'arbre, et que dans le moment il avoit vu l'homme expirer. Au contraire, je sais que dans le pays des Arabes, les vipères qui ont leurs trous auprès des arbres d'où coule le baume, ne font aucun mal. Ces arbres sont de la grosseur de nos myrtes, et leurs feuilles ressemblent assez à celles de notre marjolaine. Les vipères se plaisent fort sous ces arbres, elles en aiment l'ombre et encore plus le suc ou l'espèce de gomme qui fait le baume. Lorsque le temps est venu de recueillir ce suc, les Arabes viennent avec deux baguettes de bois à la main, et en frappant de ces baguettes l'une contre l'autre, ils font du bruit pour chasser les vipères; car ils se donnent bien de garde de les tuer, les regardant comme sacrées et comme les génies tutélaires de ces arbres. S'il arrive que quelqu'un en soit piqué, vous diriez

d'une blessure faite avec la pointe d'une épée ; mais il ne faut pas craindre qu'il y ait rien de vénimeux, parce que tout le venin de ces animaux est tempéré et comme émoussé par l'odeur et la vertu du précieux baume dont ils se nourrissent. Ce que je dis est un fait connu.

CHAPITRE XXIX.

On tient que ce sont Ephialtès et Otus qui ont sacrifié les premiers aux Muses sur le mont Hélicon, et qui leur ont consacré cette montagne. On croit aussi que ce sont eux qui ont bâti Ascra. Hégésinoüs nous l'apprend dans son poëme sur l'Attique, lorsqu'il dit que Neptune ayant eu les bonnes graces de la belle Ascra, il eut d'elle un fils nommé Œclus, qui de concert avec les fils d'Aloéüs, bâtit la ville d'Ascra au pied de l'humide Hélicon. Ce poëme étoit perdu avant que je
au monde ; ainsi je ne l'ai jamais lu ; mais
de Corinthe, dans son histoire des Orch
cite l'endroit que je rapporte, et c'
l'ai emprunté. La ville d'Ascra n'
de remarquable, si ce n'est
servée. Les fils d'Aloéüs
trois Muses seulement,

Muses Meleté, [illegible]

dans la [illegible]

qui donne [illegible]

doine, [illegible]

de neuf Muses, [illegible]

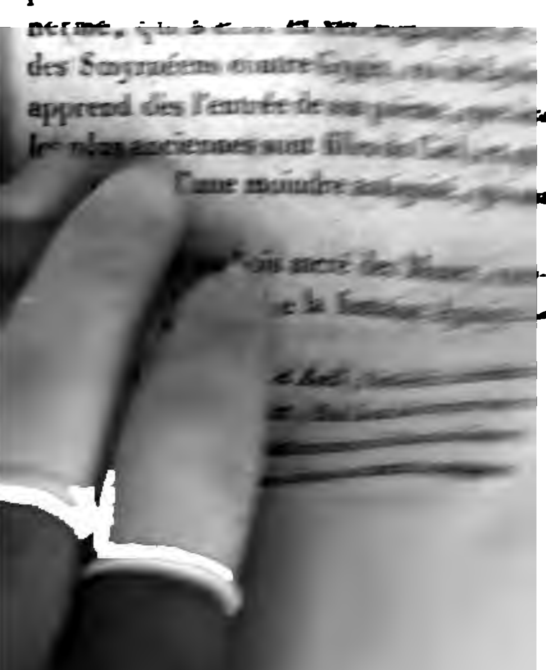
noms [illegible]

par sa [illegible]

soit qu'il [illegible]

Thrace : [illegible]

[illegible]



des Smyrnéens contre Gygès, [illegible]

apprend dès l'entrée de son poëme, [illegible]

les plus anciennes sont filles du Ciel, [illegible]

d'une moindre antiquité, [illegible]

[illegible] des Muses [illegible]

[illegible] la fontaine [illegible]

[illegible] ant

qui

appelée du nom d'une fille du Permesse (1); car le Permesse coule autour du mont Hélicon. Si vous reprenez ensuite le chemin du bois, vous verrez une statue de marbre d'Euphémé, qui fût, dit-on, la nourrice des Muses. Près de cette statue est celle de Linus, dans une niche de rocaille, creusée en manière de grotte. On croit que Linus étoit fils d'Uranie et d'Amphimarus (2), fils de Neptune. Il fut le plus excellent musicien que l'on eût encore vu; mais Apollon le tua (3) pour avoir osé se comparer à lui. Les habitans du mont Hélicon font tous les ans son anniversaire avant que de sacrifier aux Muses. Linus fut pleuré des nations les plus barbares, jusques-là que les Egyptiens ont une chanson que l'on pourroit intituler *Linus*, ou *regrets sur la mort de Linus*, et qu'ils appellent eux *Manéron* en leur langue. Mais les poëtes Grecs ont parlé de cette chanson comme d'une chanson grecque, et Homère, qui savoit la malheureuse aventure de Linus, dit que Vulcain

(1) *Du Permesse.* Le texte dit, *du Termesse;* mais c'est *Permesse* qu'il faut lire.

(2) *Fils d'Uranie et Amphimarus.* Conon, dans Photius, fait Linus fils d'Apollon et de Psamaté.

(3) *Mais Apollon le tua.* D'autres disent qu'il fut déchiré par ses chiens. Comme il y a eu plusieurs Linus, ces diverses traditions peuvent être véritables, soit à l'égard de l'un, soit à l'égard de l'autre.

avoit

avoit gravé sur le bouclier d'Achille, entre plusieurs autres ornemens, un jeune musicien qui chantoit la mort de Linus, sur sa lyre (1). Pamphus qui a fait pour les Athéniens les plus anciennes hymnes dont nous ayons connoissance, voyant que les regrets de la mort de Linus se renouvelloient tous les jours de plus en plus, les exprima par un seul mot, en appelant *Linus Œtolinus* (2), comme qui diroit *le malheureux Linus*. Et Sapho de Lesbos, employant le même mot après Pamphus, chanta tout-à-la-fois Œtolinus et Adonis. Les Thébains assurent que Linus avoit sa sépulture dans leur ville, et que Philippe, fils d'Amyntas,

(1) *Qui chantoit la mort de Linus sur sa lyre.* Il est bon de rapporter les propres mots d'Homère ; ce poëte s'exprime ainsi au dix-huitième livre de l'Iliade, λίνον δ'ὑπὸ καλὸν ἄειδεν. Or madame Dacier et Boivin par λίνον ont entendu simplement *les cordes de la lyre*. De sorte que le passage d'Homère signifieroit, *fides autem dulce resonabant, succinebant*. Didyme et Eusthate l'ont aussi entendu de même, ajoutant que les cordes des instrumens étoient alors de lin, et que des cordes à boyau eussent déplu aux dieux. Mais ils rapportent aussi le sens de Pausanias, qui, à dire le vrai, devient moins probablo que le premier par la circonstance du sujet. Car il n'y a guère d'apparence que dans un tableau, où le poëte nous peint la joie des vendangeurs, il eût introduit un jeune musicien pleurant la mort de Linus.

(2) *Œtolinus*, de *Linus*, et d'οἶ, espèce d'interjection qui signifie *heu*, *hei mihi*, *hélas*.

après la bataille de Chéronée, qui fut si fatale aux Grecs, sur la foi d'un songe, fit transporter ses os en Macédoine, d'où ensuite, averti par un autre songe, il les renvoya à Thèbes; mais que le temps a tellement effacé ce tombeau, qu'il n'est plus possible de le reconnoître. Ils disent aussi qu'il y a eu un autre Linus moins ancien, fils d'Isménius, qu'Hercule dans sa jeunesse eut pour maître de musique, et qui fut tué par son disciple. Mais ni le premier Linus, ni le second, n'ont jamais fait de vers, ou s'ils en ont fait, leurs vers n'ont point passé à la postérité.

CHAPITRE XXX.

Les statues des trois premières Muses sont de la façon de Céphisodote. Un peu plus loin vous en voyez trois autres qui sont encore de lui. Les trois qui suivent sont de Strongilion, de tous les statuaires celui qui réussissoit le mieux à représenter des chevaux et des bœufs. Olympiosthène a fait les trois dernières. Mais le mont Hélicon est orné de bien d'autres statues. Vous y verrez un Apollon en bronze, et un Mercure; ces dieux se disputent une lyre. Le Bacchus est un ouvrage de Lysippe. Il y en a un autre debout qui est

de Myron, et la plus belle statue qui soit sortie de ses mains après l'Erecthée qui est à Athènes; c'est un présent de Sylla, non qu'il l'ait fait faire à ses dépens, mais il l'enleva aux Orchoméniens de Minyes, pour la donner aux Thespiens; ce que les Grecs appelent *honorer les dieux avec l'encens d'autrui*. On voit aussi les statues de quelques poëtes et de quelques musiciens célèbres, entr'autres Thamyris (1) déjà frappé d'aveuglement, et voulant encore jouer de sa lyre, toute cassée qu'elle est. Arion, le méthymnéen (2), est assis sur un dauphin. Mais celui qui a fait la statue de Sacadas d'Argos, pour n'avoir pas entendu le commencement d'une ode de Pindare, où il est parlé de ce joueur de flûte, l'a représenté si petit, que sa flûte est aussi grande que lui. Hésiode est aussi représenté assis, tenant une cithare sur ses genoux, quoique la cithare ne soit pas le symbole de ce poëte, car lui-même nous apprend qu'il chantoit ses vers, une branche de laurier à la main. Je n'ai rien oublié pour tâcher de savoir en quel temps Hésiode et Homère ont vécu; mais comme je sais que plusieurs écri-

(1) *Thamyris*. L'auteur en parle en plus d'un endroit.

(2) *Arion le méthymnien*. Méthymne, ville de l'isle de Lesbos, avoit pris son nom de Méthymna, qui étoit une fille de Macaris. Nous avons des médailles grecques qui ont été frappées à Méthymne.

vains ont traité cette question avec beaucoup de chaleur, et particulièrement ceux qui de nos jours se sont appliqués à la poésie, je m'abstiens de rapporter mon sentiment (1) pour ne pas entrer dans cette querelle. Orphée, de Thrace, a la Religion à côté de lui (2); il est environné de bêtes féroces, qui sont toutes en bronze ou en marbre.

Entre les fables que les Grecs débitent comme des vérités, on peut mettre celle-ci, qu'Orphée étoit fils de Calliope, j'entends la Muse de Calliope et non une fille de Piérus; que par la douceur de son chant il attiroit les bêtes sauvages après lui; que même il descendit vif aux enfers, et qu'ayant charmé Pluton et les divinités de ces lieux souterrains, il en retira sa femme. Ce sont autant de fictions au travers desquelles je crois démêler qu'Orphée fut un grand poëte, fort supérieur à tous ceux qui avoient été avant lui, qui se rendit respectable en enseignant aux hommes les cérémonies de la religion; et en leur persua-

(1) *Je m'abstiens de rapporter mon sentiment.* C'est bien dommage que Pausanias ne se soit pas expliqué sur cette question, qui est encore fort débattue parmi les savans.

(2) *Orphée de Thrace a la Religion à côté de lui.* Le terme grec est τελετὴ, qui signifie plutôt la *mystère*. Mais on n'auroit pas entendu ce mot; et d'ailleurs *le* mystère est si propre à la religion, que j'ai cru pouvoir employer l'un pour l'autre.

dant qu'il avoit trouvé le secret d'expier les crimes, de purifier ceux qui les avoient commis, de guérir les maladies, et d'appaiser la colère des dieux. On dit que des femmes de Thrace lui dressèrent des embûches pour le faire périr, fâchées de ce que leurs maris les abandonnoient pour le suivre. La crainte retint ces femmes durant quelque temps, mais s'étant enivrées elles s'enhardirent, et exécutèrent enfin leur mauvais dessein; de-là, dit-on, la coutume qu'ont les Thraces de n'aller au combat que chauds de vin. Suivant une autre tradition, Orphée fut tué d'un coup de foudre, et ce fut une punition des dieux, parce qu'il avoit révélé à des profanes les mystères les plus secrets. On dit aussi qu'ayant perdu sa femme, il alla dans un lieu de la Thesprotie, que l'on nomme *Aornos* (1), où anciennement il y avoit un oracle qui rendoit ses réponses en évoquant les morts. Là Orphée vit sa chère Eurydice, et s'étant flatté qu'elle le suivroit, quand il vint à regarder derrière lui, il fut si affligé de ne la plus voir, que de désespoir il se tua lui-même. Les Thraces disent que les rossignols qui ont leurs nids aux environs du tombeau d'Orphée,

(1) *Que l'on nomme Aornos.* Ce mot est composé d'ὄρνις, *avis*, *oiseau*, et d'un *a* privatif. On appeloit ce lieu ainsi parce que les exhalaisons qui en sortoient, étoient mortelles aux oiseaux.

chantent avec plus de force et de mélodie que les autres. Mais les habitans de Dion (1), ville de Macédoine, près du mont Piéria, prétendent qu'Orphée fut tué dans leur pays par des femmes, et qu'il y a sa sépulture. En effet, à quelques vingt stades de la ville, vers la montagne, on trouve sur la droite une colonne qui soutient une urne de marbre, où les gens du pays assurent que l'on a renfermé les cendres d'Orphée. Le fleuve Hélicon qui passe auprès, continue son cours l'espace de soixante et quinze stades; puis disparoissant tout-à-coup, il reparoît vingt-deux stades plus loin, non plus sous le nom d'Hélicon, mais sous celui de Baphyra, et pour lors devenu navigable, il va enfin se jeter dans la mer. Les habitans de Dion disent qu'autrefois l'Hélicon conservoit son lit sans changer de nom, depuis sa source jusqu'à son embouchure, mais que les femmes qui tuèrent Orphée, ayant voulu se purifier dans ce fleuve, il rentra sous terre pour ne pas faire servir ses eaux à cet usage.

Ceux de Larisse ont une autre tradition que je tiens d'eux et que je vais rapporter. Sur le mont Olympe, du côté que cette montagne touche à la Macédoine, il y avoit anciennement la ville de

(1) *Mais les habitans de Dion.* Il y avoit plusieurs villes de ce nom : *voyez* Etienne de Bysance, qui en distingue six ou sept.

Libéthra, et non loin de cette ville étoit la sépulture d'Orphée. Les Libéthriens ayant envoyé à l'oracle de Bacchus en Thrace pour savoir quelle seroit la destinée de leur ville, la réponse du dieu fut qu'aussi-tôt que le soleil verroit les os d'Orphée, Libéthra seroit détruite par ce que l'on appelle en grec *Sus* (1). Les habitans crurent que l'oracle vouloit dire *un sanglier*. Au reste, persuadés qu'il n'y avoit point de bête au monde capable de renverser une ville comme la leur, et que le sanglier étoit un animal qui avoit plus d'impétuosité que de force, ils demeurèrent tranquilles et ne tinrent pas compte de l'oracle. Cependant, lorsqu'il plût au dieu d'exécuter ses desseins, voici ce qui arriva. Un berger, sur l'heure de midi, s'étant couché auprès du tombeau d'Orphée, s'endormit, et tout en dormant, se mit à chanter des vers d'Orphée, mais d'une voix si douce et si forte qu'on ne pouvoit l'entendre sans être charmé. Chacun voulut voir une chose si singulière; les bergers des environs et tout ce qu'il y avoit de gens répandus dans la campagne, accourent en foule; ce fut à qui s'approcheroit le plus près du berger. A force de se pousser les uns les autres, ils renversèrent

(1) *Par ce que l'on appelle en grec Sus.* σῦς en grec signifie *sus*, *un porc;* mais il signifioit aussi un fleuve nommé *le Sus*. De-là l'ambiguité de l'oracle et la méprise des Libéthriens.

la colonne qui étoit sur le tombeau ; l'urne qu'elle soutenoit tombe et se casse. Le soleil vit donc les os d'Orphée. Dès la nuit suivante il y eut un orage effroyable ; le Sus, un des torrens qui tombent du mont Olympe, grossi des eaux du ciel, se déborde, inonde la ville de Libéthra, en jette à bas les murs, les temples, les maisons, gagne enfin de rue en rue avec tant de précipitation et de violence, que cette misérable ville, avec tout ce qu'elle renfermoit d'habitans, fut ensevelie sous les eaux. Ainsi fut accompli l'oracle, qui par le mot de *Sus*, n'entendoit pas un sanglier, comme les Libéthriens se l'étoient imaginés, mais un torrent qui portoit ce nom. Mon hôte de Larisse m'ajouta qu'après ce désastre, les Macédoniens qui habitent à Dion, transportèrent chez eux les cendres d'Orphée. Quant à ses hymnes, ceux qui ont étudié les poëtes, n'ignorent pas qu'elles sont fort courtes et en petit nombre. Les Lycomides les savent par cœur, et les chantent en célébrant leurs mystères. Du côté de l'élégance, elles n'ont que le second rang, celles d'Homère vont devant. Mais la religion a adopté les hymnes d'Orphée, et n'a pas fait le même honneur à celles d'Homère.

CHAPITRE XXXI.

REVENONS encore une fois au mont Hélicon. Vous y verrez la statue de cette Arsinoé que Ptolemé épousa, quoiqu'il fût son propre frère. Elle est à cheval sur une autruche de bronze; c'est une espèce d'oiseau qui a des aîles, mais qui ne vole point, parce qu'il est si gros qu'il ne peut s'élever en l'air. On voit au même lieu une biche qui allaite le petit Téléphus, fils d'Hercule; ensuite un bœuf, et un peu plus loin une statue de Priape, qui mérite l'attention des curieux. Ce dieu est particulièrement honoré de ceux qui nourrissent des troupeaux de chèvres, ou de brebis, ou de mouches à miel; mais le peuple de Lampsaque (1) lui est plus dévot qu'à pas une autre divinité, et le croit fils de Bacchus et de Vénus. On vous montrera aussi plusieurs trépieds, parmi lesquels il y en a un fort ancien, qu'Hésiode, dit-on, remporta, pour prix de poésie, à Chalcis sur l'Euripe. Tous les environs du bois sacré

(1) *Lampsaque*, ville de l'Asie mineure; elle conserve encore son nom; c'est une ville de la Natolie sur la mer de Marmara, à deux lieues du détroit des Dardanelles. Elle étoit autrefois célèbre par ses bons vins; c'est pourquoi Xerxès la donna à Thémistocle, afin qu'elle lui fournit le vin de sa table.

pie, il y a un lieu nommé Hédonacon (1), où l'on voit la fontaine de Narcisse, célèbre par une aventure fort extraordinaire. Ce Narcisse, à ce ce que l'on dit, se miroit sans cesse dedans, et ne comprenant pas que ce qu'il voyoit, n'étoit autre chose que son ombre, devenu amoureux de sa propre personne (2) sans le savoir, il se laissa consumer d'amour et de desirs sur le bord de cette fontaine. Mais c'est un conte qui me paroît peu vraisemblable. Quelle apparence qu'un homme soit assez privé de sens pour être épris de lui-même, comme on l'est d'un autre, et qu'il ne sache pas distinguer l'ombre d'avec le corps? Aussi y a-t-il une autre tradition, moins connue à la vérité, mais qui a pourtant ses partisans et ses auteurs. On dit que Narcisse avoit une sœur jumelle qui lui ressembloit parfaitement; c'étoit même air de visage, même chevelure, souvent même ils s'habilloient l'un comme l'autre, et chassoient ensemble. Narcisse devint amoureux de sa sœur, mais il eut le malheur de la perdre. Après ce douloureux évènement, livré à la mélancolie,

(1) *Il y a un lieu nommé Hédonacon.* Le nom de ce lieu est un peu suspect; mais il y a apparence que c'étoit un endroit plein de roseaux, car c'est ce qui signifie δόναξ en grec.

(2) *Devenu amoureux de sa propre personne. Voyez* Ovide dans ses métamorphoses, liv. 3.

il venoit sur le bord d'une fontaine, dont l'eau étoit comme un miroir, où il prenoit plaisir à se contempler, non qu'il ne sut bien que c'étoit son ombre qu'il voyoit, mais en la voyant il croyoit voir sa sœur, et c'étoit une consolation pour lui. Voilà comme le fait est raconté par d'autres. Quant à ces fleurs, que l'on appelle des narcisses, si l'on en croit Pamphus, elles sont plus anciennes que cette aventure : car long-temps avant que Narcisse le thespien fut né, ce poëte a écrit que la fille de Cérès cueilloit des fleurs dans une prairie, lorsqu'elle fut enlevée par Pluton ; et selon Pamphus, les fleurs qu'elle cueilloit, et dont Pluton se servit pour la tromper, c'étoit des narcisses et non des violettes.

CHAPITRE XXXII.

A Creusis, qui est l'arsenal des Thespiens, il n'y a aucun monument public qui mérite qu'on en parle. Je vis seulement dans la maison d'un particulier, un Bacchus en plâtre, peint de diverses couleurs. Pour venir du Péloponnèse à Creusis par mer, il faut faire un trajet qui n'est ni fort droit, ni fort sûr ; car on est obligé de se détourner pour éviter des promontoires qui avan-

cent dans la mer, et l'on est exposé aussi à des vents très-violens qui soufflent du côté des montagnes. Si vous vous embarquez à Creusis, et que vous rangiez la côte de la Béotie, vous arriverez bientôt à Thisbé. C'est une ville située entre deux montagnes, dont la première est sur le bord de la mer. Quand vous avez passé celle-ci, vous trouvez une plaine, ensuite une autre montagne au bas de laquelle est la ville. Tout ce qu'il y a de terres entre deux seroit continuellement inondé et deviendroit comme un lac, si par le moyen d'une bonne digue on n'avoit soin de retenir les eaux d'un côté, afin de pouvoir cultiver les terres qui sont de l'autre. Dans la ville on voit un temple d'Hercule, où le dieu est debout en marbre; on y célèbre tous les ans les Héraclées, c'est-à-dire, une fête en l'honneur d'Hercule. Thisbé, au rapport des habitans, étoit une nymphe du pays, laquelle donna son nom à la ville. Si vous reprenez votre chemin le long de la côte, vous verrez sur le bord de la mer une autre petite ville nommée Tipha. Hercule y a un temple, et sa fête s'y célèbre tous les ans comme à Thisbé. Les Tiphéens se vantent d'être de tous les peuples de la Béotie, ceux qui ont toujours le mieux entendu la marine; ils disent que Thiphys, à qui l'on confia la conduite du navire Argo, étoit de Tipha, et ils montrent hors de la ville un en-

droit où ils prétendent que ce navire aborda en revenant de Colchos.

Mais si après Thespie, au lieu de ranger la côte, vous entrez bien avant dans les terres, vous trouverez Haliarte. Je n'examinerai point ici par qui Haliarte et Coronée ont été bâties; c'est un point que je traiterai plus commodément dans l'histoire des Orchoméniens, et qui n'en doit pas être séparé; je vais donc rapporter quelques autres particularités. Durant la guerre des Perses, Haliarte s'étant montrée fort fidelle et fort affectionnée aux Grecs, les troupes de Xerxès y entrèrent et mirent tout à feu et à sang. On voit en cette ville le tombeau de Lysander. Ce général des Lacédémoniens s'étant approché de la place pour en faire le siège, les Athéniens et les Thébains qui la défendoient, firent une sortie qui donna occasion à un grand combat où Lysander fut tué. On peut dire de lui qu'il mérita beaucoup de louanges et beaucoup de blâme. Car dans le temps qu'il commandoit l'armée navale du Péloponnèse, il donna des preuves de beaucoup d'habileté, en ce qu'il sut profiter de l'absence d'Alcibiade, et que par sa manœuvre il fit croire à Antiochus, qui montoit la capitane de la flotte athénienne, qu'il étoit pour le moins égal en force aux Lacédémoniens; d'où il arriva que ce présomptueux accepta le combat auprès de Colophon, et qu'il fut entièrement défait. Lysan-

der ayant eu une seconde fois le commandement des galères de Sparte, il sut si bien gagner les bonnes graces de Cyrus, que ce prince lui fournissoit abondamment, et à point nommé, tout l'argent dont il avoit besoin pour l'entretien de sa flotte. Les Athéniens prétendoient tenir la mer avec cent vaisseaux de guerre qu'ils avoient à Egespotame; Lysander épia le temps que leurs matelots étoient allés chercher de l'eau et des vivres, et fondant tout-à-coup sur cette flotte, il s'en rendit le maître. Il ne signala pas moins sa justice dans une occasion que je vais rapporter. Autolycus, fameux athlète dont j'ai vu la statue dans le prytanée d'Athènes, étoit en procès avec un Spartiate nommé Etéonique, pour quelque intérêt. Le Spartiate, désespérant d'obtenir justice, parce que la ville d'Athènes étoit alors en la puissance des trente, et voulant se prévaloir de la présence de Lysander, s'emporta contre son adversaire jusqu'à le frapper; ensuite, bon gré mal gré, il le mena à Lysander auprès de qui il espéroit trouver toute sorte de faveur. Mais Lysander condamna Etéonique comme coupable de violence, le tansa rudement, et lui fit toute la honte qu'il méritoit. Ces actions acquirent beaucoup de gloire à ce général; mais en voici d'autres qui ternirent sa réputation. Il fit mourir Philoclès, un des généraux de la flotte d'Athènes, avec quatre mille Athéniens, qui auprès

près d'Egespotame, s'étoient rendus à discrétion, et il eut l'inhumanité de leur refuser la sépulture, quoique les Athéniens l'eussent accordée aux Perses qui périrent à la journée de Marathon, et les Perses eux-mêmes aux Lacédémoniens qui furent tués au combat des Thermopyles. Il rendit sa nation encore plus odieuse, en établissant dans toutes les villes alliées de Sparte des décurions et des intendans lacédémoniens. Avant lui on méprisoit les richesses à Sparte, et l'on y respectoit un ancien oracle qui disoit qu'il n'y avoit que l'amour de l'argent qui pût faire périr Sparte; Lysander inspira cette dangereuse passion à ses concitoyens. Par ces raisons, et à le peser dans la balance même des Perses (1), j'estime que Lysander a fait plus de mal que de bien à sa patrie.

(1) *Dans la balance même des Perses.* Diodore de Sicile, liv. 15, raconte qu'Artaxerxès, soupçonnant Téribase d'intelligence avec ses ennemis, lui donna trois commissaires d'une grande probité pour le juger. Ces trois commissaires ayant pesé d'un côté les fautes de Téribase, et de l'autre ses grands services, trouvèrent que l'importance de ses services étoit beaucoup au-dessus de ses fautes; et par cette raison ils le déclarèrent absous. Pausanias veut dire qu'en prenant ce jugement pour règle, et en pesant les bonnes et les mauvaises actions de Lysander, il croit que les mauvaises l'emportent sur les bonnes.

CHAPITRE XXXIII.

Après son tombeau, on voit le monument héroïque de Pandion, fils de Cécrops. Le mont Tilphussie et la fontaine Tilphussa ne sont qu'à cinquante stades d'Haliarte. C'est une tradition reçue en Grèce, que les Argiens qui suivirent les fils de Polynice dans son expédition contre Thèbes, après la prise de cette ville, allèrent à Delphes, et qu'ils y voulurent conduire Tirésias avec les dépouilles qu'ils avoient remportées sur leurs ennemis, mais que ce devin pressé de la soif, ayant bu en chemin de l'eau de la fontaine Tilphussa, mourut aussi-tôt. On voit encore sa sépulture près de la fontaine. On dit que les Argiens consacrèrent sa fille Manto à Apollon; qu'ensuite par ordre exprès du dieu, elle passa en Ionie, et d'Ionie à Colophon, où elle épousa Rhacius, de l'isle de Crète. Je ne rapporte point ce que quelques auteurs ont écrit du nombre des années qu'a vécu Tirésias, ni la métamorphose qui se fit en sa personne, et par laquelle de femme qu'il étoit, il devint homme (1), ni le témoignage d'Homère qui parle de ce devin, comme du seul sage qu'il

(1) *De femme qu'il étoit, il devint homme. Voyez* Ovide dans ses métamorphoses, liv. 3.

y eût aux enfers; ce sont toutes choses rebattues que personne n'ignore.

Les Haliartiens ont au milieu des champs près du mont Tilphussie une chapelle dédiée à des déesses qu'ils nomment *Praxidices* (1). Ils vont jurer sur leur autel dans les grandes occasions, et ce serment est toujours inviolable. Il y a dans la ville plusieurs temples, mais sans aucune statue, et même sans toit; je n'ai pu savoir à quelles divinités ces temples avoient été dédiés. Le pays est arrosé par le fleuve Lophis. On dit qu'autrefois il manquoit d'eau entièrement, et qu'un des principaux habitans étant allé consulter l'oracle de Delphes sur ce malheur, la Pythie lui ordonna de tuer le premier homme qu'il rencontreroit en rentrant dans Haliarte. On ajoute qu'ayant rencontré Lophis, fils de Parthénomène, il lui passa son épée au travers du corps. Le jeune homme, quoique mortellement blessé, ne laissa pas de se traîner un bout de chemin, et par-tout où la terre étoit arrosée de son sang, il en sortoit de l'eau, d'où se forma un fleuve, qui, à cause de cet accident, fut nommé le Lophis.

Alalcomène est un petit village situé au pied

(1) *Qu'ils nomment Praxidices*, c'est-à-dire, *vengeresses*, ou qui donnent à nos actions la fin, l'issue qu'elles méritent.

d'une montagne qui n'est pas fort haute; il est ainsi appelé, selon quelques-uns, du nom d'un homme du pays qui fut, dit-on, le père nourricier de Minerve, et selon d'autres, du nom d'une fille d'Ogygus, que l'on appeloit Alalcoménie. Près de ce village, dans une plaine, on voit un temple de Minerve, où il y avoit une statue d'ivoire fort ancienne, qui fut enlevée par Sylla. Car il ajouta cette impiété à toutes les cruautés qu'il avoit exercées premièrement contre les Athéniens, et ensuite contre les Thébains et contre les Orchoméniens; cruautés plus dignes d'un barbare que d'un romain. Mais après avoir poursuivi avec tant de fureur les villes et les dieux de la Grèce, attaqué de la plus humiliante de toutes les maladies, il se vit livré tout vivant aux vers et à la pourriture. Voilà où aboutit sa fortune et ce rare bonheur qui avoit secondé toutes ses entreprises. Le temple de Minerve ayant perdu sa divinité, fut bientôt négligé, et de nos jours un autre accident a achevé sa destruction. Un grand lierre, en serpentant le long de cet édifice, s'est si bien insinué dans les joints des pierres, qu'il n'y en a pas une qui tienne. Il passe là un petit torrent que les gens du pays nomment le Triton, parce qu'ils ont ouï dire que Minerve étoit née sur les bords du Triton,

comme s'ils ignoroient que cela doit s'entendre, non d'un fleuve de la Béotie, mais du Triton, fleuve d'Afrique, qui est formé par les eaux du lac Tritonis, et qui va se jeter dans la mer de Libye.

CHAPITRE XXXIV.

SUR le chemin d'Alalcomène à Coronée, on trouve le temple de Minerve Itonia, ainsi appelée du nom d'Itonus, fils d'Amphictyon. C'est là que se tiennent les Etats de la Béotie. On voit dans ce temple une Minerve et un Jupiter de bronze; ce sont deux statues d'Agoracrite, élève de Phidias, et l'objet de ses amours. Les statues des Grâces sont modernes, et y ont été mises de mon temps. On dit qu'Iodamie étant prêtresse de Minerve, entra de nuit dans le temple; que la déesse s'apparut à elle portant sur sa robe la tête de la Gorgone Méduse, et qu'Iodamie n'eut pas plutôt jeté les yeux dessus, qu'elle fut pétrifiée. Depuis ce temps-là une femme a soin de mettre tous les jours du feu sur l'autel d'Iodamie, en criant par trois fois en langage du pays, qu'Iodamie est vivante, et qu'elle-même demande du feu.

A Coronée, on voit dans le marché un autel

de Mercure Epimélius (1), un autre autel consacré aux vents, et un peu plus bas un temple de Junon, où il y a une statue fort ancienne, faite par Pythodore, de Thèbes. La déesse porte des Sirènes sur sa main; car on dit que ces filles de l'Achéloüs, encouragées par Junon, prétendirent à la gloire de chanter mieux que les Muses, et osèrent les défier au combat; mais que les Muses les ayant vaincues, leur arrachèrent les plumes des aîles, et s'en firent des couronnes. Le mont Libéthrius est à quelques quarante stades de Coronée; les Muses et les Nymphes dites Libéthrides, y ont leurs statues. On y voit deux fontaines, dont l'une se nomme Lybéthride, et l'autre simplement la Roche; toutes deux sortent d'une grosse roche dont la figure imite le sein d'une femme, de manière que l'eau semble couler de deux mamelles comme du lait. Il n'y a au plus que vingt stades de Coronée au mont Laphystius, et une enceinte consacrée à Jupiter, surnommé aussi Laphistius; le Dieu y est en marbre. On dit qu'Athamas étant tout prêt à immoler Phrixus et Hellé sur cette montagne, Jupiter envoya à ces malheureux enfans ce fameux bélier à la toison d'or, sur lequel étant montés, ils se sauvè-

(1) *De Mercure Epimélius*, surnom qui vient de μῆλον, *ovis*, *pecus*, *une brebis*, *un troupeau*, parce que les troupeaux étoient sous la garde et la protection de Mercure.

vent. Un peu plus haut vous voyez le temple d'Hercule, surnommé Charops; les Béotiens disent qu'Hercule monta par-là, lorsqu'il emmena avec lui le chien du Dieu des enfers. Sur le chemin par où l'on descend du mont Laphistius au temple de Minerve Itonia, on trouve la rivière de Phalare, qui se jette dans le lac Céphissis.

Au-delà de cette montagne, c'est Orchomène, ville autrefois aussi illustre et aussi florissante qu'il y en ait eu dans le reste de la Grèce; mais son destin a été à-peu-près le même que celui de Mycènes et de Délos. Je vais rapporter ce que l'histoire nous en apprend de plus considérable. On dit que le premier qui vint s'établir en cette contrée, fut Andréus, fils du fleuve Pénée; c'est pourquoi du nom de ce premier homme elle fut appelée l'Andréïde. Athamas y étant venu ensuite, Andréus lui donna tout le pays qui est aux environs du mont Laphystius, avec le canton où Haliarte et Coronée ont depuis été bâties. Athamas croyoit qu'il ne lui restoit plus d'enfans mâles; lui-même avoit trempé ses mains dans le sang de Léarque et de Mélicerte : Leucon, son troisième fils, étoit mort de maladie; enfin il ignoroit que Phrixus vécût encore ou qu'il eût des enfans. Se croyant donc sans postérité masculine, il adopta ses petits-neveux Coronus et Haliartus, fils de Thersandre, et petit-fils de Sisyphe; car Athamas

étoit propre frère de Sisyphe. Cependant, quelque temps après, Phrixus, selon quelques-uns, revint de Colchos, et, selon d'autres, Presbon son fils, qu'il avoit eu d'une fille d'Etès. Les enfans de Thersandre voyant des héritiers légitimes à Athamas, en la personne de Phrixus ou de Presbon, crurent devoir le délier de son engagement, et abandonner l'espérance de régner après lui. Athamas, de son côté, voulant les bien traiter, leur céda une partie du pays qu'il possédoit, où dans la suite, ils bâtirent Coronée et Haliarte. Mais avant que Phrixus fût de retour, Andréus, du consentement d'Athamas, avoit épousé Evippé, fille de Leucon, dont il avoit eu Etéocle; ce qui n'empêcha pas que parmi ses concitoyens, Etéocle ne passât pour être fils du fleuve Céphisse, et de-là vient que quelques poëtes lui ont donné cette qualité. Etéocle ayant succédé à son père, souffrit que le pays retînt son premier nom; il établit seulement deux tribus, dont il nomma l'une Céphissiade, et l'autre l'Etéoclée. Il donna à Halmus, fils de Sisyphe, un petit canton, où celui-ci bâtit quelques villages qui furent nommés les Halmons; mais dans la suite ce nom est resté à un seul village.

CHAPITRE XXXV.

Les Béotiens disent qu'Etéocle est le premier qui se soit avisé de sacrifier aux Grâces; ils prétendent qu'il en reconnoissoit trois, mais ils ignorent les noms qu'il lui plut de leur imposer. Les Lacédémoniens, au contraire, n'en connoissent que deux, dont ils attribuent la consécration à Lacédémon, fils de Taygète, lequel, à ce qu'ils disent, les nomma Clita et Phaenna, dénomination fort convenable aux Grâces (1) aussi-bien que celle que les Athéniens leur donnent. Car de toute ancienneté ces peuples ont aussi connu deux Grâces sous les noms d'Auxo et d'Hégémone (2). Pour le nom de Carpo (3), c'est le nom d'une heure, je veux dire, d'une saison de l'année, et nullement d'une Grâce. L'autre heure, ou pour mieux dire, l'autre saison est

(1) *Dénomination fort convenable aux Grâces.* Clita signifie *belle*, et Phaenna signifie *éclatante*. Il a donc raison de dire que ces noms convenoient fort aux Grâces.

(2) *Sous les noms d'Auxo et d'Hégémone.* Auxo du verbe grec αὔξω, *augeo, j'augmente. Hégémone*, du verbe ἡγέομαι, *duco, je conduis, j'introduis.*

(3) *Pour le nom de Carpo*, &c. Ce nom vient du mot grec καρπός, *fructus, fruit.*

honorée par les Athéniens, conjointement avec Pandrose, sous le nom de la déesse Thallo (1). Présentement, à l'imitation d'Etéocle l'Orchoménien, nous honorons trois Grâces. De-là vient que ces célèbres statuaires Angélion et Tictéüs, qui ont fait l'Apollon de Délos, et que d'autres même, qui ont fait des statues de Bacchus, ont représenté ces Dieux portant trois Grâces sur leur main. On voit aussi à l'entrée de la citadelle d'Athènes trois Grâces, dont le culte est accompagné de cérémonies que l'on cache au vulgaire. Pamphus est le premier poëte que je sache qui ait chanté les Grâces, mais sans déterminer le nombre de ces déesses, et sans les appeler par leurs noms. Homère en parle aussi, et fait l'une d'elle femme de Vulcain. Dans un autre endroit il feint le sommeil amoureux de Pasithée, l'une des Grâces, et lui fait dire que Junon lui a promis en mariage la belle Pasithée, la plus jeune des Grâces; d'où quelques-uns ont pris occasion de penser qu'Homère connoissoit deux sortes de Grâces, les unes plus anciennes, les autres plus modernes. Hésiode, dans sa Théogonie, car je veux bien qu'on lui attribue cet ouvrage, fait les Grâces filles de Jupiter et d'Eurynome, et les nomme Euphro-

(1) *Sous le nom de la déesse Thallo*, du mot θάλλω, *viresco, floreo, je verdis, je fleuris*. Ainsi ces deux saisons de l'année avoient des noms conformes à leurs effets.

syne, Aglaïa et Thalie. Onomacrite dit la même chose dans ses poésies ; Antimaque n'en marque ni le nombre, ni les noms ; il dit seulement qu'elles sont filles du Soleil et d'Eglé. Enfin, Hermésianax, poëte élégiaque, met la déesse Pitho au nombre des Grâces, par un sentiment qui lui est particulier.

Mais quelques recherches que j'aie faites, je n'ai pu découvrir quel est le premier statuaire, ou le premier peintre qui a imaginé de représenter les Grâces toutes nues. Car à Smyrne, dans le temple des Némèses, entre plusieurs statues, on voit celles des Grâces qui sont d'or, et que l'on sait être de Bupalus ; et dans le lieu destiné à la musique, on voit une Grâce peinte par Apelle. C'est aussi Bupalus qui a fait les Grâces que l'on voit à Pergame, dans la chambre d'Attalus. Pour celles qui sont peintes dans le temple d'Apollon Pythius, elles sont de Pythagore de Paros. J'ai déjà parlé de celles que l'on a mises à l'entrée de la citadelle d'Athènes, et qui ont été faites par Socrate, fils de Sophronisque. Or, dans tous ces monumens de l'antiquité, les Grâces sont vêtues. Je ne sais donc pas pourquoi les peintres et les sculpteurs qui sont venus depuis, ont changé cette manière ; car aujourd'hui, et depuis longtemps, les uns et les autres représentent les Grâces toutes nues.

CHAPITRE XXXVI.

ETÉOCLE étant mort, le royaume passa aux descendans d'Halmus. Mais Halmus lui-même n'avoit eu que deux filles, Chrysogénée et Chrysé. On dit que de celle-ci et de Mars, nâquit un fils nommé Phlégyas, et ce fut lui qui succéda à Etéocle, mort sans enfans. Alors toute la contrée changea de nom, et comme elle s'appeloit auparavant l'Andréïde, elle fut nommée depuis la Phlégyade. Andréus avoit déjà bâti une ville qui portoit le nom de son fondateur. Phlégyas y en ajouta une autre, à laquelle il donna le sien, et il la peupla de tout ce qu'il put ramasser de plus brave dans toutes les parties de la Grèce. Il s'en forma un peuple audacieux et inconsidéré, qui dans la suite voulut faire un corps à part, et qui s'étant séparé du reste des Orchoméniens, ne songea qu'à s'agrandir aux dépens de ses voisins. Ce peuple porta même son audace jusqu'à marcher contre Delphes, et à vouloir piller le temple d'Apollon. Philammon vint au secours des habitans avec une troupe d'Argiens choisis; mais lui et les siens furent tués dans un combat qui se donna sous les murs de Delphes. Aussi Homère nous représente-t-il les Phlégyens comme un peuple

fort belliqueux; c'est dans cet endroit de l'Iliade où le poëte parle du dieu Mars, et de la Terreur, qui a ce Dieu pour père; il met les Plégyens et les Ephyriens dans le même rang pour la valeur; par ceux-ci je crois qu'il entend ces peuples qui habitent la Thesprotie d'Epire. Quant aux Phlégyens, ils furent enfin exterminés par le feu du ciel, par des tremblemens de terre continuels, et par la peste. Il ne s'en sauva qu'un petit nombre qui passa dans la Phocide.

Phlégyas mourut aussi sans enfans, et eut pour successeur Chrysès, fils de Neptune et de Chrysogénée, fille d'Halmus. Chrysès laissa un fils nommé Minyas (1), qui donna son nom aux peuples sur lesquels il régnoit, nom qu'ils conservent encore aujourd'hui. Ce prince eut des revenus si considérables, qu'il surpassa tous ses prédécesseurs en richesses; c'est le premier roi dont nous ayons connoissance, qui ait bâti un édifice pour y déposer son trésor. Il faut que les Grecs aient toujours plus admiré les merveilles

(1) *Chrysès laissa un fils nommé Minyas*, &c. Paulmier observe que le scoliaste d'Apollonius donne une autre généalogie à ce Minyas; il le fait fils d'Orchomène, et de Hermippé, fille de Bœotus, et dit qu'il fut surnommé fils de Neptune; en même-temps le savant critique corrige une transposition qui s'est glissée dans le texte du scoliaste, et qui en trouble le sens.

étrangères que celles de leur propre pays, puisque leurs plus célèbres historiens (1) ont décrit les pyramides d'Egypte avec la dernière exactitude, et qu'ils n'ont rien dit (2) du trésor royal de Minyas, ni des murs de Tirynthe, qui n'étoient pas moins admirables que ces pyramides. Minyas eut pour fils Orchomène. Ce fut sous le règne de celui-ci que la capitale prit le nom d'Orchomène, et que les habitans furent appelés Orchoméniens; mais ils gardèrent aussi le nom de Minyens, pour se distinguer de ces autres Orchoméniens qui allèrent s'établir en Arcadie. Hyettus, contraint de fuir d'Argos, pour avoir tué Molurus, fils d'Arisbas, qu'il avoit surpris en adultère avec sa femme, vint se réfugier auprès d'Orchomène, qui, touché de son malheur, lui donna ce petit canton où est aujourd'hui le village Hyettus, avec quelques terres adjacentes. Cet événement est raconté dans ses poésies qui ont pour titre, *les femmes illustres de l'Orient.* Il y est dit qu'Hyettus après avoir tué Molurus, l'adultère de sa femme, obligé de quitter Argos, se retira auprès d'Orchomène, fils de Minyas; que ce héros le

(1) *Leurs plus célèbres historiens*, &c. Pausanias, par cet éloge, désigne Hérodote qui a décrit fort au long les pyramides d'Egypte.

(2) *Et qu'ils n'ont rien dit*, &c. La version latine d'Amasée n'est pas exacte en cet endroit.

reçut avec bonté, et lui fit part du riche empire qu'il possédoit. C'est le premier exemple que nous ayons d'un adultère puni. Car Dracon, le législateur des Athéniens, vint long-temps après. Pour lui, durant sa magistrature, il fit d'utiles ordonnances pour la réformation des mœurs, et réprima l'adultère par des loix très-sévères. Les Orchoméniens (1) étoient déjà montés à un si haut degré de puissance et de gloire, que Nélée, fils de Créthéüs, roi de Pylos, vint à Orchomène pour y épouser Chloris, fille d'Amphion, et petite-fille d'Hilasius (2).

(1) *Les Orchoméniens.* Pausanias dit *les Minyens.* Mais par Minyens il ne peut entendre que les Orchoméniens, qui, dans la suite, furent surnommés Minyens. Autrement Pausanias tomberoit dans une méprise et un anachronisme des plus grossiers.

(2) *Chloris, fille d'Amphion et petite-fille d'Hilasius.* Le texte dit *Aoris*, petite-fille *d'Hilarius.* C'est *Chloris* et *Iasius* qu'il faut lire. La première correction se prouve par Pausanias même, El. 1, chap. 16, et la seconde par Homère, dans l'Odissée, liv. 10.

CHAPITRE XXXVII.

La postérité d'Halmus ne régna pas long-temps. Orchomène n'ayant point laissé d'enfans, le royaume passa à Clyménus, fils de Presbon, et petit-fils de Phrixus. Ce prince eut cinq fils, Erginus, Stratius, Arrhon, Pyléüs, et Axéüs. Il périt malheureusement; car un jour que l'on célébroit la fête de Neptune Onchestius, il fut tué par des Thébains avec qui il avoit pris querelle pour un fort léger sujet. Erginus, l'aîné de ses fils, lui succéda, et voulant venger la mort de son père, il leva une armée avec ses frères, vint attaquer les Thébains, les tailla en pièces, et ne mit les armes bas qu'à condition qu'ils lui paieroient tous les ans un tribut par manière de satisfaction. Mais bientôt après vint Hercule, qui s'étant fait le protecteur des Thébains, ne tarda pas à les affranchir de ce honteux tribut, battit les Orchoméniens et les poussa à outrance. Erginus voyant ses sujets réduits à la dernière extrémité, fit la paix avec Hercule. Ensuite uniquement occupé du soin de rétablir ses affaires, et de recouvrer son ancienne opulence, il se trouva vieux qu'il n'avoit pas encore songé à se marier. Enfin, après avoir amassé de grandes richesses

il

il voulut avoir des enfans, et dans ce desir il alla consulter l'oracle de Delphes. La Pythie lui répondit en termes énigmatiques qu'il s'en avisoit bien tard, mais que cependant il pouvoit beaucoup espérer d'une jeune femme. Conformément à cet oracle, il épousa une jeune personne, et il en eut deux fils, Trophonius et Agamede. Quelques-uns néanmoins ont cru que Trophonius étoit fils d'Apollon ; je serois moi-même assez porté à le croire, et c'est une pensée fort naturelle à quiconque a vu l'antre où il rend ses oracles.

Quoi qu'il en soit, on dit que Trophonius et Agamède excellèrent l'un et l'autre dans l'architecture, et qu'ils s'entendoient sur-tout admirablement bien à bâtir des temples pour les dieux, et des palais pour les rois. Ce furent eux qui bâtirent le temple d'Apollon à Delphes, et le trésor d'Hyriéüs. Quant à ce dernier édifice, en le construisant, ils y pratiquèrent un secret dont eux seuls avoient connoissance, et par le moyen duquel en ôtant une pierre, ils pouvoient entrer sans que l'on s'en apperçût. Hyriéüs y ayant mis son argent, chaque nuit ils en déroboient quelque chose. Le trésor paroissoit toujours bien fermé, on ne voyoit aucune fracture ni aux serrures, ni aux portes, et cependant l'or et l'argent d'Hyriéüs diminuoient sans cesse, ce qui le mettoit fort en peine. Enfin, il s'avisa de tendre un

piège auprès des grands vases qui contenoient ses richesses. Agamède étant entré à son ordinaire fut pris au piège; Trophonius voyant ce malheur arrivé, ne sut faire autre chose que de couper la tête à son frère et de l'emporter, afin qu'on ne pût reconnoître le corps, et de crainte qu'Agamède ne fût le lendemain appliqué à la question, et n'avouât que Trophonius étoit complice du vol. Telle fut la fin d'Agamède. Pour Trophonius, on dit que la terre s'étant ouverte sous ses pieds, il fut englouti tout vivant dans cette fosse que l'on nomme encore aujourd'hui la fosse d'Agamède, et que l'on voit dans le bois sacré de Lebadée, avec une colonne que l'on a élevée au-dessus. Ascalaphus et Ialménus régnèrent après eux. On assure qu'ils étoient fils de Mars et d'Astyoche, fille d'Actor, petite-fille d'Axéüs, et arrière-petite-fille de Clyménus. Ce fut de leur temps et sous leur conduite que les Orchoméniens allèrent au siège de Troye. Et lorsque les fils de Codrus firent voile en Ionie pour y aller établir des colonies grecques, les Orchoméniens eurent aussi part à cette expédition. Ensuite chassés d'Orchomène, par les Thébains, ils y furent rétablis par Philippe, fils d'Amyntas. Mais depuis ils ont toujours eu la fortune contraire.

CHAPITRE XXXVIII.

Ces peuples ont un temple de Bacchus, et un autre fort ancien, consacré aux Grâces. Ils conservent avec beaucoup de religion je ne sais quelles pierres qu'ils disent être tombées du ciel, et avoir été ramassées par Etéocle. Car pour les statues de marbre que l'on y voit, elles y ont été mises de mon temps. Ils ont aussi une très-belle fontaine où il faut descendre pour puiser de l'eau. Quant au trésor de Minyas, c'est une des merveilles de la Grèce, et un édifice aussi superbe qu'il y en ait dans tout le reste du monde. Il est tout de marbre; c'est une espèce de rotonde dont la voûte se termine insensiblement en pointe, et l'on dit que la pierre la plus exhaussée de l'édifice, est celle qui en règle toute la symmétrie et la proportion. On voit aussi à Orchomène le tombeau de Minyas, et celui d'Hésiode, dont ces peuples ont recueilli les cendres par ordre de l'oracle. Car la peste ayant causé dans leur pays une grande mortalité parmi les hommes et parmi les bestiaux, ils envoyèrent consulter l'oracle par des gens de confiance, à qui la Pythie répondit que le seul remède à leurs maux, étoit de transporter chez eux les os d'Hésiode,

qui étoient sans honneur dans un coin de terre près de Naupacte, qu'ils eussent donc à les chercher, et qu'une corneille leur indiqueroit l'endroit où ils étoient. Ces envoyés étant allés du côté de Naupacte (1), ils apperçurent assez près du grand chemin une corneille sur une roche; ne doutant pas que ce ne fût le lieu de la sépulture d'Hésiode, ils creusèrent la terre sous cette roche, et trouvèrent en effet les os d'Hésiode, qu'ils apportèrent à Orchomène (2), où ils furent mis dans un tombeau, et honorés d'une épitaphe dont voici le sens: *la fertile Ascra fut la patrie d'Hésiode, et les braves Orchoméniens sont ceux qui ont recueilli ses cendres. Quiconque a du discernement et du goût connoît le mérite de ce poëte, dont le nom est célèbre dans toute la Grèce.*

Si nous en croyons les Orchoméniens, on voyoit autrefois le fantôme d'Actéon sur une roche; et ce spectre causoit beaucoup de mal et d'effroi dans le pays. Pour en être délivrés, ils consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur conseilla de

(1) *Etant allés du côté de Neupacte.* Amasée s'est trompé ici lourdement.

(2) *Qu'ils apportèrent à Orchomène.* Ces mots ne sont pas dans le texte, mais je crois qu'il faut nécessairement les suppléer; faute de quoi Amasée n'a pas pris le sens de l'auteur, qui ne s'explique ici qu'à demi-mot.

chercher quelque reste de la dépouille mortelle d'Actéon, et de le couvrir de terre. Il leur conseilla aussi de faire faire en bronze l'image de ce spectre, et de l'attacher à la roche avec des liens de fer. Ils suivirent ce conseil, et j'ai vu cette statue qui représente le spectre d'Actéon, attaché à une grosse roche. Sept stades au-delà d'Orchomène, on voit un temple d'Hercule, où il y a une statue de grandeur médiocre. La rivière de Mélas a sa source en ce lieu-là; cette rivière se jette dans le lac Céphissis, qui couvre une grande étendue de pays, et qui même l'hiver, sur-tout par le vent du midi, inonde toute la campagne. Les Thébains disent qu'autrefois le fleuve Céphissus alloit tomber dans la mer par des routes souterraines qu'il s'étoit faites sous les montagnes; ils ajoutent qu'Hercule boucha ces conduits, ce qui fit refluer le fleuve dans le pays des Orchoméniens. Mais Homère connoissoit un lac Céphissis, qui ne pouvoit être l'ouvrage d'Hercule: quand il parle des Orchoméniens, c'est, dit-il, un peuple qui habite aux environs du lac Céphissis. D'ailleurs, quelle apparence que les Orchoméniens eussent laissé subsister un ouvrage qui leur étoit si préjudiciable, et que ne pouvant faire reprendre au fleuve Céphissus son premier cours, ils ne l'eussent pas fait? Car dès le temps de la guerre de Troye, ils étoient assez puissans pour

venir à bout de cette entreprise. Nous en avons une preuve dans la réponse d'Achille aux députés d'Agamemnon, lorsqu'il leur dit: *Non, quand vous m'offririez tout ce qui s'apporte de richesses à Orchomène.* D'où l'on peut juger que ces peuples ne manquoient pas d'argent. Asplédon étoit une autre ville du pays; on dit qu'elle fut abandonnée par ses habitans à cause de la disette d'eau; elle étoit ainsi appelée du nom d'Asplédon, fils de Neptune et de la nymphe Midée, comme le témoigne Chersias, poëte, natif d'Orchomène. Il y a long-temps que les poésies de Chersias ne subsistent plus; mais Callipe, dans son histoire des Orchoméniens, nous a conservé quelques-uns de ses vers, qui confirment ce que je dis. On lui attribue aussi l'épitaphe qui est sur le tombeau d'Hésiode.

CHAPITRE XXXIX.

Du côté des montagnes les Orchoméniens confinent aux Phocéens, et du côté de la plaine ils s'étendent jusqu'à Lébadée. Cette ville étoit autrefois sur une hauteur, et s'appeloit Midée, du nom de la mer d'Asplédon. Un Athénien, nommé Lébadus étant venu en cette ville, persuada aux habitans de descendre dans la plaine, et leur

bâtit une ville à laquelle il donna son nom. Du reste on ne dit point qui étoit son père, ni pourquoi il étoit venu dans ce pays; on sait seulement que sa femme s'appeloit Nicé. Lébadée est une ville aussi décorée qu'il y en ait dans toute la Grèce. Le bois sacré de Trophonius n'en est que fort peu éloigné. On dit qu'un jour Hercine, jouant en ce lieu avec la fille de Cérès, laissa échapper une oie qui faisoit tout son amusement; cette oie alla se cacher dans un antre, sous une grosse pierre; Proserpine, ayant couru après, l'attrapa, et de dessous la pierre où étoit l'animal, on vit aussi-tôt couler une source d'eau, d'où se forma un fleuve qui, à cause de cette aventure, eut aussi nom Hercine. On voit encore aujourd'hui sur le bord de ce fleuve un temple dédié à Hercine, et dans ce temple la statue d'une jeune fille qui tient une oie avec ses deux mains. L'antre où ce fleuve a sa source est orné de deux statues qui sont debout, et qui tiennent une espèce de sceptre avec des serpens entortillés à l'entour; de sorte qu'on les prendroit pour Esculape et Tygéïa; mais peut-être que c'est Trophonius et Hercine, car les serpens ne sont pas moins consacrés à Trophonius qu'à Esculape. On voit aussi, sur le bord du fleuve, le tombeau (1) d'Acé-

(1) *Le tombeau d'Arcésilas.* C'est cet Arcésilas de Lycosure dont il a été parlé dans les Arcadiques.

silas, dont on dit que les cendres furent rapportées de Troye par Léitus.

Dans le bois sacré voici ce qu'il y a de plus curieux à voir; premièrement le temple de Trophonius avec sa statue, qui est un ouvrage de Praxitèle; cette statue, aussi-bien que la première dont j'ai parlé, ressemble à celle d'Esculape. En second lieu le temple de Cérès, surnommée Europe, et une statue de Jupiter le pluvieux, qui est exposée aux injures du temps. En descendant, et sur le chemin qui conduit à l'oracle, on trouve deux temples, l'un de Proserpine (1) Conservatrice, l'autre de Jupiter Roi; celui-ci est demeuré imparfait, soit à cause de son excessive grandeur, soit à cause des guerres qui sont survenues, et qui n'ont pas permis de l'achever; dans l'autre on voit un Saturne, un Jupiter, et une Junon. Apollon a aussi-là son temple. Voici maintenant ce que l'on observe quand on va consulter l'oracle de Trophonius. Quiconque veut descendre dans son antre est obligé de passer quelques jours dans une chapelle dédiée au bon Génie et à la Fortune. Il emploie ce temps à se purifier par l'abstinence de toutes les choses illicites, et par l'usage du bain froid; car

(1) *Proserpine Conservatrice*. Je lis avec Kuhnius σωτείρας, comme dans les Laconiques, au lieu de θήρας qui est certainement une faute de copiste.

le bain chaud lui est interdit ; il ne peut se laver que dans l'eau du fleuve Hercine. Il se nourrit de la chair des victimes, qui ne lui est pas épargnée, et dont il fait lui-même les frais ; car il est obligé de sacrifier à Trophonius et à ses enfans, de plus à Apollon, à Saturne, à Jupiter Roi, à Junon Héniocha, et à Cérès, surnommée Europe, que l'on dit avoir été la nourrice de Trophonius. Un devin, sur l'inspection des entrailles, juge si Trophonius agrée le sacrifice, et s'il est disposé à rendre ses oracles. Mais les entrailles les plus sûres sont celles d'un bélier que l'on immole sur la fosse d'Agamède, la nuit même que l'on veut descendre dans l'antre. Les autres victimes, quelque espérance que l'on en ait conçue, sont comptées pour rien, si ce bélier n'est tel que l'on en puisse tirer un augure aussi favorable. Alors on descend sans crainte et l'on se promet un heureux succès. Voici néanmoins quelques cérémonies qui se pratiquent auparavant. Cette même nuit on vous mène sur le bord du fleuve Hercine ; là deux enfans de la ville, âgés de treize ans, vous frottent d'huile, vous lavent et vous nettoient ; on les nomme (1) des Mercures ; ces jeunes ministres

(1) *On les nomme des Mercures.* Les Latins disoient dans le même sens *Camilli*, *des Camilles*. Et dans les mys-

un empan de hauteur. Vous tenez à la main une espèce de pâte pétrie avec du miel, et vous vous glissez dans la fosse en y passant d'abord les pieds, puis les genoux, et lorsqu'à force de peine vous avez enfin passé tout le corps, vous vous sentez emporté dans le fond de l'antre avec autant de rapidité que si c'étoit un grand fleuve qui vous entraînât. C'est alors que l'avenir vous est révélé en plus d'une manière; car ou vous voyez, ou vous entendez. Lorsque votre curiosité est satisfaite, vous remontez par le même chemin et avec la même peine, en passant les pieds les premiers comme vous avez fait pour descendre.

On dit que de tous ceux qui jusqu'ici sont descendus dans l'antre de Trophonius, aucun n'y est mort, si ce n'est un satellite de Démétrius, qui avoit négligé les cérémonies usitées en l'honneur du Dieu, et qui étoit venu moins pour consulter l'oracle, que pour emporter l'or et l'argent qu'il croyoit trouver en ce lieu. Son corps fut jeté hors de l'antre, non par cette ouverture sacrée par laquelle on descend, mais par une autre issue. On raconte bien d'autres choses de cet impie, mais je m'en tiens à ce qui m'a paru de plus vraisemblable. Quand vous êtes sorti de l'antre, les prêtres vous font asseoir sur le trône de Mnémosyne, qui est auprès. Ils vous demandent

ce que vous avez vu ou entendu, et après que vous leur en avez rendu compte, ils vous mettent entre les mains de gens commis pour avoir soin de vous. Ces gens vous reportent dans la chapelle de la bonne fortune et du bon génie. Vous êtes là quelque temps à reprendre vos esprits; car au sortir de l'antre vous êtes si troublé, qu'il semble que vous ayez perdu toute connoissance; mais peu-à-peu vous revenez à vous, et vous vous retrouvez dans votre état naturel. Ce que j'écris ici n'est pas fondé sur un simple ouï-dire; je rapporte ce que j'ai vu arriver aux autres et ce qui m'est arrivé à moi-même; car pour m'assurer de la vérité, j'ai voulu descendre dans l'antre et consulter l'oracle (1). Tous ceux qui vont le consulter, sont obligés, à leur retour, d'écrire sur un tableau tout ce qu'ils ont vu ou entendu. J'ai déjà dit que l'on garde dans cet antre le bouclier d'Aristomène, et je n'ai rien laissé à dire sur cet article.

(1) *J'ai voulu descendre dans l'antre et consulter l'oracle.* Plutarque, dans son Traité de la cessation des oracles, dit que de son temps tous les oracles de la Béotie avoient cessé, à la réserve de l'oracle de Trophonius. Et dans son traité sur le génie de Socrate, il introduit un certain Timarque qui raconte ce qu'il prétendoit avoir vu dans l'antre de Trophonius. Mais je crois que ce Timarque étoit un grand menteur, car il rapporte des choses tout-à-fait incroyables.

CHAPITRE XL.

L'ORACLE de Trophonius étoit autrefois ignoré dans la Béotie, et voici comment il devint célèbre. Le pays fut affligé d'une si grande sécheresse, qu'en deux ans il n'y étoit pas tombé une goutte de pluie. Dans cette calamité, les Béotiens envoyèrent à Delphes des députés de chaque ville, pour consulter l'oracle d'Apollon. Ces députés étant venus demander du remède à leurs maux, la Pythie leur répondit que c'étoit de Trophonius qu'il en falloit attendre; et qu'ils allassent le chercher à Lébadée. Ils obéirent; mais comme ils ne pouvoient trouver d'oracle en cette ville, Saon, le plus âgé d'entr'eux tous, apperçut un essaim de mouches à miel, et observa de quel côté il tournoit. Il vit que ces abeilles voloient vers un antre; il les y suivit, et il découvrit ainsi l'oracle. On dit que Trophonius l'instruisit lui-même de toutes les cérémonies de son culte, et de la manière dont il vouloit être honoré.

Les Béotiens ont deux statues faites par Dédale (1); savoir, un Hercule qui est à Thèbes,

(1) *Par Dédale.* On ne peut pas douter que Pausanias, par *Dédale*, n'entende ici l'ancien Dédale, en quoi il se

et le Trophonius que l'on voit à Lébadée. Il y en a deux autres en Crète, une Britomartis qui est à Olunte, et une Minerve qui est à Gnosse, où l'on conserve aussi ce chœur de danses dont il est parlé dans l'Iliade d'Homère, et que Dédale fit pour Ariadne ; c'est un ouvrage en marbre blanc. Je connois encore à Délos une Vénus du même ouvrier ; c'est une petite statue de bois, dont la main droite est fort endommagée par le temps, et qui se termine en gaîne, car elle n'a point de pieds. Je crois qu'Ariadne avoit reçu de Dédale cette statue, et qu'elle l'apporta avec elle lorsqu'elle suivit Thésée. Les habitans de Délos disent que Thésée (1), après avoir perdu sa maîtresse, consacra cette statue à Apollon, de crainte

trompe manifestement. L'ancien Dédale vivoit du temps d'Egée, roi d'Athènes, et du temps de Minos, roi de Crète. Erginus, un des argonautes, étoit postérieur à Hercule et à Thésée d'une génération ; il fut père de Trophonius dans un âge fort avancé, comme Pausanias nous l'apprend lui-même : par conséquent l'ancien Dédale n'a pu faire la statue de Trophonius. Pausanias manque donc ici de discernement, et s'est laissé tromper par ses antiquaires, qui, pour rendre les curiosités de leur pays plus récommandables, leur donnoient plus d'antiquité qu'elles n'en avoient. C'est la remarque du savant Paulmier de Grentemesnil.

(1) *Disent que Thésée*, &c. La version latine d'Amasée dit ici tout le contraire de ce que porte le texte.

qu'en la portant à Athènes, elle ne lui rappellât sans cesse le souvenir d'Ariadne, et ne le rendît malheureux. Voilà toutes les statues qui nous sont restées de Dédale. Car pour ces monumens qui furent consacrés par les Argiens dans le temple de Junon, et ces autres qui avoient été transférés d'Omphace ville de Sicile à Géla, le temps les a entièrement détruits.

Chéronée est la ville la plus proche de Lébadée. Elle s'appeloit autrefois Arné, du nom d'une fille d'Eole, qui bâtit encore une autre ville de son nom en Thessalie; mais Chéron, dans la suite, donna le sien à la première, qui depuis s'est toujours appelée Chéronée. On dit que ce Chéron étoit fils d'Apollon et de Théro, fille de Phylas; et c'est ce que témoigne aussi l'auteur du poëme sur les femmes illustres de l'Orient. *Phylas*, dit-il, *épousa la fille du grand Iolas, la charmante Déïphile* (1) *qui égaloit les déesses en beauté. Il en eut deux enfans, Hippotès* (2) *et Théro, qui, belle comme Diane, sut charmer*

(1) *La charmante Déïphile.* Le texte dit *Lipéphile.* Kuhnius croit qu'il faut lire Déïphile, qui est bien plus dans le génie de la langue grecque; et je suis de son avis.

(2) *Hippotès.* Ce nom manque dans le vers cités par Pausanias; mais il est aisé de le suppléer, puisque Pausanias, au chap. 4 de ses Corinthiaques, dit lui-même que Phylas eut pour fils Hippotès, et qu'il ne lui en donne point d'autre.

Apollon

Apollon, d'où naquit Chéron, si célèbre en l'art de dompter un cheval. Je suis persuadé que du temps d'Homère, les villes de Chéronée et de Lébadée s'appéloient déjà ainsi ; mais ce poëte, qui ne l'ignoroit pas, a pourtant mieux aimé les appeler par leurs anciens noms, de la même manière que pour dire le Nil, il a dit le fleuve d'Egypte. Dans la plaine de Chéronée, on voit deux trophées qui ont été érigés par les Romains et par Sylla pour une victoire remportée sur Taxile, général de l'armée de Mithridate. Quant à Philippe, fils d'Amyntas, il n'en a érigé aucun, ni à Chéronée, ni ailleurs, pour quelque victoire que ce fût. Ce n'étoit pas la coutume des Macédoniens, d'attester leurs victoires par cette sorte de monumens; leurs annales nous apprennent même que Caranus, l'un de leurs rois, après avoir défait Cisséus, petit prince dont l'état étoit voisin de la Macédoine, fit élever un trophée à l'exemple des Argiens et qu'aussi-tôt un lion sorti de la forêt du mont Olympe, étoit venu le renverser. L'histoire ajoute que Caranus comprit par-là qu'il n'avoit pas agi sagement en donnant aux barbares de son voisinage un juste sujet de le haïr à jamais, et que depuis ce temps-là, Caranus et ses successeurs s'étoient bien gardés d'ériger aucun trophée, dans la crainte de se faire un ennemi irré-

conciliable (1) d'un peuple vaincu. Ce qui confirme cette remarque, c'est la conduite d'Alexandre qui, ni pour ses victoires remportées sur Darius, ni pour ses conquêtes dans les Indes, n'éleva jamais aucun trophée (2).

CHAPITRE XLI.

Près de Chéronée vous verrez la sépulture de ces braves Thébains qui périrent en combattant contre Philippe. Ils n'ont point d'épitaphe; on s'est contenté de mettre un lion sur leur tombeau, apparemment pour marque de leur courage, et l'on n'y a point mis d'épitaphe, parce que la fortune n'avoit pas secondé leur valeur. La principale divinité des Chéronéens est ce sceptre célébré par Homère, que Vulcain avoit fait pour Jupiter, et qui passa de Jupiter à Mercure, de Mercure à Pélops, de Pélops à Atrée, d'Atrée

(1) *Dans la crainte de se faire un ennemi irréconciliable*, &c. Si les rois et les princes lisoient, quel fonds d'instruction ne trouveroient-ils pas dans un trait historique comme celui-ci !

(2) *N'éleva jamais aucun trophée.* Hérodien se trompe donc quand il dit qu'après la défaite de Darius, Alexandre érigea un trophée sur les bords du fleuve Issus.

à Thyeste, et de Thyeste à Agamemnon. Ils révèrent particulièrement ce sceptre, et le nomment *la lance*. On est tenté de croire qu'il a en effet quelque chose de divin, quand on considère la gloire qui a rejailli sur ceux par les mains de qui il a passé. Les Chéronéens assurent qu'il fut trouvé avec beaucoup d'or entre Chéronée et Panope, ville de la Phocide, sur les confins des deux états, et qu'ils abandonnèrent volontiers l'or aux Phocéens, à condition que le sceptre leur demeureroit. Il y a bien de l'apparence qu'il fut apporté dans la Phocide, dar Electre, fille d'Agamemnon. On n'a point bâti de temple public à cette espèce de divinité; mais chaque année un prêtre a soin de garder ce sceptre dans sa maison, où tous les jours on lui fait des sacrifices, et on lui offre toute sorte de viandes et de confitures.

De tous les ouvrages de Vulcain vantés par les poëtes et la renommée, il n'y en a certainement point de si célèbre, ni qui mérite tant d'honneur que le sceptre dont je viens de parler. Les Lyciens prétendent avoir dans le temple d'Apollon à Patares, une coupe de bronze qu'ils disent être un présent de Téléphus et un ouvrage de Vulcain. Il ne faut pas s'étonner qu'ils ignorent que ce sont Théodore et Rhœcus (1), tous deux de

(1) *Que ce sont Théodore et Rhœcus*, &c. Il a déjà été parlé de ces deux célèbres artisans, Rhœcus, fils de Phi-

Samos, qui les premiers ont trouvé l'art de fondre ce métal. Les habitans de Patra, dans l'Achaïe, attribuent aussi à Vulcain un certain coffre qu'ils gardent, disent-ils, et qu'Eurypile apporta de Troye; mais ce coffre, ils ne le montrent point. A Amathunte, ville de Chypre, il y a un ancien temple de Vénus et d'Adonis, où l'on conserve un collier fait, dit-on, par Vulcain, et qui fut donné en premier lieu à Harmonie, bien qu'on l'appelle communément le collier d'Eriphyle, parce que celle-ci l'accepta, et que gagnée par ce présent, elle se porta à trahir son mari. Les fils de Phégeus, firent de ce collier une offrande à Apollon dans le temple de Delphes. Comment il tomba entre leurs mains, c'est ce que j'ai suffisamment expliqué dans mes mémoires sur l'Arcadie. Il fut ensuite

léüs, et Théodore, fils de Téléclès, qui trouvèrent les premiers l'art de jeter des figures en bronze et de fondre ce métal. Mais il est à propos de marquer le temps où ils vivoient. Théodore avoit gravé cette belle émeraude qui servoit de cachet à Polycrate, tyran de Samos. Pline, liv. 34, nous apprend que ce même Théodore avoit été l'un des architectes du labyrinthe de Samos; et Aristote, dans le liv. 5 de ses Politiques, chap. 11, dit que ce labyrinthe fut entrepris durant la tyrannie de Polycrate. Théodore et Rhœcus vivoient donc du temps de Polycrate. Or, Polycrate, contemporain de Cambyse, roi des Perses, vivoit en la soixante-quatrième olympiade, environ cinq cents ans avant l'ère chrétienne.

enlevé par les tyrans de la Phocide, qui pillèrent le temple. Mais pour moi, je ne crois point que le collier qui étoit dans le temple d'Adonis à Amathunte, fût le collier d'Eriphyle; car celui d'Amathunte étoit de pierres précieuses garnies d'or, et Homère parle de l'autre, comme d'un collier purement d'or : *cette cruelle*, dit-il, *sacrifia son mari pour un collier d'or.* On ne peut pas dire que ce poëte ignoroit qu'il y eût des colliers de plusieurs façons, les uns tout unis, les autres enrichis de pierres précieuses. Car lui-même dans l'entretien qu'Ulysse a avec Eumée, avant que Télémaque fût revenu de Pylos, il met ces paroles dans la bouche d'Eumée : *un marchand phénicien, homme fin et adroit, entra dans le palais de mon père, comme pour vendre un beau collier d'ambre, garni d'or.* Et quand il parle des présens faits à Pénélope par ses amans, il dit qu'Eurymaque entr'autres, lui donna un collier d'un rare artifice, où l'ambre et l'or (1)

(1) *Où l'ambre et l'or*, &c. Dans ces passages Homère se sert du mot ἤλεκτρον, que l'on rend en latin par *electrum*, et en français par le mot d'*ambre*. *Electrum* en latin, ou ἤλεκτρον, en grec, viennent du mot ἠλέκτωρ, *sol, soleil*. Il y a plusieurs sortes d'ambre. Pline, liv. 37, traite à fond cette matière, sans pourtant nous apprendre rien de certain. L'ambre gris est le plus estimé. Isaac Vigny, grand voyageur, croit que c'est une viscocité maritime que le soleil a séchée; il dit qu'il en trouva en une certaine

brilloient comme le soleil. Mais pour le collier d'Eriphyle, il ne dit point qu'il fût d'or et de pierres précieuses. D'où je conclus que de tous les ouvrages de Vulcain, le sceptre que l'on garde à Chéronée, est le seul qui nous soit resté.

Au-dessus de la ville il y a un endroit fort escarpé, qu'ils nomment Pétrarque, et où ils disent que Rhéa trompa Saturne, en lui présentant une pierre au lieu du petit Jupiter qu'elle avoit mis au monde. On voit sur le sommet de la montagne, une statue de Jupiter de moyenne grandeur. Il se fait à Chéronée une espèce d'onguent, composé de roses, de lys, de narcisse et d'iris, qui est très-bon pour les douleurs de rhumatisme. Il s'y en fait encore un autre avec des roses, qui défend le bois contre les vers et contre la pourriture; et l'on en frotte les statues pour les conserver. L'iris est une plante qui naît dans les marécages; elle est à-peu-près de la grandeur du lys, mais la fleur n'en est ni si blanche, ni d'une odeur si forte.

côte, de quoi charger dix mille vaisseaux. Mais on n'a pu retrouver ce lieu-là, quoiqu'on ait croisé sur cette côte durant six semaines, dit Furetière.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

PAUSANIAS,

OU

VOYAGE HISTORIQUE,

PITTORESQUE ET PHILOSOPHIQUE DE LA GRÈCE.

LIVRE DIXIEME.

VOYAGE DE LA PHOCIDE.

CHAPITRE PREMIER.

IL passe pour constant que dès les temps les plus reculés, cette partie de la Phocide qui avoisine Delphes et Tithorée, avoit pris son nom de Phocus, fils d'Ornytion, natif de Corinthe. Mais quelque temps après, les Eginètes, sous la conduite d'un autre Phocus, fils d'Eacus, ayant débarqué en ces lieux et s'y étant établis, du nom de ce dernier Phocus, on s'accoutuma insensiblement à appeler Phocide, tout le pays qui est aujourd'hui compris sous ce nom. Les peuples qui l'habitent, du côté qu'ils regardent le Péloponnèse,

et du côté de la Béotie, s'étendent jusqu'à la mer; du premier par Cirrha, qui est le port et l'arsenal de Delphes, et de l'autre par la ville d'Anticyre. Car du côté du golphe Maliaque (1), les Locriens Hypocnémidiens sont entr'eux et la mer; et au-delà d'Elatée ce sont les Scarphes, comme au-delà d'Hyampolis il y a les Abantes qui habitent Opunte, et Cynos l'arsenal des Opuntiens. Passons maintenant à ce que les Phocéens ont fait de mémorable, lorsqu'ils ont agi de concert et du commun consentement de tout l'état. Premièrement, ils allèrent au siège de Troye. En second lieu, avant l'irruption des Perses en Grèce, ils eurent la guerre contre les Thessaliens, et y acquirent beaucoup de gloire. Car ayant appris que les Thessaliens prenoient le chemin d'Hyampolis, pour entrer dans la Phocide, ils se portèrent de ce côté-là, et jonchèrent la campagne de pots de terre, qu'ils couvrirent si bien, qu'il n'étoit pas possible de s'en appercevoir. La cavalerie Thessalienne marchant avec confiance et à toutes brides, tomba dans ces pièges, s'y embarrassa, et fut taillée en pièces. Mais ce mauvais succès ne rebuta pas les Thessaliens. Au contraire, animés

(1) *Du golfe Maliaque*. Le texte dit *du golfe de Lamia*; mais Amasée a lu *Maliaque* sur l'autorité d'Etienne de Bysance, de Tite-Live et de Pline; et c'est ainsi qu'il faut lire.

du desir de se venger, ils firent des levées dans toutes leurs villes, et eurent bientôt mis sur pied une armée plus nombreuse que la première. Les Phocéens furent fort alarmés de ces préparatifs; ils craignoient sur-tout la cavalerie Thessalienne, plus redoutable encore par sa réputation et par son adresse, que par le nombre des combattans. Dans le péril dont ils se voyoient menacés, ils envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, qui répondit en ces termes: *un mortel et un dieu vont se livrer de sanglans combats; tous les deux remporteront la victoire, mais le mortel aura l'avantage* (1).

Sur cette réponse les Phocéens donnent à Gélon trois cents hommes d'élite, avec ordre de partir la nuit, et d'aller observer les mouvemens des Thessaliens, mais sur-tout d'éviter le combat et de revenir au camp par des sentiers détournés. Gélon s'étant mis en chemin, eut le malheur de tomber entre les mains des ennemis: lui et ses trois cents hommes périrent ou foulés aux pieds des chevaux, ou impitoyablement massacrés. La nouvelle en étant venue au camp des Phocéens, ils en furent si consternés, que, se croyant perdus,

(1) *Mais le mortel aura l'avantage.* Je lis avec Camérarius, dans le dernier vers grec μαλλον pour ἄλλον qui ne fait pas de sens. Cette réponse de l'oracle paroît une énigme; mais on en verra l'explication dans la suite.

ils n'écoutèrent plus que leur désespoir. Résolus de vaincre ou de périr tous jusqu'au dernier, ils mettent en un même lieu leurs femmes et leurs enfans, leur bagage, les statues de leurs dieux, avec tout ce qu'ils avoient d'or, d'argent, de meubles et d'effets les plus précieux. Ils élèvent auprès un grand bûcher, ils en donnent la garde à trente hommes des plus déterminés, leur disent qu'ils vont tenter le hasard d'une bataille, et leur enjoignent, s'ils apprenoient que la bataille fût perdue, d'égorger à l'instant leurs femmes et leurs enfans, de mettre le feu au bûcher, de brûler tout ce qui étoit commis à leur fidélité, et ensuite de s'entre-tuer les uns les autres, ou de chercher une mort glorieuse en se jetant au milieu des escadrons ennemis. Voilà jusqu'où alla leur fureur. Depuis ce temps-là le désespoir des Phocéens a passé en proverbe chez les Grecs, pour signifier toute résolution extrême et violente.

Les Phocéens, après avoir ainsi pris leur parti, marchèrent droit aux ennemis. Ils avoient pour chefs Rhœcus, de la ville d'Ambrysse, qui commandoit l'infanterie, et Déiphane d'Hyampolis, qui commandoit la cavalerie. Tellias, éléen (1),

(1) *Tellias, éléen.* Ce Tellias fut chef de la famille des Telliades, célèbres devins, comme les Iamides, les Clytiades et les Mélampodides, qui eurent pour auteurs Iamus, Clytus et Mélampus.

étoit extrêmement considéré de ces généraux ; il faisoit la fonction de devin dans l'armée, et c'étoit sur-tout en lui que les Phocéens mettoient leurs espérances. Au moment de la mêlée, ils se représentèrent ce qu'ils avoient ordonné de leurs femmes et de leurs enfans ; chacun fit réflexion que le salut de ce qu'il avoit de plus cher au monde et le sort de l'état dépendoient du succès de la bataille. Animés par cette pensée, ils firent des prodiges de valeur, et se battirent en désespérés. Enfin, le ciel secondant leur courage, ils remportèrent la plus belle victoire dont il soit fait mention dans l'histoire de ce temps-là. Ce fut pour lors que le sens de l'oracle devint manifeste à tous les Grecs ; car comme les généraux des deux armées donnoient le mot suivant la coutume, il se trouva que les Thessaliens avoient pour mot *Minerve Itonia*, et que les Phocéens avoient *Phocus*. Ainsi un mortel et un dieu, ou plutôt une déesse, avoient combattu l'un contre l'autre. Les Phocéens envoyèrent pour présens à Delphes une statue d'Apollon, une autre de leur devin Tellias, avec les statues de leurs généraux et des héros de leur nation. C'étoit Aristomédon d'Argos qui les avoit faites. Ces peuples ne se conduisirent pas moins sagement dans une autre occasion, car ayant su que les Thessaliens se préparoient à entrer sur leurs terres, ils détachèrent cinq cents hommes

choisis qui, profitant de la pleine lune, attaquèrent de nuit les ennemis, après s'être barbouillés de plâtre et en avoir blanchi leurs armes. Les Thessaliens crurent voir des spectres, et furent si effrayés que cette poignée de gens les défit entièrement. On attribue encore ce stratagême à Tellias. On dit que lorsque l'armée des Perses passa en Europe, les Phocéens furent contraints de prendre le parti de Xerxès; mais ils le quittèrent d'eux-mêmes, et ils payèrent de leurs personnes avec les autres Grecs à la fameuse journée de Platée.

CHAPITRE II.

Dans la suite, ils furent condamnés à une grosse amende par les Amphictyons, et l'on ne dit point pourquoi. Je ne sais donc si ce fut pour quelque délit imputé à tout le corps, ou si ce ne furent point les Thessaliens, qui, suivant les mouvemens de leur ancienne animosité contre les Phocéens, leur attirèrent ce mauvais traitement. Quoi qu'il en soit, comme ils avoient peine à s'y soumettre, et que les esprits étoient déjà fort irrités, Philomélus (1) les aigrit encore. Ce Phi-

(1) *Philomélus.* On lit aussi *Philomélus* dans Diodore de Sicile; mais Polyœnus dit *Philomedès*, et Plutarque *Philodémus.*

lomélus étoit fils de Théotime, natif de Lédon, l'une des villes de la Phocide, et il ne le cédoit à personne en naissance et en dignité. Ayant donc assemblé le peuple, il lui représenta que l'amende imposée par les Amphictyons étoit si forte, qu'en vain s'efforceroit-on de la payer; qu'il n'y avoit pas de justice à exiger une somme si exorbitante, et que s'il en étoit cru, on feroit bien mieux de songer à secouer le joug, et à aller piller le temple de Delphes. Il n'oublia rien pour faire goûter cette proposition, et dit, entre autres choses, qu'ayant toujours été amis des Athéniens et des Lacédémoniens, ils n'avoient rien à craindre de leur part, et que s'ils étoient traversés par les Thébains ou par quelques autres, ils auroient aisément l'avantage sur eux, tant par leurs propres forces, que par les richesses qu'ils trouveroient à Delphes. Ce discours ne déplut pas aux Phocéens, soit que le Dieu les eût frappés d'aveuglement, soit qu'ils fussent naturellement d'humeur à préférer l'intérêt et le gain à la religion. En un mot, ils résolurent de prendre Delphes, et le prirent en effet sous l'archontat d'Héraclides à Delphes même, et sous celui d'Agatocles à Athènes, la quatrième année de la cent cinquième olympiade, en laquelle Prorus (1), de Cyrène, remporta le prix

(1) *Prorus*. Diodore de Sicile le nomme *Porus*.

du stade. S'étant rendus maîtres du dépôt sacré que l'on gardoit dans le temple, ils ne tardèrent pas à soudoyer de bonnes troupes, qu'ils tirèrent de toutes les parties de la Grèce. Mais aussi-tôt les Thébains leur déclarèrent la guerre, et ne manquèrent pas une si belle occasion de leur témoigner le ressentiment qu'ils avoient depuis long-temps contr'eux.

Cette guerre dura dix ans entiers, pendant lesquels tantôt les Phocéens, aidés de troupes étrangères, eurent l'avantage, et tantôt les Thébains. Enfin, dans un grand combat qui se donna auprès de Néone, les Phocéens furent mis en déroute. Philomélus contraint de prendre la fuite, se précipita du haut d'un rocher, et se tua. Les Amphictyons condamnèrent au même genre de mort tous ceux qui l'avoient suivi. Après Philomélus, Onomarque eut le commandement de l'armée. Ce fut en ce temps-là que Philippe de Macédoine, qui avoit fait alliance avec les Thébains, s'étant mis à leur tête, remporta une victoire sur les Phocéens. Onomarque se retira du côté de la mer; mais il y fut jeté (1) par ses propres soldats, qui imputoient leur défaite à sa lâcheté et à son peu d'expérience au métier de la guerre. Ainsi

(1) *Mais il y fut jeté*, &c. J'ai suivi la correction de Paulmier, fondée sur l'autorité de Diodore de Sicile.

périt cet impie par un effet de la colère du ciel, comme je crois. Son frère Phayllus, fut fait général en sa place. Mais à peine avoit-il pris le commandement des troupes, qu'il eut en songe la vision que je vais dire. Parmi les offrandes faites à Apollon, il y avoit une statue de bronze, qui représentoit un homme exténué par la maladie, et qui n'a plus que la peau et les os. On disoit à Delphes que c'étoit le médecin Hippocrate qui avoit consacré cette statue. Phayllus, en dormant, crut voir ce squelette, et s'imagina être tout semblable. En effet, au bout de quelques jours, il tomba malade, une extrême maigreur le conduisit au tombeau, et son songe ne se trouva que trop véritable. Après sa mort, les Phocéens élurent pour général son fils Phalécus; mais il fut bientôt révoqué pour s'être approprié les deniers du dépôt sacré. Ensuite s'étant embarqué avec ceux qui voulurent le suivre, Phocéens ou autres, il passa en Crète; et parce que Cidonia lui refusa l'argent qu'il en exigeoit, il mit le siège devant cette ville; mais il y perdit une bonne partie de ses troupes, et il y périt lui-même.

CHAPITRE III.

Dix ans après que le temple de Delphes eut été pillé, Philippe termina enfin cette guerre, que l'on nomma depuis la guerre sacrée, ou la guerre phocique. Théophile étoit pour lors archonte à Athènes, et ce fut la première année de la cent huitième olympiade, remarquable par la victoire de Polyclès, de Cyrène, qui remporta le prix du stade. Les villes de la Phocide qui se ressentirent le plus des malheurs de la guerre furent Lilée, Hyampolis, Anticyre, Parapotamie, Panopée, et Daulis. Ces villes, connues de tout temps, et même célèbres par les poésies d'Homère, furent non-seulement prises, mais rasées et entièrement détruites. D'autres, qui avoient déjà été brûlées par les troupes de Xerxès, et que cette calamité avoit fait connoître dans toute la Grèce, eurent aussi le même sort que les premières. On les nommoit Eroque, Charadra, Amphiclée, Néone, Tethronium et Drymée. Car, à la réserve d'Elatée, toutes les autres, comme Trachys et Médéon (1), Echédamie, Ambryse, Phlygonium

(1) *Comme Trachys et Médéon.* Il y avoit deux Trachys, l'une dans la Phocide, l'autre auprès du mont Œta, et deux

et

et Sterrhis, n'étoient nullement connues avant la guerre phocique. Toutes les villes que je viens de nommer, détruites de fond en comble, n'eurent tout au plus que la figure de villages. Il n'y eut qu'Aba qui ne fut point enveloppée dans cette ruine; aussi les habitans n'avoient-ils eu aucune part à la sacrilège entreprise des Phocéens, et non-seulement ils n'avoient pas pillé le temple de Delphes, mais ils s'étoient abstenus de prendre parti durant la guerre sacrée.

Après la guerre, on interdit aux Phocéens l'entrée du temple de Delphes; ils ne furent plus reçus à envoyer des députés aux états généraux de la Grèce, et le droit de suffrage qu'ils y avoient fut transféré aux Macédoniens, par les Amphictyons. Mais quelque temps après, les Phocéens rebâtirent leurs villes, et quittèrent la campagne pour les aller habiter, excepté quelques-unes qui furent négligées à cause de leur ancienne foiblesse, et parce que l'argent manquoit. Ce furent les Athéniens et les Thébains eux-mêmes qui conseillèrent ce rétablissement avant la malheureuse bataille de Chéronée, qui épuisa toutes les forces de la Grèce. Les Phocéens firent leur de-

Médéons, l'une en Phocide, et l'autre en Béotie. C'est pourquoi Pausanias les distingue dans le texte, en disant *Trachys, en Phocide;* mais comme il ne s'agit ici que de la Phocide, j'ai cru cette distinction inutile.

voir à cette bataille ; ils combattirent ensuite auprès de Lamia et à Cranon (1), contre Antipater, roi de Macédoine. Mais ils se distinguèrent sur-tout à poursuivre les Gaulois, lorsqu'ils vinrent saccager Delphes, et ils n'oublièrent rien en cette occasion pour appaiser la colère du Dieu, et pour expier leur ancien crime. Voilà ce que les Phocéens, en divers temps, ont fait de plus mémorable.

CHAPITRE IV.

PANOPÉE est une ville de la Phocide, à vingt stades de Chéronée, si pourtant on peut appeler ville, une bicoque où il n'y a ni sénat, ni lieu d'exercice, ni théâtre, ni place publique, ni fontaine. Les gens du lieu ont seulement des cabanes le long d'un torrent assez profond, à-peu-près comme ces cavernes qui sont dans les montagnes. Ils ont néanmoins leur territoire et leurs limites, avec droit de députer aux états-généraux de la Phocide. Ils disent que ce fut le père d'Epéüs qui donna son nom à leur ville ; que pour eux ils sont originairement Phlégyens, et que chassés d'Orcho-

(1) *Auprès de Lamia et à Cranon.* Lamia étoit une ville de la Thessalie, dite des Maléens, et Cranon une autre ville de la Thessalie pélasgienne.

mène, ils vinrent s'établir dans la Phocide. J'ai vu l'ancienne enceinte de Panopée; je crois qu'elle pouvoit avoir environ sept stades. Je me souvins alors des vers d'Homère sur Tityus, où il traite Panopée de ville célèbre par ses danses; je me rappelai aussi l'endroit où il décrit le combat que les Grecs livrèrent pour avoir le corps de Patrocle, et où il dit que Schédius, fils d'Iphitus, et roi des Phocéens, qui fut tué par Hector, faisoit sa résidence à Panopée. C'étoit sans doute pour tenir les Béotiens en respect; car la Béotie et la Phocide sont limitrophes de ce côté-là sans barrière entre deux, et selon toutes les apparences Panopée servoit de forteresse à Schédius. Mais pourquoi le poëte dit cette ville célèbre par ses danses, c'est ce que je ne comprenois pas avant que les Thyïades me l'eussent appris. Les Thyïades (1) sont des femmes de l'Attique, qui vont tous les ans au mont Parnasse, et qui avec d'autres femmes de Delphes, célèbrent des orgies ou des mystères secrets en l'honneur de Bacchus. Or ces femmes, soit en chemin, soit à Panopée, soit ailleurs, dansent toutes ensemble une espèce de branle. C'est donc, à ce que je crois, par rapport aux danses des Thyïades, qu'Homère a donné cette épithète à la ville de Panopée.

(1) *Les Thyïades*, ou Thyades, du mot θύω, qui signifie *æstuo, bacchor, je suis en fureur.*

Sur le chemin qui conduit à la ville, on voit une chapelle bâtie de brique toute crue, et dans cette chapelle une statue de marbre du mont Pentélique; c'est un Esculape selon quelques-uns, et selon d'autres un Prométhée. Ces derniers fondent leur opinion sur ce que le long du torrent il y a des pierres d'une si prodigieuse grosseur, qu'une seule est la charge d'une charrette. Ces pierres sont de couleur de boue, mais d'une boue mêlée de sable, comme dans les torrens et dans les fondrières; elles ont même, à ce qu'ils disent, une odeur de chair humaine; et par toutes ces raisons, ils prétendent que ce sont les restes de cette boue dont Prométhée forma le genre humain. Près du torrent vous voyez la sépulture de Tityus; c'est un tertre dont la circonférence n'a pas plus d'un tiers de stade. Ce Tityus est celui-là même dont Homère a dit dans l'Odyssée :

Neuf arpens tout entiers lui servent de tombeau :

ce que les Panopéens prétendent devoir s'entendre de la grandeur du champ où est sa sépulture, non de la grandeur du géant, et le champ est en effet de neuf arpens (1). Mais Cléon, du pays de ces

(1) *De neuf arpens.* J'ai déjà dit que pour exprimer le πλέθρον des Grecs, je me servois improprement du mot *arpent;* car πλέθρον est plutôt une perche qu'un arpent : c'étoit la sixième partie d'un stade, et une mesure d'environ cent pieds.

Magnésiens qui sont sur les bords de l'Hermus (1), avoit accoutumé de dire qu'il n'y a point de gens plus incrédules que ceux qui avoient passé leur vie sans rien voir d'extraordinaire ; que pour lui, il n'avoit nulle peine à croire que Tityus et les autres géans fussent de la grandeur dont on dit qu'ils étoient. Il racontoit à ce sujet, qu'étant venu à Gadès (2), il avoit été obligé de se rembarquer et de quitter l'isle avec toute sa suite, par l'ordre exprès d'Hercule ; qu'ensuite y étant retourné, il avoit vu un officier de marine tué d'un coup de foudre, que l'on avoit jeté sur un rivage, et dont le corps avoit cinq arpens de longueur, ce qui, disoit-il, lui rendoit croyable tout ce que l'on raconte en ce genre-là.

Daulis est à sept stades de Panopée. Cette ville n'est pas fort peuplée, mais les habitans sont encore aujourd'hui les hommes les plus grands et les plus robustes qu'il y ait dans toute la Phocide. On dit que la ville a pris son nom de la nymphe Daulis, fille du Céphisse. D'autres disent que ce lieu étoit autrefois tout couvert d'arbres, et que *Daulos* est un ancien mot qui signifioit tout ce qui est in-

(1) *Sur les bords de l'Hermus*. C'est aujourd'hui *le Sarabat*, rivière de la Natolie, qui se décharge dans le golfe de Smyrne.

(2) *A Gadès* ; c'est aujourd'hui *Cadix*.

culte et négligé ; c'est pourquoi Eschyle s'en sert dans la description qu'il fait de la barbe de Glaucus d'Anthédon. Ce fut à Daulis, dit-on, que les femmes du pays donnèrent à Térée un repas où elles lui servirent les membres de son fils ; ce qui fut le commencement de ces repas pleins d'horreur et de barbarie, dont on a vu depuis quelques exemples. La fable dit que Térée fut changée en huppe ; c'est un oiseau un peu plus gros qu'une caille, et dont les plumes s'élèvent sur sa tête en façon d'aigrette. Progné, femme de Térée, fut changée en hirondelle ; et ce qui est étonnant, c'est qu'en effet les hirondelles dans tout ce canton ne pondent, ni ne couvent, ni ne font leurs nids, soit au haut des toits, soit dans les cheminées, comme elles font par-tout ailleurs. Les Phocéens disent que Philomèle, sœur de Progné, fut aussi métamorphosée en oiseau ; et que craignant encore Térée, pour le fuir, elle changea de pays. Les Dauliens ont un temple de Minerve où il y a une fort ancienne statue de la Déesse ; mais celle qui est de bois paroît encore plus ancienne, et l'on dit que Progné l'apporta d'Athènes. Tronis est un petit canton qui fait partie du territoire des Dauliens ; on y voit le tombeau d'un héros que ces peuples regardent comme leur fondateur. Les uns disent que c'est Xantippe, homme de réputation

à la guerre, et les autres que c'est Phocus, fils d'Ornition, et petit-fils de Sisyphe. Ce héros, quel qu'il soit, est honoré tous les jours par des sacrifices; on fait couler le sang des victimes sur son tombeau, par une ouverture destinée à cet usage, et les chairs de ces victimes sont consumées par le feu. On peut aller de Daulis jusqu'au haut du mont Parnasse, par un chemin plus long à la vérité, mais moins difficile que celui qui mène de Delphes à cette montagne.

CHAPITRE V.

SI, en sortant de Daulis, vous prenez le chemin de Delphes, et que vous alliez tout droit, vous trouverez sur votre gauche un palais que l'on nomme le Phocique, parce que c'est-là que se tiennent les états généraux de la Phocide, et que chaque ville envoie ses députés. C'est un grand édifice qui est soutenu en dedans par des colonnes. Entre les colonnes et le mur, il y a de l'un et de l'autre côté des marches où les députés prennent séance. A l'un des bouts, on n'a mis ni marches, ni colonnes; l'espace est rempli par une statue de Jupiter, élevée sur un trône: ce dieu a Junon à sa droite, et Minerve à sa gauche. Un peu au-delà de ce vaste édifice, vous verrez un endroit que l'on nomme

le chemin qui fourche. Ce fut-là qu'Œdipe eut le malheur de tuer son père; mais Œdipe a laissé des vestiges de ses aventures en bien d'autres lieux. Dès qu'il fut né, on lui perça les pieds de part en part, et on l'exposa sur le mont Cithéron, près de Platée. Il fut ensuite nourri à Corinthe, et dans le pays qui est aux environs de l'isthme. La Phocide, ou, pour mieux dire, cet endroit de la Phocide que l'on appelle encore aujourd'hui *le chemin qui fourche*, fut souillé du sang de Laïus. Thèbes enfin servit comme de théâtre au mariage incestueux qu'Œdipe contracta avec sa mère, et ensuite aux injustices et aux fureurs de son fils Etéocle; mais le meurtre de Laïus fut la source de tous les malheurs d'Œdipe. On voit encore au milieu du chemin la sépulture de Laïus et du domestique qui le suivoit; de belles pierres de taille, entassées les unes sur les autres, en font tout l'ornement. On dit que ce fut Damasistrate qui, pendant qu'il régnoit à Platée, trouva par hasard leurs corps, et les fit enterrer. Là, vous verrez un grand chemin qui mène à Delphes; c'est un chemin qui va en pente, et qui est si difficile qu'une personne, soit à pied, soit à cheval, n'y passe point sans peine.

Il y a plusieurs traditions toutes différentes touchant la ville de Delphes, et il y en a encore plus touchant l'oracle d'Apollon; car on dit qu'ancien-

nement Delphes étoit le lieu où la Terre rendoit ses oracles, et que Daphné, l'une des nymphes de la montagne, fut choisie par la déesse pour y présider. Les Grecs ont de vieilles poésies intitulées, *Conseils à Eumolpe*, et qu'ils attribuent à Musée, fils d'Antiphême. Il est dit que la Terre prononçoit elle-même ses oracles en ce lieu; et que Neptune y rendoit les siens par le ministère de Pyrcon. L'on prétend que dans la suite la déesse donna sa portion de l'oracle à Thémis, que Thémis en fit présent à Apollon, et qu'Apollon, pour avoir la part que Neptune y avoit, lui donna Calaurée, qui est vis-à-vis de Thrœsène. J'ai ouï dire à d'autres que des pâtres ayant conduit par hasard leurs troupeaux de ce côté-là, se trouvèrent tout-à-coup agités par une vapeur qui les saisit, et qu'inspirés par Apollon, ils commencèrent à prédire l'avenir. Mais Phémonoé devint alors fort célèbre; elle fut la première interprète du Dieu, et la première qui le fit parler en vers hexamètres. Cependant Bœo, native du lieu, et connue par des hymnes qu'elle fit pour les habitans de Delphes, dit que ce furent des étrangers venus du pays des Hyperboréens, qui bâtirent le temple où Apollon a depuis rendu ses oracles; que plusieurs d'entr'eux y prophétisèrent, et spécialement Olen, qui le premier inventa le vers hexamètre, et s'en servit à cet usage: *ce sont*, dit-elle, *Paga-*

sus et Agyïeus qui, sortis du pays des Hyperboréens, sont venus vous consacrer ce saint lieu, ô Apollon! Après en avoir nommé quelques autres, elle ajoute: *et Olen, qui le premier prononça vos oracles en vers hexamètres, dont il fut l'inventeur.* Mais après tout, l'opinion la plus probable et la plus suivie, est qu'Apollon a toujours eu des femmes pour interprètes de ses oracles.

On prétend que la première chapelle du Dieu fut faite de branches de laurier, et des branches d'un laurier qui étoit à Tempé: cette chapelle étoit une espèce de cabane, un édifice rustique. On dit qu'ensuite des abeilles en bâtirent une autre de cire et de leurs propres aîles; celle-là, Apollon, à ce que l'on dit, l'envoya aux Hyperboréens. Mais, suivant une autre tradition, cette seconde chapelle fut bâtie par un homme de Delphes, nommé Ptéras; ce qui a donné lieu à la fable des abeilles (1) que je viens de rapporter. On dit aussi que le même homme bâtit en Crète une ville qu'il nomma Aptère, en ajoutant une lettre à son propre nom. Quant à ce que quelques-uns disent que cette chapelle fut construite de ces bruyères

(1) *A la fable des abeilles,* &c. πτερὸν signifie *penna, une aîle, une plume.* La conformité du nom de Ptéras qui avoit bâti la chapelle d'Apollon, avec le mot πτερὸν, donna lieu de croire que des abeilles l'avoient bâtie.

qui croissent sur les montagnes, et que l'on appelle en grec *pteris*, je n'y ai pas plus de foi qu'au conte des abeilles. On tient qu'en troisième lieu le temple d'Apollon fut bâti de cuivre; ce qui ne doit pas paroître fort étonnant, puisque Acrisius avoit fait faire une chambre de cuivre pour sa fille, et que l'on voit encore à Sparte le temple de Minerve Chalciœcos, ainsi appelé parce qu'il est tout de cuivre. A Rome, le lieu où l'on rend la justice, surprend par sa grandeur et par sa magnificence; mais ce que l'on y admire le plus, c'est un plafond de bronze qui règne d'un bout à l'autre. Ainsi il n'est pas incroyable que le temple d'Apollon à Delphes ait été bâti de cuivre; mais qu'il ait été bâti par Vulcain, c'est ce que je ne crois point, ni qu'il y eût au lambris des vierges d'or qui avoient une voix charmante, comme Pindare l'a imaginé d'après les sirènes d'Homère, autant que j'en puis juger. On n'est pas d'accord touchant la manière dont ce temple a été détruit. Les uns disent que la terre s'ouvrit et l'engloutit; les autres que le feu y ayant pris, le cuivre dont il étoit fait se fondit. Quoi qu'il en soit, le temple d'Apollon fut bâti une quatrième fois par Argamède et par Trophonius; pour lors on n'y employa que de la pierre. Mais cet édifice fut encore brûlé sous l'archontat d'Erxiclide à Athènes,

la première année de la cinquante-huitième olympiade, qui fut remarquable par la victoire que Diognète de Crotone remporta aux jeux olympiques. Pour le temple qui subsiste aujourd'hui, ce sont les Amphictyons qui l'ont fait faire des deniers que les peuples avoient consacrés à cet usage. Spintharus de Corinthe en a été l'architecte.

CHAPITRE VI.

On tient qu'anciennement, et dans les temps les plus reculés, Parnassus avoit déjà bâti une ville en ce lieu-là. Il étoit fils de la nymphe Cléodore, et comme tous les autres héros, car ainsi les nomme-t-on, il passoit pour avoir deux pères, l'un mortel, c'étoit Cléopompe; l'autre immortel, c'étoit Neptune. Le mont Parnasse et le bois du Parnasse prirent de lui leur dénomination. L'on ajoute qu'il trouva l'art de connoître l'avenir par le vol des oiseaux, et que la ville dont il étoit fondateur, fut submergée dans le déluge qui arriva sous le règne de Deucalion. Le peu d'hommes qui s'en sauvèrent, ayant gagné le haut du mont Parnasse, avec les loups et les autres bêtes féroces qui par leurs hurlemens leur servoient de guides,

ils y bâtirent une ville qu'ils nommèrent Lycorée par cette raison. Cependant une autre tradition porte qu'Apollon eut de la nymphe Corycia, Lycorus, qui donna son nom à la ville de Lycorée, et celui de sa mère à un antre voisin que l'on appelle encore aujourd'hui l'antre Corycius. A cela on ajoute qu'Hyamus, fils de Lycorus, eut pour fille Céléno, qui eut un fils d'Apollon. Ce fils s'appeloit Delphus, d'où la ville de Delphes a pris sa dénomination. D'autres disent que Castalius, enfant de la terre, eut une fille nommée Thyas, qui, la première fut honorée du sacerdoce de Bacchus, et célébra les orgies en l'honneur du dieu; d'où il est arrivé, disent-ils, que toutes les femmes, qui, éprises d'une sainte ivresse, ont depuis voulu pratiquer les mêmes cérémonies, ont été appelées *Thyïades*. Or, selon eux, Delphus naquit d'Apollon et de cette Thyïas; mais d'autres encore lui donnent pour mère Melœné, fille du Céphisse.

Dans la suite, les gens du pays appelèrent la ville, non-seulement Delphes, mais aussi Pytho; c'est ce qu'Homère nous témoigne dans le dénombrement des Phocéens. Ceux qui se piquent de savoir les anciennes généalogies, prétendent que Delphus eut un fils nommé Pythis, qui étant venu à régner, donna son nom à la ville. Mais l'opinion la plus commune est qu'Apollon tua la

un homme à coup de flèches, et que son corps ayant été laissé sans sépulture, il infecta bientôt tous les habitans, ce qui fit donner à la ville le nom de Pytho, du mot grec *pythesthai*, qui signifie *sentir mauvais*. En effet, quand Homère a dit que l'isle des Sirènes étoit pleine d'ossemens, c'est par la raison que ceux qui écoutoient ces enchanteresses périssoient tous, et que leurs corps, privés de sépulture, infectoient l'isle; ce qu'il exprime par le mot que je viens de dire. Les poëtes disent que ce fut un dragon qu'Apollon tua, et un dragon que la Terre avoit commis à la garde de l'oracle. On raconte aussi que Crius, homme puissant dans l'isle Eubœe, avoit un fils, grand scélérat, qui fut assez osé pour venir à main armée, piller le temple d'Apollon, et les maisons de plusieurs riches particuliers. Un jour que l'on étoit encore menacé de ce brigandage, les habitans de Delphes adressèrent leurs vœux à Apollon, et le conjurèrent de ne les pas abandonner dans un si pressant danger. Phémonoé, qui pour lors étoit l'interprète du Dieu, leur répondit par trois vers hexamètres, dont le sens étoit tel : *Apollon décochera une flèche mortelle contre le bandit du Parnasse et l'étendra à ses pieds. Souillé d'un sang si vil, il aura recours à des Crétois pour être purifié, et cet évènement sera célèbre à jamais.*

CHAPITRE VII.

LE temple d'Apollon fut donc exposé dès le commencement aux entreprises des hommes avides et impies; car après ce bandit de l'isle Eubœe, les Orchoméniens Phlégyens, et ensuite Pyrrhus, fils d'Achille, se proposèrent aussi de le piller. Une partie de l'armée de Xerxès eut le même dessein. Les Phocéens, à l'instigation de leurs chefs, se rendirent maîtres du sacré dépôt qui étoit conservé dans ce temple, et l'eurent long-temps en leur possession. Après eux, les Gaulois vinrent assiéger Delphes. Enfin il étoit de la destinée de ce temple de ne pas échapper à l'impiété de Néron. Il en enleva cinq cents statues de bronze, tant d'hommes illustres que de nos dieux. Venons maintenant à l'institution des jeux pythiques. On dit que ces jeux consistoient anciennement en un combat de poésie et de musique, dont le prix se donnoit à celui qui avoit fait et chanté la plus belle hymne en l'honneur du Dieu. A la première célébration, Chrysothémis de Crète fut vainqueur; il étoit fils de ce Carmanor qui avoit purifié Apollon. Après lui, Philammon, fils de Chrysothémis, remporta la victoire, et ensuite Thamyris, fils de Philammon; car on tient que ni Orphée, qu'une haute

sagesse et une parfaite connoissance des mystères de la religion rendoient recommandable, ni Musée, qui faisoit profession d'imiter Orphée en tout, ne voulurent jamais s'abaisser à disputer le prix des jeux pythiques. On remarque qu'Eleuther fut déclaré vainqueur, à cause de sa belle et grande voix, quoiqu'il eût chanté une hymne qui n'étoit pas de sa façon. On dit aussi qu'Hésiode ne fut pas reçu à disputer le prix, parce qu'en chantant il ne savoit pas accompagner de la lyre. Pour Homère, on prétend qu'il vint à Delphes consulter l'oracle; mais qu'étant devenu aveugle, il fit peu d'usage du talent qu'il avoit de chanter et de jouer de la lyre en même-temps.

En la quarante-huitième olympiade, Glaucias de Crotone fut proclamé vainqueur à Olympie. La troisième année de cette olympiade, les Amphictyons firent du changement aux jeux pythiques : car, à la vérité, ils laissèrent le prix de musique et de poésie ; mais ils en ajoutèrent deux autres, l'un pour ceux qui accompagneroient de la flûte, l'autre pour les joueurs de flûte seulement. Céphalen, fils de Lampus, se distingua à chanter et à accompagner de la lyre; l'arcadien Echembrote à accompagner de la flûte, et Sacadas d'Argos à jouer simplement. Le même Sacadas remporta le prix de la flûte aux deux pythiades suivantes. Alors on institua à Delphes les mêmes jeux,

jeux, les mêmes combats qu'à Olympie; le quadrige fut seulement excepté. Les enfans, par une loi expresse, furent admis à la course du stade simple et à la course du stade répété; mais incontinent après, je veux dire en la pythiade qui suivit immédiatement celle-là, on abolit les prix, et il fut réglé qu'il n'y auroit plus que des couronnes pour les vainqueurs. On retrancha aussi l'accompagnement des flûtes, parce que cet accompagnement avoit je ne sais quoi de triste, et ne pouvoit convenir qu'aux lamentations et aux élégies; c'étoit, en effet, l'usage que l'on en faisoit. Nous en avons une preuve dans l'offrande qu'Echembrote fit à Hercule d'un trépied de bronze, avec cette inscription : *Echembrote, arcadien, a dédié ce trépied à Hercule, après avoir remporté le prix aux jeux des Amphictyons, où il accompagna de la flûte les élégies qui furent chantées dans l'assemblée des Grecs.*

Dans la suite on ajouta aux jeux pythiques la course des chevaux, et dès la première fois qu'elle eut lieu, Clisthène fut vainqueur au quadrige; c'est ce Clisthène qui devint le tyran de Sicyone. A la huitième pythiade il y eut une couronne pour les joueurs d'instrumens à cordes sans aucun chant; et ce fut Agélas de Tégée qui la mérita. A la vingtième on comprit parmi les jeux la course des hommes armés, et ce genre de course

valut une couronne de laurier à Timœnète de Phliasie, cinq olympiades après que Démarate d'Hérée eut été couronné à Olympie. A la quarante-huitième on adopta la course du char à deux chevaux attelés ensemble; ce furent les chevaux d'Exécestidas qui remportèrent l'avantage sur tous les autres. Cinq pythiades ensuite on permit d'atteler quatre poulains à un char, et Orphondas de Thèbes fut proclamé vainqueur. Mais le combat du pancrace entre les enfans, la course du char attelé de deux poulains, même la simple course sur un poulain, ces jeux furent en usage à Olympie beaucoup plutôt qu'à Delphes; car le pancrace n'y fut reçu qu'en la soixante-unième pythiade, en laquelle Laïdas de Thèbes eut la victoire : la simple course sur un poulain fut introduite la pythiade d'après, et l'on ne commença à voir un char attelé de deux poulains qu'en la soixante-neuvième pythiade. Lycormas de Larisse eut le prix de la course du poulain, et Ptolemée, le macédonien, fut vainqueur à la course du char. Je l'appelle ainsi parce que les rois d'Egypte n'étoient pas fâchés qu'on les appelât macédoniens, comme ils l'étoient en effet. La couronne de laurier est particulière aux jeux pythiques, ce qui n'a, je crois, d'autre fondement que l'opinion où l'on est qu'Apollon aima Daphné (1), fille du fleuve Ladon.

(1) *Aima Daphné*, laquelle, dit la fable, fut métamor-

CHAPITRE VIII.

C'EST un sentiment assez commun que ce fut Amphictyon, fils de Deucalion, qui fixa à Delphes l'assemblée des états-généraux de la Grèce, et que de son nom ceux qui depuis ont composé cette assemblée, se sont appelés Amphictyons. Cependant Androtion, dans son histoire de l'Attique, dit que, de toute ancienneté, les peuples voisins de Delphes, et situés comme à l'entour, y envoyoient leurs députés pour y délibérer sur leurs intérêts communs, ce qui donna lieu au nom d'Amphictyons, qui s'est conservé jusqu'à nous, mais autrement écrit que dans sa première origine (1) ne semble le demander. Ceux qui tiennent pour le premier sentiment, disent que les peuples auxquels Amphictyon accorda le droit de députer

phée en laurier. *Voyez* Ovide dans ses métamorphoses, livre 1.

(1) *Mais autrement écrit que dans sa première origine.* Suivant cette première origine, marquée par Androtion, il faudroit écrire *Amphictyons*, du mot grec ἀμφικτίονες, qui signifie la même chose que περικτίονες, *circum, jacentes, vicini.* Cependant, malgré cette origine, on écrivoit *Amphictyons* par un *y*. Voilà ce que Pausanias veut dire.

aux états-généraux, furent les Ioniens (1), les Dolopes, les Thessaliens, les Enianes, les Magnésiens, les Maléens, les Phtiotes, les Doriens, les Phocéens, et enfin les Locriens qui sont voisins de la Phocide, et qui habitent les environs du mont Cnémis. Mais dans la suite, les Phocéens ayant pillé le temple d'Apollon, et la guerre phocique que cet attentat avoit allumée ayant pris fin au bout de dix ans, il y eut du changement au sénat des Amphictyons. Car d'un côté les Macédoniens y furent admis, et de l'autre les Phocéens et les Lacédémoniens, Doriens d'extraction, en furent exclus, les premiers à cause de leur sacrilège entreprise, et les seconds pour avoir pris leur parti durant la guerre. Mais lorsque Brennus, à la tête des Gaulois, vint assiéger Delphes, les Phocéens, pour réparer leur faute, étant accourus au secours de la ville avec une ardeur incroyable, on crut devoir récompenser leur zèle ; ils furent rétablis dans tous leurs privilèges et honneurs, et ils recouvrèrent le droit d'amphictyonnat. Ensuite l'empereur Auguste communiqua ce droit aux Nicopolitains qui habitent près d'Actium ; et pour ne point trop multiplier les Amphictyons, il réunit aux Thessaliens,

(1) *Furent les Ioniens*, &c. Esquine, dans son oraison *de falsa legatione*, nomme douze peuples qui avoient le droit d'amphictyonnat.

les Magnètes, les Maléens, les Enianes et les Phtiotes, transférant à la ville de Nicopolis le droit de suffrage qu'avoient ces divers peuples, et en particulier les Dolopes, car dès-lors les Dolopes étoient une nation éteinte. Présentement les Amphictyons sont au nombre de trente (1). Les Nicopolitains, les Macédoniens et les Thessaliens en nomment chacun deux. Les Béotiens, les Phocéens et les habitans de Delphes ont le même droit. Les Béotiens fondent le leur sur ce qu'autrefois ils occupoient une partie de la Thessalie sous le nom d'Eoliens. L'ancienne Doride en nomme un. Les Locriens, que l'on appelle Ozoles, et ceux qui habitent au-delà de l'Eubœe ont aussi chacun leur député. Enfin l'isle d'Eubœe a son Amphictyon, et Athènes le sien. Mais Athènes, Delphes et Nicopolis ont droit de députer à toutes les assemblées d'états généraux, au lieu que les villes des autres peuples dont je viens de parler ne députent que tour-à-tour.

En entrant dans la ville, on trouve quatre temples de suite. Le premier est en ruine; le second n'a plus aucune statue; dans le troisième

(1) *Présentement les Amphictyons sont au nombre de trente.* L'auteur, après avoir dit que les Amphictyons étoient au nombre de trente, n'en compte que dix-sept ou dix-huit. Je crois donc qu'il y a faute au nombre, ou une omission considérable dans cet endroit du texte.

il y a encore quelques statues d'empereurs romains; le quatrième est dédié à Minerve Pronœa. La statue de Minerve, que l'on voit à l'entrée de celui-ci, est plus grande que celle qui est dans l'intérieur du temple, et c'est un présent des Massiliens. (1) Ces peuples sont originairement une colonie de ces Phocéens qui se transplantèrent en Ionie; chassés de la ville de Phocée par le Mède Harpage, ils équipèrent une flotte, battirent les Carthaginois sur mer, et allèrent s'emparer du pays qu'ils occupent encore aujourd'hui (2), où ils se sont rendus riches et puissans. La Minerve qu'ils envoyèrent à Delphes, est une statue de bronze. On dit que Crœsus, roi de Lydie, avoit aussi fait présent à la déesse d'un bouclier d'or, qui fut enlevé par Philomélus. Au temple de Minerve (3), Pronœa tient une chapelle et toute une enceinte consacrée au héros Phylacus, qui vint, dit-on,

(1) *Des Massiliens.* Ce sont aujourd'hui les Marseillois, qui, comme le dit l'auteur, sont originairement une colonie de ces Phocéens que le Mède Harpage chassa de Phocée, ville qu'ils occupoient dans l'Ionie.

(2) *Et allèrent s'emparer du pays qu'ils occupent encore aujourd'hui.* Il veut dire *de Marseille.* Mais Hérodote, liv. 1, raconte le fait tout autrement.

(3) *Minerve Pronœa,* c'est-à-dire, *la Prévoyante.* Peut-être aussi faut-il lire *Pronéa,* auquel cas la déesse auroit eu ce surnom, parce que sa statue étoit dans le vestibule du temple.

sauver Delphes de l'irruption des Gaulois. C'est une ancienne tradition que dans l'endroit du lieu d'exercice qui est découvert, il y avoit autrefois une laye, qui, poursuivie par les fils d'Autolycus et par Ulysse, fit à celui-ci une blessure au-dessus du genou; c'étoit dans le temps qu'Ulysse étoit chez Autolycus. Si au sortir du lieu d'exercice vous prenez à gauche, et que vous descendiez environ trois stades, vous trouverez le fleuve Plistus, qui va tomber dans la mer à Cirrha, le port de Delphes. Mais si au lieu de descendre vous remontez vers le temple de Minerve, vous verrez sur votre droite la fontaine de Castalie, dont l'eau est excellente. Les uns disent que c'est une femme du lieu qui a donné son nom à cette fontaine, et les autres que c'est un homme qui avoit nom Castalius. Panyasis (1), fils de Polyarque, dans ses vers sur Hercule, fait la fontaine de Castalie, fille de l'Achéloüs. *Ce héros*, dit-il, *après avoir passé les neiges du mont Parnasse, vint sur les bords de la fontaine de Castalie, qui tire son origine du fleuve Achéloüs.* Mais j'ai ouï dire

(1) *Panyasis*. Ce poëte, selon quelques auteurs, étoit oncle d'Hérodote, et vivoit en la soixante-douzième olympiade. Il étoit d'Halicarnasse, et avoit fait en vers l'Héraclée, ou l'histoire d'Hercule, et l'histoire de la Migration ionienne. Ce poëte ne le cédoit guère qu'à Homère.

à d'autres que c'est le Céphisse qui a fait présent de cette source aux habitans de Delphes, et c'est une fiction du poëte Alcée dans le prologue d'une hymne à Apollon. Ce sentiment est confirmé par la pratique des Liléens, qui à certains jours de l'année, pour honorer le fleuve Céphisse, jettent une espèce de pâte sacrée dans sa source; car ils assurent que bientôt après on voit paroître cette pâte dans la fontaine de Castalie. La ville de Delphes est sur une hauteur d'où l'on peut descendre de tous côtés par une pente douce. Le temple d'Apollon est situé de même. Il contient un fort grand espace tout au haut de la ville, et plusieurs rues y viennent aboutir.

CHAPITRE IX.

JE vais maintenant faire une courte énumération des plus considérables monumens qui ont été consacrés au Dieu. Car pour les statues de ces athlètes et de ces musiciens qui n'ont eu que le mérite de leur art, je n'en parlerai point. Les célèbres athlètes n'ont pas été oubliés dans mes mémoires sur l'Elide; mais je n'y ai pas compris Phayllus de Crotone, parce qu'il n'a jamais été couronné à Olympie. Il mérite d'autant plus d'occuper une place ici, qu'il s'est rendu illustre

par trois victoires remportées aux jeux pythiques; deux au pentathle, et une à la course; mais plus illustre encore par son combat naval contre les Perses. Lui même avoit fait le vaisseau qu'il montoit, et il y avoit embarqué tous les Crotoniates qui se trouvèrent pour lors en Grèce. C'est donc avec raison qu'on lui a érigé une statue à Delphes. Quand vous serez dans l'enceinte du temple, vous verrez d'abord un taureau d'airain; c'est un ouvrage de Théopropre d'Egine, et une offrande faite par les Corcyréens. On dit qu'à Corcyre un taureau s'étant écarté des vaches qui paissoient dans une prairie, alla beugler sur le rivage de la mer. Comme cela lui arrivoit tous les jours, le bouvier eut la curiosité de le suivre, et il apperçut au bord de la mer une quantité prodigieuse de thons. Aussi-tôt il courut en avertir les Corcyréens, qui vinrent pour les prendre; mais ils y travaillèrent inutilement. Surpris de ce mauvais succès, ils envoyèrent à Delphes pour consulter l'oracle. La réponse fut qu'ils eussent à sacrifier un taureau à Neptune. Ils le firent, et leur pêche fut si riche et si abondante, que de la dixième partie de leur gain ils consacrèrent un taureau d'airain à Apollon de Delphes, et un pareil à Jupiter Olympien.

Vous verrez ensuite le présent des Tégéates, fait en mémoire des dépouilles qu'ils remportèrent

sur les Lacédémoniens. C'est un Apollon et une Victoire avec les statues des héros originaires de Tégée, comme Callistho, fille de Lycaon; Arcas, qui donna son nom à tout le pays; les fils d'Arcas, Elatus, Aphidas et Azan, Triphylus, qui eut pour mère non Erato, mais Laodamie, fille d'Amiclas, roi de Lacédémone, et Erasus, fils de Triphylus. L'Apollon et la Callistho sont de Pausanias d'Apollonie; la Victoire et la statue d'Arcas, sont de Dédale le scyonien; Triphylus et Azan sont de Samolas, arcadien; enfin Elatus, Aphidas et Erasus sont d'Antiphane d'Argos. Telle fut l'offrande que les Tégéates envoyèrent à Delphes, après avoir fait un grand nombre de prisonniers sur les Lacédémoniens qui étoient venus ravager leurs terres. Vis-à-vis de ces statues vous verrez celles que les Lacédémoniens offrirent en action de graces de la victoire qu'ils avoient remportée sur les Athéniens. Elles sont au nombre de neuf, Castor et Pollux, Jupiter, Apollon, Diane, Neptune, et Lysander, fils d'Aristocrite, qui reçoit une couronne de la main de ce Dieu. Ensuite Abas, qui servoit de devin dans l'armée de Lysander, et Hermon, pilote de a capitane que montoit ce général. La statue d'Hermon est un ouvrage de Théocosme de Mégare, car il y eut droit de bourgeoisie. Castor et Pollux sont d'Antiphane d'Argos; le devin a

été fait par Pison de Calaurée, ville appartenant aux Thrœzéniens. Diane, Neptune et Lysander sont de la façon de Damias; Apollon et Jupiter sont de celle d'Athénodore : ces deux statuaires étoient Arcadiens, de la ville de Clitor.

Derrière toutes ces statues et au second rang on voit ces braves officiers qui secondèrent si bien Lysander à Egespotame (1), soit Spartiates, soit alliés de Sparte, comme Aracus et Erianthès, le premier de Lacédémone, le second Béotien (2); Asticrate, de la même ville; Céphisocle, Hermophante et Hicésius, tous trois de Chio; Timarque et Diagoras, rhodiens; Théodame de Gnide, Cimmérius d'Ephèse, Eanthidas de Milet, tous faits par le statuaire Tisandre. Ceux qui suivent sont de la main d'Alype, sicyonien; savoir, Théopompe de Midée, Cléomède de Samos, Aristocle de Carysthium en Eubœe, Antonamus d'Erétrie, Aristophante de Corinthe, Apollodore de Thrœzène, et Dion d'Epidaure sur les confins

(1) *A Egespotame.* Dablancourt dit *Aigos potamos;* madame Dacier, *Aigue potame :* pour moi, je crois qu'*Egespotame* est plus conforme au génie de notre langue, et qu'il marque en même-temps l'étymologie du mot, qui est composé de ποταμὸς, *fleuve*, et de αἰγὸς, *de la chèvre. Flumen capræ, le fleuve de la chèvre.*

(2) *Le second Béotien.* Le nom de la ville d'où il étoit manque dans le texte, ce qui cause un défaut de liaison avec ce qui suit.

des Argiens. A leur suite vous voyez Axionique de Pellène en Achaïe, Théarès d'Hermioné, Pyrias, phocéen; Conon de Mégare, Agimène de Sicyone, Pithodote de Corinthe, Télécrate de Leucade, Enantidas d'Ambracie, enfin Epicyridas et Etéonique de Lacédémone. On croit que ce sont autant d'ouvrages de Patroclès et de Canachus. Il est certain que les Athéniens furent bien battus à Egespotame; mais on convient que ce fut par la trahison de leurs chefs qui s'étoient laissés corrompre, et non par la force des armes: car Tydée et Adimante reçurent des sommes considérables de Lysander. Voici même un témoignage ou plutôt une prédiction de la Sibylle que les Athéniens allèguent en leur faveur: *c'est alors que le puissant Dieu qui lance le tonnerre fera sentir sa colère aux Athéniens. Leurs vaisseaux battus dans un sanglant combat deviendront la proie de l'ennemi par la malice et la perfidie des commandans.* Ils regardent aussi comme un oracle des vers de Musée, dont voici le sens: *les Athéniens, par la trahison de leurs chefs, essuieront une horrible tempête, mais ils auront leur tour, et se vengeront au dépend d'une ville ennemie.* La même Sibylle avoit prédit que si les Lacédémoniens et les Argiens en venoient aux mains par leurs prétentions réciproques sur la ville de Thyrée, l'issue du combat seroit dou-

teuse. Mais les Argiens crurent avoir remporté l'avantage, et envoyèrent à Delphes un cheval de bronze à l'imitation du cheval de Troye. C'est un ouvrage d'Antiphane d'Argos.

CHAPITRE X.

SUR le piédestal de ce cheval de bronze il y a une inscription qui porte, que les statues dont il est environné, proviennent de la dixme du butin que les Athéniens firent sur les Perses au combat de Marathon. Ces statues sont premièrement une Minerve et un Apollon. En second lieu Miltiade, comme général de l'armée athénienne; troisièmement parmi les héros d'Athènes, Erecthée, Cécrops, Pandion, Léos (1) et Antiochus, qu'Hercule eut de Midée, fille de Phylas; ensuite Egée et Acamas, l'un des fils de Thésée. Car tous ces héros, autorisés par l'oracle de Delphes, donnèrent leurs noms aux tribus des Athéniens. Mais on y voit aussi Codrus, fils de Mélanthus, Thésée et Phyléus, quoiqu'aucune tribu ne porte leur nom. Toutes ces statues sont de Phidias, et ont

(1) *Léos*. Le texte dit *Céléüs*; mais Paulmier croit avec raison qu'il faut lire *Léos*, parce que Céléüs n'est point du nombre de ces héros qui donnèrent leur nom aux tribus athéniennes.

été faites en effet de la dixième partie des dépouilles remportées sur les Perses. Dans la suite les Athéniens envoyèrent encore à Delphes la statue d'Antigonus, celle de son fils Démétrius, et celle de Ptolemée, roi d'Egypte; les deux premières pour faire leur cour à ces rois de Macédoine qu'ils redoutoient, et la dernière par pur amour pour Ptolemée.

Près du même cheval vous verrez d'autres offrandes faites par les Argiens. Ce sont les statues des principaux chefs qui prirent le parti de Polynice, et qui marchèrent avec lui contre Thèbes, Adraste, fils de Talaüs; Tydée, fils d'Œnéüs; les descendans de Prœtus, comme Capanée, fils d'Hipponoüs, et Etéoclus, fils d'Iphis; enfin Polinice lui-même et Hippomédon, né d'une sœur d'Adraste. Là se voit aussi le char d'Amphiaraüs, avec Baton, son parent et son écuyer, qui tient les rênes des chevaux. La dernière de ces statues est d'Aliterse. Ce sont autant d'ouvrages d'Hypatodore et d'Aristogiton. Les Argiens firent ce présent à Apollon après la victoire qu'ils remportèrent, conjointement avec les Athéniens, sur les Lacédémoniens auprès d'Œnoé, ville de l'état d'Argos. Je crois que ce fut à la même occasion qu'ils donnèrent aussi les statues des Epigones. Car on voit au même rang Sthénélus et Alcméon; celui-ci a la place d'honneur comme plus ancien;

ensuite Promachus, Thersander, Égialée et Diomède. Euryalus est entre Egialée et Diomède. Vis-à-vis de ce monument sont d'autres statues que les Argiens offrirent encore, après avoir rétabli les Messéniens, de concert avec les Thébains, sous la conduite d'Epaminondas. Vous voyez là Danaüs, le plus puissant des rois d'Argos, Hypermnestre, l'une de ses filles, et la seule qui conserva ses mains pures; auprès d'elle, Lyncée; puis tous ces héros qui descendoient d'Hercule et même de Persée, encore plus ancien qu'Hercule.

Suit le présent des Tarentins, qui consiste en des chevaux de bronze et en des statues de captives qu'ils consacrèrent à Apollon, en action de graces de la victoire qu'ils avoient remportée sur les Messapiens, nation barbare de leur voisinage. Les chevaux et les captives sont de la façon d'Agéladas d'Argos. Les Lacédémoniens envoyèrent anciennement une colonie à Tarente et en firent chef Phalantus de Sparte. L'oracle de Delphes ayant été consulté sur l'évènement, répondit que Phalantus se rendroit maître de la ville et de la campagne, lorsqu'il verroit pleuvoir par un temps serein, et pour dire un temps serein l'oracle se servit du mot grec *aithra*. Phalantus, sans trop réfléchir à l'oracle, et sans le communiquer aux interprètes, fit une descente en Italie. Il fondit sur les Barbares et les défit, mais sans pouvoir

s'emparer d'aucune ville ni d'aucun canton. Alors il se souvint de l'oracle, et crut que les dieux condamnoient son entreprise, parce qu'il ne se pouvoit pas faire qu'il plût par un temps serein. Sa femme, car il l'avoit menée avec lui, le consoloit du mieux qu'elle pouvoit. Un jour qu'assis devant elle il avoit la tête dans son giron, et qu'elle lui accommodoit les cheveux, elle fut si touchée de l'affliction de son mari, qu'elle versa un torrent de larmes, ensorte que Phalantus en eut la tête toute trempée. Comme cette femme se nommoit Ethra, Phalantus comprit aussi-tôt le sens de l'oracle et le crut accompli. En effet, dès la nuit suivante, il prit sur les ennemis Tarente, ville maritime, fort grande et fort riche. On dit que Taras étoit un héros, fils de Neptune et d'une nymphe du pays, lequel donna son nom à la ville et au fleuve qui y passe; en effet ce fleuve s'appelle aussi Taras.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

LE présent des Tarentins est suivi du trésor des Sicyoniens. C'est le lieu où l'on gardoit les deniers consacrés au Dieu. Mais aujourd'hui il n'y a d'argent ni dans ce lieu, ni dans aucun autre endroit du temple de Delphes. Près de ce trésor vous voyez l'offrande des Gnidiens; c'est une statue équestre de Triopas leur fondateur; une Latone, un Apollon, et une Diane: ces deux divinités décochent leurs flèches sur Tityus qui paroît en avoir déjà le corps tout criblé. Les Siphniens ont aussi là leur trésor; j'en vais dire la raison. Ils avoient des mines d'or dans leur isle; Apollon leur demanda la dixme du produit de ces mines. Ils firent donc bâtir un trésor dans le temple de Delphes, et y déposèrent la dixme que le Dieu exigeoit. Mais dans la suite, par un esprit d'avarice, ils cessèrent de payer ce tribut, et ils en furent punis; car la mer inonda leurs mines et les fit disparoître. Les Liparéens, ayant vaincu les Tyrrhéniens dans un combat naval, voulurent aussi décorer de statues le temple de Delphes. Ces peuples sont une colonie de Gnidiens, qui eut pour chef un homme de Gnide, nommé Pentathlus, à ce que dit Antiochus de Syracuse, fils de Xénophane, dans son histoire de

Sicile. Cet écrivain ajoute que, chassés par les Elymès et les Phéniciens d'une ville qu'ils avoient bâtie auprès du promontoire de Pachynum en Sicile, ils allèrent occuper des isles qu'ils trouvèrent désertes, ou dont ils chassèrent (1) les habitans. Ces isles, du temps d'Homère, s'appeloient les isles d'Eole, comme on le voit par ses poésies, et elles s'appellent encore aujourd'hui de même. Ils fortifièrent celle de Lipara (2) et s'y établirent. Les trois autres, savoir, Hyère, Strongyle et Didyme, ils les réservèrent pour fournir à leur subsistance, et en effet ils y passent sur des vaisseaux pour en labourer les terres. Dans l'isle Strongyle il sort du feu de dessous terre. Dans celle d'Hyère il y a un promontoire qui jette aussi des tourbillons de flammes. Près de la mer vous avez des bains d'eau chaude qui sont fort salutaires. On en peut user, parce que l'eau en est fort tempérée; mais aux autres endroits elle est si chaude que l'on ne peut s'y baigner. Revenons au temple de Delphes.

Les Athéniens y ont bâti une espèce de chapelle particulière, sous le nom de trésor, les Thébains de même; les uns et les autres en action de graces de divers avantages remportés à la guerre. A

(1) *Ou dont ils chassèrent.* La particule disjonctive *ou* est omise dans le texte, il faut la suppléer.

(2) *Celle de Lipara.* Diodore de Sicile, liv. 4, fait Eole fondateur de l'isle de Lipara.

l'égard des Gnidiens, je ne sais si c'est pour accomplir un vœu, ou seulement pour faire montre de leurs richesses, qu'ils ont voulu avoir un trésor dans le temple. Mais pour les Thébains et les Athéniens, on sait qu'ils ont voulu par-là laisser un monument, les uns de leur combat de Leuctres, et les autres de leur combat de Marathon. Les Cléonéens, ayant été affligés de la peste aussi bien que les Athéniens, avertis par l'oracle de Delphes, sacrifièrent un bouc au soleil levant; ils furent délivrés du mal contagieux, et pour marquer leur reconnoissance ils consacrèrent à Apollon un bouc de métal. Les Potidéens, peuples de Thrace, et les Syracusains ont aussi honoré le Dieu par un trésor qui leur est affecté; les premiers par pure dévotion envers le dieu, les seconds pour avoir défait les Athéniens qui avoient porté la guerre dans leur isle. Mais les Athéniens eux-mêmes ont bâti encore un portique des richesses gagnées sur les peuples du Péloponnèse et leurs alliés. On y voit des éperons de navires et des boucliers d'airain suspendus à la voûte. Une inscription nomme toutes les villes sur lesquelles les Athéniens remportèrent des dépouilles, dont ils envoyèrent les prémices à Delphes; Elis, Lacédémone, Sicyone, Mégare, Pellène en Achaïe, Ambracie, Leucade; Corinthe même. Il y est dit aussi que des dépouilles remportées dans un com-

bat naval, ils firent de somptueux sacrifices à Thésée et à Neptune sur le promontoire de Rhion (1). Enfin la même inscription fait, ce me semble, un grand éloge de Phormion, fils d'Asopichus.

CHAPITRE XII.

Au-dessus de ce portique il y a une grosse roche, où l'on dit qu'Hérophile avoit accoutumé de s'asseoir pour rendre ses oracles. Cette Hérophile fut surnommée la Sibylle aussi bien qu'une plus ancienne dont j'ai connoissance, et que les Grecs font fille de Jupiter et de Lamia, laquelle Lamia étoit fille de Neptune. On croit que l'ancienne a été la première femme qui ait eu le don de prophétie, et l'on dit qu'elle fut nommée Sibylle par les Africains (2). L'Hérophile, dont je

(1) *Sur le promontoire de Rhion;* c'est ainsi qu'il faut lire avec Paulmier, et non pas *Orion*. Le cap de Rhion étoit aussi appelé *Molycrium*. Thucydide, liv. 2, dit que les Athéniens, sous la conduite de Phormion, battirent la flotte de Lacédémone, prirent douze vaisseaux, et dressèrent un trophée sur le cap de Rhion pour monument de leur victoire. C'est apparemment cet endroit de Thucydide que Pausanias avoit en vue quand il écrivoit ceci.

(2) *Qu'elle fut nommée Sibylle par les Africains.* Quelques-uns ont dérivé du grec le mot de *Sibylle*. Il paroît

parle, est postérieure à l'autre, quoiqu'elle ait vécu avant la guerre de Troye. Car elle annonça qu'Hélène étoit élevée dans Sparte pour le malheur de l'Europe et de l'Asie, et qu'un jour elle seroit cause que les Grecs conjureroient la ruine de Troye. Les habitans de Délos ont des hymnes en l'honneur d'Apollon, qu'ils attribuent à cette femme. Dans ses vers elle se donne non-seulement pour Hérophile, mais aussi pour Diane; elle se fait tantôt sœur, et tantôt fille d'Apollon; mais alors elle parle comme inspirée et comme hors d'elle-même. Car en d'autres endroits elle se dit née d'une mortelle, d'une des nymphes d'Ida, et d'un père immortel. *Fille d'une nymphe immortelle, mais d'un père mortel, je suis*, dit-elle, *originaire d'Ida, ce pays dont la terre est si aride et si légère, car la ville de Marpesse et le fleuve Aïdonée, ont donné à ma mère la naissance.* En effet, vers le mont Ida, en Phrygie, on voit encore aujourd'hui les ruines de la ville de Marpesse, où il est même resté une soixantaine d'habitans. La terre des environs est toujours sèche et

que Pausanias le croyoit un mot africain. Vossius, Blondel et plusieurs autres ont fait de savans traités sur les Sibylles. On ne doute plus que les livres des Sibylles, tels que nous les avons, ne soient supposés. Pour les livres sibyllins, dont il est parlé dans quelques anciens, ils furent brûlés avec le Capitole, l'an de Rome 670.

rougeâtre. Le fleuve Aïdonée (1) qui l'arrose, disparoît tout-à-coup, puis reparoît jusqu'à ce qu'il se perde entièrement; ce que l'on peut attribuer à la nature du terrein qui est fort léger, fort poreux, et plein de crevasses. Marpesse est à deux cent quarante stades d'Alexandrie, ville de la Troade. Les habitans d'Alexandrie disent qu'Hérophile étoit sacristine du temple d'Apollon Sminthéus, et qu'elle expliqua le songe d'Hercule, comme l'évènement a montré qu'il devoit s'entendre. Cette Sibylle passa une bonne partie de sa vie à Samos; ensuite elle vint à Claros, ville dépendante de Colophon, puis à Délos et de-là à Delphes, où elle rendoit ses oracles sur la roche dont j'ai parlé. Elle finit ses jours dans la Troade; son tombeau subsiste encore dans le bois sacré d'Apollon Sminthéus avec une épitaphe en vers élégiaques, gravés sur une colonne, et dont voici le sens : *je suis cette fameuse Sibylle qu'Apollon voulut avoir pour interprête de ses oracles, autrefois vierge éloquente, maintenant muette sous ce marbre et condamnée à un silence éternel. Cependant par la faveur du Dieu, toute morte que je suis, je jouis encore de la douce société de Mercure et des nymphes mes compagnes.* En effet, près de sa sépulture on voit un Mercure dont la

(1) *Le fleuve Aïdonée.* Le texte dit *le fleuve Ladon*; c'est une énorme faute de copiste.

forme est quadrangulaire; et sur la gauche une source d'eau tombe dans un bassin où il y a des statues de nymphes. Les Erythréens sont de tous les Grecs ceux qui revendiquent cette Sibylle avec le plus de chaleur. Ils vantent leur mont Corycus, et dans cette montagne un antre où ils prétendent qu'Hérophile prit naissance. Selon eux un berger de la contrée, nommé Théodore, fut son père, et une nymphe fut sa mère. Cette nymphe étoit surnommée Idéa, parce qu'alors tout lieu où il y avoit beaucoup d'arbres étoit appelé *Ida*. Les Erythréens retranchèrent des poésies d'Hérophile, ces vers où elle parle de la ville de Marpesse et du fleuve Aïdonée comme de son pays natal.

Hypérochus de Cumes a écrit qu'après cette Sibylle il y en a eu une autre à Cumes, ville d'Opique. Il la nomme Démo; mais on ne sauroit avoir connoissance même à Cumes d'aucun de ses oracles; on montre seulement dans le temple d'Apollon une petite urne de marbre où l'on dit que les cendres de cette Sibylle sont renfermées. Après Démo, les Hébreux qui habitent au-dessus de la Palestine, ont mis au nombre des prophétesses une certaine Sabba, qu'ils font fille de Bérose et d'Erymanthe. C'est elle-même que les uns appellent la Sibylle de Babylonne, et les autres la Sibylle d'Egypte. Phaennis, fille d'un roi de Chaonie, et les Péléades chez les Dodonéens ont aussi été

douées du don de prophétie, mais elles n'ont jamais porté le nom de Sibylles. Quant à Phaennis, il est aisé de recueillir ses oracles. On sait aussi qu'elle vivoit dans des temps qu'Antiochus fit Démétrius prisonnier, et qu'il s'empara du trône de Macédoine. Pour les Péléades, on les tient plus anciennes que Phémonoé, et l'on croit qu'elles sont les premières qui ont chanté en vers ces paroles : *Jupiter a été, est, et sera. O grand Jupiter ! c'est par ton secours que la terre nous donne ses fruits. Nous la disons notre mère à juste titre.* Parmi les hommes on a regardé comme prophêtes Euclus de Chypre; Musée, athénien, fils d'Antiphème; Lycus, fils de Pandion; et Bacis de Béotie, qui fut, dit-on, inspiré par les nymphes. J'ai lu toutes leurs prédictions, excepté celles de Lycus. Voilà tout ce qu'il y a eu jusqu'ici de femmes et d'hommes réputés prophêtes. On peut croire que dans les siècles à venir il y en aura d'autres. Je reviens à mon sujet.

CHAPITRE XIII.

Vous verrez encore à Delphes une tête en bronze ; c'est la tête d'un bufle, ou d'un taureau de Péonie (1), qui a été donnée par Dropion de Léon, roi des Péoniens. Cette espèce de taureau est de toutes les bêtes féroces la plus difficile à prendre en vie ; car il n'y a ni toiles, ni filets qui puissent résister à ses efforts. Voici comme on chasse cet animal. On choisit un côteau qui, par une pente aisée, descende dans un vallon, et l'on entoure ce côteau de bons palis. Ensuite, depuis la pente du côteau jusqu'au bas du vallon, l'on étend des peaux de bœuf toutes fraîches ; ou si l'on n'en a point de fraîches, on étend de vieux cuirs et on les graisse d'huile, afin de les rendre plus glissans. Alors des chasseurs bien montés poussent le bufle de ce côté-là. L'animal n'a pas plutôt mis le pied sur ces cuirs, que venant à glisser il se précipite en bas. Là on le laisse pâtir quatre ou cinq jours ; après quoi, demi-mort de faim et de lassitude, il se laisse prendre aisément. On peut même profiter de sa foiblesse et l'apprivoiser,

(1) *D'un bufle ou taureau de Péonie.* Le texte dit τοῦ βίσωνος. Pline appelle ces animaux *Bisontes*. Il en est aussi parlé dans les commentaires de César.

en lui jetant des pignons de pommes de pin tout épluchés, dont ces animaux sont fort friands. Ils viennent manger ce fruit, et quand ils sont ainsi apprivoisés, on leur lie les pieds et on les emmène.

Vis-à-vis de cette tête de bronze est la statue d'un homme en cuirasse, avec une cotte d'armes par-dessus. Cette statue est un présent des habitans d'Andros, et l'on dit qu'elle représente Andréus, leur fondateur. L'Apollon, la Minerve et la Diane qui suivent, sont une offrande faite par les Phocéens, après une victoire remportée sur les Thessaliens, leurs ennemis irréconciliables, et leurs voisins, si ce n'est du côté que la Phocide confine avec les Locriens Hypocnémidiens. Vous verrez au même rang Jupiter Ammon sur un char; c'est un don des Cyrénéens, peuple de Lybie, mais Grec d'origine; une statue équestre d'Achille, présent fait par ces Thessaliens qui habitent aux environs de Pharsale; enfin un Apollon qui tient une biche; ce monument vient de ces Macédoniens qui habitent la ville de Dion sous le mont Piérie. Les Corinthiens, je dis ceux qui étoient Doriens d'extraction, ont aussi bâti là un trésor, et ils y avoient mis une grande quantité d'or qu'ils avoient reçu des Lydiens. La statue d'Hercule, que l'on voit ensuite, a été donnée par les Thébains pour quelques avantages remportés sur les Phocéens durant la guerre sacrée.

Les Phocéens, de leur côté, ayant battu, pour la seconde fois, la cavalerie Thessalienne, consacrèrent à Apollon plusieurs statues de bronze qui se voient encore à Delphes. Les Philiasiens ont donné le Jupiter de bronze qui est auprès; et auprès de Jupiter une statue qui représente l'isle d'Egine. Près du trésor des Corinthiens on voit un Apollon en bronze, qui a été renvoyé par les Arcadiens de Mantinée. Un peu plus loin c'est un Apollon et un Hercule qui se disputent un trépied; chacun veut l'avoir, ils sont prêts à se battre; mais Latone et Diane retiennent Apollon, et Minerve appaise Hercule. Les Phocéens firent ce présent dans le temps qu'ils marchoient contre les Thessaliens, sous la conduite de Tellias d'Elis. La Minerve et la Diane sont de Chionis; les autres statues qui composent ce monument ont été faites par Diyllus et par Amyclé. On dit que ces trois statuaires étoient de Corinthe.

C'est une tradition à Delphes, qu'Hercule, fils d'Amphitryon, étant venu pour consulter l'oracle, Xénoclée, qui étoit pour lors la prêtresse du Dieu, ne lui voulut rendre aucune réponse, parce qu'il étoit encore tout souillé du sang d'Iphitus. On dit qu'Hercule, fâché de ce refus, emporta du temple un trépied, et que la prêtresse s'écria : *c'est Hercule de Tyrinthe, et non pas celui de Canope ;* car auparavant, Hercule l'égyptien étoit

venu aussi à Delphes. Mais enfin le fils d'Amphitryon ayant rendu le trépied, il obtint de la prêtresse tout ce qu'il voulut; c'est de là que les poëtes ont pris occasion de feindre qu'Hercule avoit combattu contre Apollon pour un trépied. Après la fameuse victoire que les Grecs remportèrent à Platée, toute la nation crut devoir faire un présent à Apollon, et ce présent fut un trépied d'or, soutenu par un dragon de bronze. Le dragon est encore aujourd'hui dans son entier; mais pour le trépied, qui étoit d'or, il a été enlevé par les généraux de l'armée des Phocéens. Les Tarentins, victorieux des Peucétiens, autres peuples barbares de leur voisinage, consacrèrent à Apollon la dixme des dépouilles remportées sur l'ennemi. Ils firent faire par Onatas d'Egine, et par Calynthus, plusieurs statues tant équestres qu'en pied, et les envoyèrent à Delphes. Vous voyez donc Opis, roi des Iapiges, qui étoit venu au secours des Peucétiens; il est blessé et mourant. On voit autour de lui le héros Taras, Phalante de Lacédémone, et un peu plus loin un dauphin, pour marquer l'aventure arrivée à Phalante. Car on dit qu'avant que d'aborder en Italie, il fit naufrage dans la mer Crissée, et qu'un dauphin le porta jusqu'au rivage.

CHAPITRE XIV.

LA hache que l'on voit ensuite, est un présent de Périclyte, fils d'Euthymaque de la ville de Ténédos. Voici ce que l'on raconte de cette hache. On dit que Cycnus étoit fils de Neptune, et qu'il régna à Colones, ville de la Troade, près de l'isle Leucophrys. Il épousa Proclée, fille de Clytius, et sœur de ce Calétor, qui au rapport d'Homère dans l'Iliade, fut tué par Ajax, justement dans le temps qu'il vouloit brûler le vaisseau de Protésilas. Cycnus eut de Proclée une fille et un fils. Sa fille se nommoit Hémithée, et son fils Ténès. Sa femme étant morte, il épousa en secondes noces Philonomé, fille de Craugasus. Celle-ci prit de l'amour pour Ténès, son beau-fils. Mais n'ayant pu s'en faire aimer, pour se venger, elle résolut de le perdre dans l'esprit de son mari, et l'accusa d'avoir voulu la violer. Cycnus, trompé par cette imposture, fait enfermer le frère et la sœur dans un coffre, et les jeta dans la mer. Sauvés par leur bonne fortune, ils arrivent à Leucophrys, qui du nom de Ténès, s'est depuis appelée Ténédos. Quelque temps après, Cycnus découvre l'artifice et la méchanceté de sa femme. Il s'embarque et va chercher son fils pour lui

confesser son imprudence et lui en demander pardon. Mais au moment qu'il touche le rivage et qu'il attache le cable de son vaisseau à quelque arbre ou à quelque rocher, Ténès prend une hache et coupe le cable, le vaisseau s'éloigne et vogue au gré des vents. La hache de Ténès (1) a depuis fondé un proverbe que l'on applique à ceux qui sont inflexibles dans leur colère. C'est cette hache que l'on voit dans le temple de Delphes. Quant à Ténès, on croit qu'il fut tué depuis par Achille, en défendant son isle contre les Grecs. Dans la suite, les Ténédiens considérant leur foiblesse, jugèrent à propos de ne faire plus qu'un peuple avec les habitans de la ville d'Alexandrie, qui est dans cette partie du continent que l'on nomme la Troade. Mais reprenons notre sujet.

Les Grecs qui combattirent contre le roi de Perse, ayant remporté deux victoires sur mer, l'une auprès d'Artemisium, l'autre à Salamine, en actions de graces pour un si grand bienfait, envoyèrent un Jupiter de bronze à Olympie, et un Apollon à Delphes. On dit aussi que Thémistocle vint à Delphes pour offrir au Dieu les dépouilles des Mèdes, et qu'ayant demandé à la

(1) *La hache de Ténès*, &c. Cette hache et l'aventure que l'auteur vient de raconter, sont représentées sur quelques médailles.

Pythie s'il les mettroit dans le temple, elle rejeta cette proposition avec dureté : *garde-toi*, lui dit-elle, *d'étaler ces riches dépouilles dans le temple d'Apollon, mais bien plutôt remporte-les chez toi.* On peut s'étonner avec raison que Thémistocle fût le seul dont Apollon ne voulût pas recevoir des richesses prises sur les Perses. A cela les uns répondent que le Dieu eût rejeté de même toutes dépouilles des Perses, si avant que de les lui offrir on lui eût demandé son agrément; les autres disent que le Dieu prévoyant qu'un jour Thémistocle iroit chez les Perses en qualité de suppliant, il ne voulut pas recevoir son présent, parce que ce grand homme, après avoir marqué par un monument public et religieux la haine qu'il avoit pour cette nation, il auroit eu mauvaise grace à attendre d'elle son salut. Au reste, vous trouverez que l'irruption des Perses en Grèce a été prédite par les oracles de Bacis, et avant lui par le poëte Euclus.

Près du grand autel vous verrez un loup de bronze. C'est une offrande faite par les habitans de Delphes eux-mêmes. On dit qu'un scélérat, après avoir dérobé l'argent du temple, alla se cacher dans l'endroit le plus fourré du mont Parnasse. Là s'étant endormi, un loup se jeta sur lui et le mit en pièces. Ce même loup entroit toutes les nuits dans la ville et la remplissoit de hurle-

mens. On crut qu'il y avoit à cela quelque chose de surnaturel ; on suivit le loup, et l'on retrouva l'argent sacré que l'on reporta dans le temple. En mémoire de cet événement, on fit faire un loup de bronze ; et on le consacra au Dieu. Ce monument est suivi de la statue dorée de Phryné, faite de la main de Praxitèle ; qui étoit amoureux de cette courtisanne. Ce fut Phryné elle-même qui en fit présent à Apollon.

CHAPITRE XV.

ON voit tout de suite et au même rang deux Apollons, donnés, l'un par les Epidauriens, après une victoire remportée sur les Perses dans le pays d'Argos ; l'autre par les Mégaréens, pour avoir défait les Athéniens auprès de Nissée. Suit une génisse en bronze, dédiée par les Platéens, lorsque dans leur propre pays, avec le secours des autres Grecs, ils taillèrent en pièces l'armée de Mardonius, fils de Gobryas. Des deux Apollons que l'on voit après, l'un est un présent des Héracléotes qui habitent aux environs du Pont-Euxin, l'autre vient d'une amende à laquelle les Phocéens furent condamnés par les Amphictyons, pour avoir labouré un champ consacré au Dieu. Cette dernière statue est haute de trente-cinq coudées ; on

on la nomme à Delphes l'Apollon Sitalcas. Là même vous voyez plusieurs généraux d'armée en bronze, une Diane, une Minerve et deux Apollons encore, toûtes statues données par les Etoliens en reconnoissance de la victoire qu'ils remportèrent sur les Gaulois. Vingt-cinq ou trente ans avant que les Gaulois passassent d'Europe en Asie pour le malheur du genre humain, Phaennis avoit prédit ce déluge de barbares. Nous avons encore sa prophétie en vers hexamètres, dont voici le sens : *une multitude innombrable de Gaulois couvrira l'Hellespont et viendra ravager l'Asie. Malheur sur-tout à ceux qui se trouveront sur leur passage, et qui habitent le long des côtes. Mais bientôt Jupiter prendra soin de les venger. Je vois sortir du mont Taurus un généreux prince qui exterminera ces barbares.* Phaennis vouloit désigner Attalus, roi de Pergame, qu'elle appelle un nourrisson de Taurus; et Apollon lui-même faisant allusion au mot *taurus*, qui signifie *un taureau*, le qualifia de prince, qui avoit les cornes et la force d'un taureau.

Vous verrez ensuite les statues équestres des chefs sous la conduite de qui les Phéréens mirent en fuite la cavalerie athénienne. Du même côté est un palmier de bronze avec une Minerve dorée, monument de deux combats dont les Athéniens

sortirent victorieux en un même jour, l'un sur terre près du fleuve Eurymédon, l'autre sur le fleuve même. Cette Minerve est à présent dédorée et gâtée en plusieurs endroits, ce que j'attribuois à l'avarice et à l'impiété des hommes. Mais depuis j'ai lu dans Clitodeme, le plus ancien historien qui ait traité de l'Attique, que dans le temps que les Athéniens équipoient une flotte pour aller faire une descente en Sicile, on vit paroître à Delphes une nuée de corbeaux qui assiégèrent cette statue, et avec leur bec la mirent dans l'état où elle est : l'historien ajoute que ces oiseaux brisèrent non-seulement la pique et les chouettes qui sont les symboles de la déesse, mais aussi les branches du palmier, et les fruits dont il étoit chargé comme un véritable palmier. Clitodeme rapporte plusieurs autres prodiges qui arrivèrent alors, et qui auroient dû détourner les Athéniens de cette malheureuse expédition. Au même endroit on voit Battus sur un char. C'est un don des Cyrénéens, qui sous les auspices de Battus quittèrent l'isle de Théra, pour aller s'établir en Afrique. Cyrène conduit le char elle-même, et la nymphe Libye couronne Battus. Ce monument est un ouvrage d'Amphion de Gnosse, fils d'Acestor. On dit que Battus après avoir conduit sa colonie à Cyrène, recouvra la parole d'une manière fort extraordinaire. Etant allé faire une course avec les Cyré-

néens dans les déserts de l'Afrique, il apperçut un lion, et la peur qu'il en eut lui fit jèter un grand cri bien articulé. Près de sa statue, il y a un Apollon qui a été fait par ordre des Amphictyons, et de l'amende imposée aux Phocéens pour l'attentat qu'ils avoient commis contre le Dieu.

CHAPITRE XVI.

DE tous les présens faits par les rois de Lydie, il ne reste plus que la soucoupe d'un gobelet donné par Alyatte (1); cette soucoupe est de fer, et c'est un ouvrage de Glaucus de Chio, qui le premier a trouvé l'art de souder le fer. Les différentes pièces qui le composent, ne sont jointes ensemble, ni par des clous, ni même par des pointes, mais uniquement par de la soudure. Sa figure est celle d'une tour, large par en bas; elle s'étrécit par en haut, chaque côté n'est pas d'une seule pièce. Ce sont plusieurs bandes de fer

(1) *Donné par Alyatte*, roi de Lydie, fils et successeur de Sadyattes. Alyatte régna cinquante-sept ans au rapport d'Hérodote, et fut le deuxième de sa race qui enrichit de ses présens le temple de Delphes. Outre le gobelet dont parle ici Pausanias, il y avoit encore une grande *patère* d'argent. *Voyez* Hérodote, liv. 1.

mises les unes sur les autres en manière d'échelons, et les dernières, je veux dire celles d'en haut, sont un peu renversées en dehors. Voilà comment cette soucoupe est faite. Dans le temple il y a un endroit pavé de marbre blanc, et que l'on nomme à Delphes le centre (1), parce qu'il y est regardé comme le centre de la terre; ce que Pindare semble avoir autorisé dans une de ses odes. Là vous voyez quelques offrandes faites au Dieu par les Lacédémoniens, entr'autres une statue d'Hermione, fille de Ménélas, qui fut femme d'Oreste, fils d'Agamemnon, et qui auparavant avoit été mariée à Néoptoleme, fils d'Achille; auprès, c'est Eurydame qui commandoit les Etoliens, lorsqu'ils remportèrent la victoire sur les Gaulois. Cette statue est de Calamis, et c'est un présent des Etoliens.

Elyre est une ville qui subsiste encore aujourd'hui dans les montagnes de Crète; cette ville envoya à Apollon une chèvre de bronze que l'on a aussi mise en ce lieu. La chèvre semble donner à tetter à deux enfans, qui sont Phylacis et Phylandre. On tient qu'ils étoient fils d'Apollon et de la nymphe Acacallis, dont le Dieu sut gagner les bonnes graces dans la ville de Tarrha, et dans

(1) *Le centre.* L'expression grecque est ὄμφαλος, *le nombril.* Mais notre langue ne souffre pas dans ces occasions une exactitude si scrupuleuse.

la maison de Carmanor. On voit ensuite un boeuf de bronze donné par les Carystiens de l'isle d'Eubœe, lorsqu'ils furent vainqueurs des Perses. Eux et les Platéens ont consacré un bœuf à Apollon, par la raison, si je ne me trompe, qu'ayant chassé de leur pays les Barbares, leur fortune en devenoit plus stable, et qu'ils pouvoient désormais cultiver leurs terres en toute sûreté. Suivent les statues de plusieurs capitaines, avec un Apollon et une Diane; c'est un monument de la victoire que les Etoliens remportèrent sur leurs voisins les Arcananiens. On raconte une aventure fort singulière arrivée aux Liparéens. La Pythie leur avoit ordonné de ne combattre la flotte des Tyrrhéniens qu'avec un petit nombre de vaisseaux. En conséquence de cet ordre, ils ne mirent que cinq galères en mer. Les Tyrrhéniens de leur côté, se voyant pour le moins aussi entendus que leurs ennemis dans la marine, parurent avec un égal nombre. Mais leurs cinq galères furent prises. Ils en armèrent cinq autres qui eurent encore le même sort. Enfin ils tentèrent le combat jusqu'à quatre fois, toujours avec le nombre de cinq galères, et chaque fois ils les perdirent. En mémoire d'un événement si extraordinaire et si heureux, les Liparéens envoyèrent à Delphes autant de statues d'Apollon, qu'ils avoient pris de bâtimens sur leurs ennemis. A la suite de ces sta-

tues, on voit un petit Apollon qui a été consacré par Echécratidès de Larisse. On tient même que c'est la plus ancienne offrande qui ait été faite au Dieu.

CHAPITRE XVII.

Ces Barbares qui sont au couchant et qui habitent la Sardaigne, ont aussi voulu honorer le Dieu par un hommage public, en lui consacrant une statue de bronze qui représente leur fondateur. La Sardaigne est une isle que l'on peut mettre au nombre des plus considérables, soit pour sa grandeur, soit pour la fertilité de son terroir. Je n'ai pu découvrir comment elle s'appeloit autrefois dans la langue du pays. Mais je sais que les premiers Grecs qui allèrent y trafiquer, la nommèrent Ichnusse, à cause de sa figure assez semblable à celle du pied d'un homme. Sa longueur est de onze cent vingt stades, et sa largeur de quatre cent soixante et dix. On dit que les premiers étrangers qui soient venus s'établir dans cette isle, étoient des Lybiens conduits par Sardus (1), fils de Macéris, qui en Egypte et

(1) *Conduits par Sardus.* Ce trait d'histoire se trouve confirmé par quelques médailles consulaires qui représentent la Sardaigne avec ces mots, *Sardus pater.*

en Libye, avoit le surnom d'Hercule. Macéris, son père, n'est guère connu que par un voyage qu'il fit à Delphes. Pour lui, il mena une colonie de Libyens à Ichnusse. C'est pourquoi l'isle quitta son premier nom, pour prendre celui de cet illustre étranger. Les anciens insulaires ne furent néanmoins pas chassés; ils se virent seulement contraints de recevoir ces nouveaux hôtes, qui ne s'entendant pas mieux qu'eux à bâtir des villes, habitèrent comme eux dans des cabanes, ou dans les premiers antres que le hasard leur fit trouver. Quelque temps après, Aristée aborda en cette isle avec une troupe de Grecs qui avoient suivi sa fortune. On dit qu'il étoit fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, et qu'inconsolable du malheur arrivé à Actéon, il quitta la Grèce, renonça à sa patrie, et alla chercher un établissement en Sardaigne. Quelques-uns prétendent que dans le même temps, Dédale qui craignoit la colère et la puissance de Minos, s'enfuit de Crète, et qu'il se joignit à Aristée pour lui aider à établir sa colonie. Mais on ne me persuadera point qu'Aristée, qui avoit épousé Autonoé, fille de Cadmus, ait pu être aidé dans aucune entreprise par Dédale, qui vivoit dans le temps qu'Œdipe régnoit à Thèbes. Quoi qu'il en soit, les Grecs qu'Aristée mena avec lui ne bâtirent non plus aucune ville en Sardaigne, apparemment parce qu'ils étoient

trop foibles et en trop petit nombre pour pouvoir venir à bout d'un pareil dessein.

Après Aristée, vint une peuplade d'Ibériens, conduite par Norax. Ceux-ci bâtirent une ville; et du nom de leur chef l'appelèrent Nora. On tient que c'est la première qui ait été bâtie en cette isle, et l'on croit que ce Norax étoit fils de Mercure et d'Érythée, fille de Géryon. Cette peuplade fut suivie d'une autre, commandée par Iolas, et composée de Thespiens, auxquels s'étoient joints quelques peuples de l'Attique. Ils fondèrent les villes d'Olbie et d'Agylé. Cette dernière fut ainsi nommée par les Athéniens, soit du nom de quelqu'une de leurs tribus, soit du nom d'Agyléus, un des chefs de la colonie. On voit encore aujourd'hui en Sardaigne des lieux qui portent le nom d'Iolées, et dont les habitans rendent de grands honneurs à Iolas. Après la prise de Troye, les Troyens qui purent échapper au sac de cette malheureuse ville, s'étant dispersés, plusieurs se sauvèrent avec Enée. De ceux-là une partie fut jetée par les vents en Sardaigne, où, reçue favorablement des Grecs qui y étoient établis, elle ne fit plus qu'un peuple avec eux. Les Barbares ne firent la guerre ni aux Grecs, ni aux Troyens; premièrement, parce que depuis cette jonction, la force étoit égale entre les uns et les autres; et en second lieu, parce que le fleuve Thorsus qui traverse l'isle, séparoit les deux armées, et

qu'aucune des deux ne vouloit passer ce fleuve en présence de l'autre. Après un long espace de temps, les Lybiens firent une seconde descente en Sardaigne, mais avec des troupes plus nombreuses qu'auparavant. Ils n'eurent pas plutôt débarqué qu'ils attaquèrent les Grecs, et les ayant vaincus, ils les passèrent tous au fil de l'épée, ou du moins il en échappa bien peu. Quant aux Troyens, ils se réfugièrent dans les plus hautes montagnes, dont les rochers pointus et les précipices leur servirent de rempart; ils s'y maintinrent si bien qu'ils subsistent encore à présent sous le nom d'Iliens; mais avec le temps ils ont pris l'armure, l'habillement, les mœurs et même la figure des Lybiens.

Près de la Sardaigne est une autre isle que ces mêmes Libyens nomment l'isle de Corse, et que les Grecs appellent Cyrnos. Une partie considérable des habitans de cette isle, chassée par l'autre dans une sédition qui les divisoit, passa en Sardaigne, alla occuper les montagnes et s'y bâtit quelques villes. De-là un peuple que dans la Sardaigne même on nomme les Corses, du nom qu'il portoit en son propre pays. Dans la suite, les Carthaginois s'étant rendus fort puissans par mer, vinrent s'emparer de la Sardaigne, et en soumirent tous les peuples, à la réserve des Iliens et des Corses, que leurs montagnes défen-

doient contre cette invasion. Ils bâtirent ensuite deux villes, Caralis et Soulches. Mais lorsqu'il fut question de partager les dépouilles de l'ennemi, les Ibériens et les Libyens, qui avoient eu bonne part à cette conquête, mécontens du partage, abandonnèrent les Carthaginois, gagnèrent aussi les hauteurs et s'y cantonnèrent. Les Corses leur donnèrent le nom de Balares, qui, dans la langue du pays, veut dire *des fugitifs*. Voilà quelles sont les nations et les villes de la Sardaigne.

Cette isle, du côté qu'elle regarde le nord et le continent de l'Italie, est fermée par des montagnes presque inaccessibles, qui se joignent les unes aux autres, et au bas desquelles on trouve de bonnes rades pour les vaisseaux. Mais du haut de ces montagnes s'élèvent des vents très-violents, et qui varient sans cesse, ce qui rend pour l'ordinaire la mer fort grosse et fort agitée. Au milieu de l'isle il y a des montagnes beaucoup moins hautes; mais l'air renfermé entre celles-ci est fort mal sain, soit à cause des sels épais qu'y apporte le voisinage de la mer, soit parce que le vent du midi y règne continuellement. Car ces hautes montagnes qui sont du côté de l'Italie, empêchent que dans les plus grandes chaleurs le vent du nord ne vienne rafraîchir l'air et la terre de cette partie de la Sardaigne. Il se peut faire aussi que l'isle de Corse, qui n'en est séparée que par un bras de

mer de la largeur de huit stades, et qui est pleine de montagnes fort hautes, ne permette pas au vent d'ouest et au vent du nord, de se faire sentir jusqu'en Sardaigne. On ne voit ni serpens, ni bêtes vénimeuses, ni aucuns loups dans cette isle. Les chèvres n'y sont pas plus grandes qu'ailleurs; mais elles ressemblent à ce bélier de terre cuite, fait par un potier de l'isle d'Egine, avec cette différence qu'elles ont de plus grands poils sous le menton, et que leurs cornes, au lieu d'être toutes droites sur la tête, sont rabattues et courbées vers l'oreille: au reste, ces chèvres passent tous les autres animaux en légèreté et en vîtesse. Il n'y a dans toute l'isle qu'une seule herbe qui soit vénéneuse; elle est faite comme de l'ache, et l'on dit que ceux qui en mangent meurent en riant. C'est pourquoi Homère et les autres après lui, ont appelé rire sardonien cette espèce de rire qui n'est causé par aucune joie, ni par rien d'agréable. Cette herbe croît auprès des fontaines; mais elle ne communique point à l'eau son poison. J'ai cru pouvoir insérer cette digression dans l'histoire de la Phocide, parce que la Sardaigne est encore fort peu connue des Grecs.

CHAPITRE XVIII.

PRÈS de la statue de Sardus, on voit un cheval de bronze, avec une inscription qui porte que c'est Callias, athénien, fils de Lysimachidès, qui a fait cette offrande aux dépens des Perses, sur qui il avoit remporté des dépouilles considérables. La Minerve qui suit fut donnée par les Achéens, lorsqu'ils prirent Phana, ville d'Etolie. Comme le siége traînoit en longueur, et qu'ils avoient déjà perdu toute espérance de réussir, ils envoyèrent consulter l'oracle de Delphes, qui leur rendit cette réponse : *Peuples qui habitez l'heureuse terre de Pélops, la fertile Achaïe, vous voulez savoir par quel moyen vous pourrez prendre la ville que vous tenez assiégée. Observez quelle quantité d'eau est nécessaire tous les jours à ceux qui la défendent. Par-là vous soumettrez bientôt cette ville, que ses belles tours rendent si orgueilleuse et si fière.* Mais les Achéens n'ayant rien compris à cet oracle, ne se trouvèrent pas plus avancés qu'auparavant ; de sorte qu'ils ne songeoient plus qu'à lever le siège et à se rembarquer. Déjà les assiégés rioient de leurs vains efforts, jusques-là qu'une femme eut la hardiesse de sortir de la ville pour aller chercher de l'eau.

Aussi-tôt une troupe d'Achéens l'environne, la prend, et la conduit au camp. Cette femme interrogée, déclare que toutes les nuits on alloit puiser de l'eau à une fontaine qui étoit en dehors, sous les murs de la ville, que cette eau se distribuoit ensuite aux assiégés, et qu'ils n'avoient nulle autre ressource pour étancher leur soif. Les Achéens profitant de l'avis, comblèrent cette fontaine, et la ville se rendit incontinent après. La Minerve des Achéens est suivie d'un Apollon donné par ces Rhodiens, qui habitent la ville de Linde. Un peu plus loin vous voyez un âne de bronze, consacré par les Ambraciotes, au sujet d'une victoire qu'ils remportèrent sur les Molosses durant la nuit. Car on raconte que les Molosses s'étoient embusqués la nuit pour surprendre les Ambraciotes, et qu'un âne que l'on conduisoit à la ville ayant trouvé une ânesse en son chemin, se mit à s'égayer et à braire autour d'elle. Ce bruit, joint à celui que le conducteur de l'âne faisoit de son côté, donna l'alarme aux Molosses; ils sortirent de leur embuscade; en même-temps les Ambraciotes avertis de leur mauvais dessein, tombèrent sur eux, et les taillèrent en pièces.

Les habitans d'Ornée, dans l'état d'Argos, se voyant extrêmement pressés par les Sicyoniens, firent vœu à Apollon, que s'ils pouvoient les chasser de leur pays, ils lui enverroient tous les jours

à Delphes, un certain nombre de victimes en grande pompe et solemnité. Ensuite, pleins de confiance, ils combattent les Sicyoniens, et les défont. Mais l'embarras fut d'accomplir leur vœu ; car outre la dépense, cette pompe à laquelle ils s'étoient obligés, causoit chaque jour beaucoup de peine et de fatigue. Ils imaginèrent donc de s'acquitter une fois pour toutes, et ce fut en envoyant à Delphes un tableau qui représentoit le pompeux sacrifice qu'ils avoient voué à *Apollon* ; c'est ce que l'on voit encore gravé sur le bronze. Près de ce tableau vous voyez un des travaux d'Hercule, c'est son combat contre l'hydre. Ce monument est tout-à-la-fois un ouvrage et un présent de Tisagoras. L'hydre et l'Hercule sont de fer. On comprend aisément combien il est difficile de mettre le fer en œuvre, quand il s'agit d'en faire une statue. Aussi, quelqu'ait été ce Tisagoras, on ne peut assez admirer cet ouvrage, de même que ces têtes de lion et de sanglier que l'on a consacrées à Bacchus, dans la ville de Pergame, et qui sont de fer aussi. Elatée, ville de la Phocide, étant assiégée par Cassander, Olympiodore, envoyé à son secours par les Athéniens, fit lever le siège à ce prince. La ville, en action de graces, donna un lion de bronze à Apollon de Delphes. Ce lion est placé dans le même rang que les statues dont je viens de parler. Auprès, c'est un Apollon

donné par les Massiliens, comme la dixième partie des dépouilles remportées sur les Carthaginois, qu'ils avoient vaincus dans un combat naval. Là, se voit aussi un trophée érigé par les Etoliens, avec une statue de femme armée, qui représente l'Etolie. Ce monument a été consacré aux dépens des Gaulois, que les Etoliens obligèrent de payer une grosse contribution, à cause des cruautés qu'ils avoient exercées contre la ville de Callion. Vous voyez ensuite une statue d'or, donnée par Gorgias de Léontium, et c'est Gorgias lui-même qu'elle représente.

CHAPITRE XIX.

IMMÉDIATEMENT après cette belle statue, on voit celle de Scyllis de Scios, le plus habile plongeur qui fut jamais. Il avoit appris à Cyana, sa fille, l'art de plonger comme lui dans les endroits les plus profonds de la mer. L'un et l'autre voyant la flotte de Xerxès battue d'une horrible tempête, près du mont Pélion, ils se jettèrent à la mer, et ayant arraché les ancres qui retenoient les galères de Xerxès, ils lui causèrent par-là une perte infinie. Les Amphictyons, pour éterniser la mémoire d'un si grand service, érigèrent au père et à la fille des statues dans le temple d'Apollon.

Mais parmi les statues que Néron enleva de Delphes, pour les transporter à Rome, celle de Cyana fut du nombre. Pour le dire en passant, on prétend que les filles peuvent plonger dans la mer, sans que leur virginité en souffre aucune atteinte. L'ordre de ma narration veut maintenant que je fasse part au lecteur d'une chose que j'ai ouï conter à Lesbos. Des pêcheurs de Méthymne ayant jeté leurs filets dans la mer, en retirèrent une tête faite de bois d'olivier. Cette tête ressembloit assez à celle d'un dieu, mais d'un dieu étranger, et inconnu aux Grecs. Les Méthymnéens voulant savoir si c'étoit la tête de quelque héros, ou d'une divinité, envoyèrent consulter la Pythie, qui leur ordonna de révérer Bacchus Céphallen. Gardant donc cette tête, ils en firent l'objet de leur culte, mais en même-temps ils en envoyèrent une copie à Delphes, et c'est cette tête de bronze que l'on voit après la statue de Scyllis.

Sur le fronton du temple vous voyez Latone, Diane, Apollon, les Muses, le Soleil qui se couche, Bacchus et des Thyïades. Toutes ces figures sont de Praxias d'Athènes, disciple de Calamis; Praxias mourut avant que le temple pût être achevé. Voilà pourquoi les autres ornemens du fronton sont d'Androsthène, qui étoit aussi Athénien, mais disciple d'Encadmus. On a suspendu aux chapiteaux des colonnes, diverses dépouilles des

des ennemis, entr'autres des boucliers d'or, monument glorieux de la victoire que les Athéniens remportèrent à Marathon sur les Perses. Derrière et sur la gauche on voit des boucliers de Gaulois ; ils sont, quant à la forme, presque semblables à ceux des Perses, et ce sont les Etoliens qui les ont consacrés en ce lieu. Dans ma description d'Athènes, en parlant du sénat des cinquante, j'ai déjà dit quelque chose de l'irruption des Gaulois en Grèce. Mais à présent que j'écris l'histoire de Delphes, je crois devoir traiter ce point plus au long, parce que c'est particulièrement dans le malheur dont Delphes fut menacée, que les Grecs signalèrent leur courage contre ces barbares.

La première expédition des Gaulois hors de leur pays, est celle qu'ils firent sous la conduite de Cambaulès. Ils pénétrèrent jusqu'en Thrace, mais sans oser s'attirer sur les bras les peuples d'au-delà, parce qu'ils sentoient leur propre foiblesse, et combien les Grecs étoient supérieurs en nombre. Après cette entreprise, ils en tentèrent une seconde à l'instigation de ceux-là même qui avoient suivi Cambaulès, et qui accoutumés à vivre de rapine et de brigandage, ne pouvoient plus renoncer aux douceurs de cette vie licencieuse. Ayant donc mis sur pied une prodigieuse armée, tant d'infanterie que de cavalerie, ils la

partagèrent en trois corps. Ils donnèrent le premier à Céréthrius, avec ordre de marcher contre les Thraces et contre les Triballes. Brennus et Acichorius commandoient le second, et devoient entrer dans la Pannonie. Bolgius, à la tête du troisième, alla faire la guerre aux Macédoniens et aux Illyriens. Il livra bataille à Ptolémée, roi de Macédoine, j'entends ce Ptolémée qui, après s'être réfugié auprès de Séleucus, fils d'Antiochus, en qualité de suppliant, le tua par une lâche trahison, et qui fut surnommé *le Foudre*, à cause de son audace. Mais il périt à son tour, en combattant contre Bolgius, et une bonne partie de l'armée des Macédoniens fut taillée en pièces. Cependant les Gaulois, à cette seconde tentative non plus qu'à la première, n'ayant osé aller plus avant, ni attaquer les Grecs, s'en retournèrent bientôt chez eux.

Ce fut pour lors que Brennus, et dans l'assemblée du peuple, et auprès des particuliers les plus accrédités, ne cessa de faire tous ses efforts pour engager la nation à prendre les armes contre les Grecs. Il représente d'un côté la Grèce épuisée d'hommes par les guerres qu'elle avoit eues à soutenir, de l'autre l'opulence de ses villes en comparaison des villes de la Gaule, la richesse de ses temples, en un mot, la quantité d'or et d'argent monnoyé et non monnoyé, qui

alloit devenir la proie du vainqueur. Par ce discours, encore plus par ces espérances, il détermine ses compatriotes : aussi - tôt il associe au commandement des armes les plus qualifiés de la nation, sur-tout Acichorius. On leva une armée formidable, composée de cent cinquante - deux mille hommes d'infanterie, et de vingt mille quatre cents cavaliers; je dis cavaliers par état, car ils étoient en tout plus de soixante mille. En effet, chaque maître avoit deux valets montés comme lui, et entendus au métier de la guerre. Ces valets étoient, durant le combat, à la queue des escadrons; et voici à quoi ils servoient. Si le cavalier perdoit son cheval, l'un des deux valets lui en donnoit un autre dans le moment; s'il étoit tué, il prenoit sa place. Si le maître et le premier valet avoient le même sort, le second leur succédoit. Si le maître étoit seulement blessé, l'un des valets le tiroit de la mêlée, et le portoit au camp, pendant que l'autre combattoit à sa place. Je crois que les Gaulois avoient institué cette milice à l'imitation de ces dix mille qui servoient dans l'armée des Perses, et que l'on nommoit *les Immortels*, avec cette différence pourtant que les Perses ne remplaçoient leurs morts qu'après le combat, au lieu que dans la cavalerie gauloise les morts étoient remplacés durant le combat même. Les Gaulois appellent cette espèce de mi-

dite *Trimarcesia* (1), du mot *Marca*, qui en langue celtique signifie un cheval. Avec cet appareil, Brennus, plein de confiance, mena son armée en Grèce.

CHAPITRE XX.

JAMAIS les Grecs ne furent plus consternés. Mais la grandeur du danger dont ils étoient menacés, ne fit que leur ouvrir les yeux, et leur inspirer à tous la généreuse résolution de défendre leur patrie. Ils comprirent qu'il ne s'agissoit pas seulement de leur liberté, comme avec les Perses, et qu'en donnant la terre et l'eau, ils ne rendroient pas leur condition meilleure. Ils se représentoient les calamités que la précédente irruption des Gaulois avoit causées en Thrace, en Macédoine, en Péonie; et tout récemment encore on venoit d'apprendre avec quelle indignité ils avoient traité les Thessaliens. Les villes et les particuliers se persuadèrent donc sans peine que dans cette fatale conjoncture il falloit ou vaincre, ou périr. Pour peu que le lecteur soit curieux de savoir quels furent ceux des peuples de la Grèce qui défendirent le pas des Thermopyles contre Xerxès,

(1) *Trimarcesia*. Camérarius lisoit *Trimarrisia*, et *Marre* pour *Marca*. *Voyez* Bochart dans son Phaleg.

et quels furent ceux qui armèrent contre les Gaulois, afin de comparer leurs efforts ensemble dans l'une et dans l'autre occasion, il est aisé de le satisfaire. Lorsqu'il fut question de combattre Xerxès, les Lacédémoniens envoyèrent trois cents hommes sous la conduite de Léonidas, les Tégéates en envoyèrent cinq cents, et les Mantinéens autant. Les Orchoméniens d'Arcadie en donnèrent six vingts pour leur part, et les autres villes d'Arcadie en fournirent en commun. Il vint de Mycènes quatre-vingts hommes, deux cents de Phliunte, et quatre cents de Corinthe. Les Béotiens contribuèrent de sept cents hommes, Thèbes et Thespie de quatre cents. Les Phocéens, au nombre de mille hommes, allèrent occuper les défilés du mont *Œta*, si néanmoins on peut mettre ces mille hommes en ligne de compte. Quant aux Locriens qui habitent au bas du mont Cnémis, Hérodote ne marque point quel fut leur contingent ; il dit seulement qu'ils envoyèrent du secours de toutes les villes qui composent leur république ; d'où l'on peut à-peu-près conjecturer le nombre de troupes qu'ils fournirent. Car les Athéniens au combat de Marathon, ne faisoient pas plus de neuf mille hommes, en y comprenant leurs esclaves, et tous ceux que la nécessité avoit fait enrôler, quoique d'un âge peu propre à porter les armes. Ainsi j'estime que les Locriens qui vin-

rent défendre les Thermopyles, ne pouvoient faire plus de six mille hommes. Toute l'armée des Grecs, en cette occasion, ne passoit donc pas le nombre d'onze mille deux cents hommes. D'ailleurs, il est certain qu'aux Thermopyles, contre Xerxès, il n'y eut que les Lacédémoniens, les Thespiens, et les Mycénéens qui tinrent ferme; tous les autres se retirèrent sans attendre l'issue du combat.

Les Grecs firent mieux leur devoir contre ces barbares, qui des bords de l'Océan étoient venus fondre en Grèce. Voici les secours qu'ils envoyèrent aux Thermopyles. Il s'y trouva dix mille hommes d'infanterie béotienne, avec cinq cents chevaux de la même nation; ils étoient commandés par quatre chefs, autrement dit Béotarques; savoir: Céphissodote, Théaridas, Diogène et Lysander. Le contingent des Phocéens fut de trois mille fantassins, et de cinq cents cavaliers, aux ordres de Critobule et d'Antiochus. Les Locriens qui sont près de l'isle Atalante étoient conduits par Midias, au nombre de sept cents, et c'étoit pure infanterie. La ville de Mégare fournit quatre cents hommes de pied, et quelque cavalerie, sous le commandement de Mégaréüs. Les Etoliens étoient les plus nombreux et les plus entendus à toutes sortes de combats. On ne sait pas au juste de combien étoit leur cavalerie; mais leur infanterie faisoit au moins sept mille hommes, sans compter

une centaine ou environ de soldats armés à la légère, fort propres aux escarmouches. Ces troupes avoient trois chefs de leur nation, Polyarque, Polyphron et Lacratès. Les Athéniens armèrent trois cent cinq galères (1), ils donnèrent outre cela mille hommes de pied avec cinq cents chevaux ; Callippe, fils de Mœroclès, en eut le commandement, comme je l'ai déjà dit ailleurs. Au reste, les Athéniens, à cause de leur ancienne prééminence, tinrent le premier rang dans l'armée. Les rois donnèrent aussi du secours. Il vint cinq cents hommes de Macédoine, envoyés par Antigonus, et commandés par Aristodème. Il en vint autant d'Asie, je veux dire cinq cents Syriens des bords de l'Oronte, qui étoient sujets du roi Anthiocus, et qui avoient Télésarque pour chef.

Toutes ces troupes s'étant assemblées aux Thermopyles, on ne sut pas plutôt les Gaulois arrivés sur les confins de la Magnésie et de la Phtiotide, que l'on détacha mille hommes d'infanterie légère, et ce qu'il y avoit de meilleure cavalerie, avec ordre d'aller gagner le Sperchius, pour en disputer le passage aux barbares. La première chose

(1) *Trois cent cinq galères.* Je suis la correction de Paulmier, qui devient probable, par ce que raconte Hérodote, liv. 7, que les Athéniens dans la guerre qu'ils eurent contre les Eginètes, mirent en mer deux cents galères.

que fit ce détachement en arrivant, ce fut de rompre les ponts, et ensuite de camper sur les bords du fleuve. Brennus ne manquoit ni d'adresse, ni d'expérience ; même suivant le génie des barbares, il étoit assez fertile en ruses et en expédiens, quand il s'agissoit de tromper l'ennemi. La nuit même, lorsque les ponts eurent été rompus, ce général, sans se mettre en peine de cet inconvénient, envoya dix mille hommes vers l'embouchure du Sperchius, premièrement afin qu'ils pussent passer sans que les Grecs s'en apperçussent, et en second lieu, parce que là ce fleuve, au lieu de couler rapidement comme aux autres endroits, se répand dans la campagne, et forme une espèce de marécage. Or, parmi ces dix mille hommes, les uns savoient parfaitement bien nager, et les autres étoient de la plus haute taille, avantage que Brennus trouvoit aisément dans ses troupes, les Celtes surpassant tous les autres peuples en stature. Aussi arriva-t-il que ce détachement passa le fleuve durant la nuit, partie à la nage, ou à la faveur de leurs boucliers, qui leur servoient comme de nacelles, partie à gué, la grandeur dont ils étoient leur en donnant la facilité. Les Grecs, de leur côté, qui étoient au haut du fleuve, ayant appris par leurs coureurs que l'ennemi l'avoit passé, ne tardèrent pas à regagner le gros de leur armée.

CHAPITRE XXI.

Brennus commanda à ceux qui habitoient aux environs du golphe Maliaque, de jeter un pont sur le Sperchius, ce qu'ils exécutèrent en diligence, à cause de la terreur qu'il leur inspiroit, et parce qu'ils avoient une extrême impatience de le voir sortir de leur pays, prévoyant bien que s'il y faisoit un plus long séjour, il les accableroit de toutes sortes de malheurs. Le pont étant achevé, les Gaulois s'avancèrent du côté d'Héraclée, pillant tout ce qu'ils rencontroient, et tuant autant d'hommes qu'ils en trouvoient d'épars dans la campagne. Ils ne prirent pourtant pas la ville, parce qu'heureusement un an auparavant les Etoliens avoient forcé les Héracléotes de se soumettre à eux, et que, regardant Héraclée comme une ville de leur domination, ils étoient promptement accourus à son secours. Mais peu importoit à Brennus de se rendre maître d'Héraclée, pourvu qu'il chassât des remparts la garnison qui l'auroit empêché de gagner le pas des Thermopyles, et de pénétrer en Grèce; il eut le bonheur d'y réussir. Ayant donc passé sous les murs d'Héraclée, et instruit par des transfuges du véritable état des Grecs, il se moqua de

leur petit nombre, et résolut de leur livrer bataille dès le lendemain au lever du soleil. Résolution sur laquelle il ne consulta aucun devin grec, qui ne fut précédée d'aucun sacrifice qui pût lui rendre ses dieux favorables; mais c'est de quoi ces barbares se mettent fort peu en peine.

Les Grecs marchèrent au combat en bon ordre et dans un grand silence. Au moment de la mêlée, leur grosse infanterie s'avança, mais pas plus qu'il ne falloit, et tenant toujours sa phalange bien serrée; tandis que l'infanterie légère gardant aussi ses rangs, faisoit pleuvoir une grêle de traits sur les barbares, et leur tuoient beaucoup de monde à coups de flèches et à coups de frondes. La cavalerie fut inutile de part et d'autre, non-seulement à cause des défilés de la montagne qui sont fort étroits, mais parce que les roches glissantes par elles-mêmes, l'étoient devenues encore davantage par des pluies continuelles. L'armure des Gaulois étoit foible, car ils n'avoient que leurs boucliers qui ne sont pas de grande résistance, du reste, nulle sorte d'armes qui pût les couvrir; et ce qui importe encore plus, ils n'étoient pas, à beaucoup près, aussi habiles que les Grecs en l'art militaire. Ils ne savoient que se jeter sur l'ennemi avec une impétuosité aveugle, comme des bêtes féroces. Pourfendus à coups de haches, ou tout percés de coups d'épées, ils ne lâchoient pas prise,

ni ne quittoient l'air menaçant et opiniâtre qui leur étoit naturel. Ils étoient furieux jusqu'au dernier soupir. On en voyoit qui arrachoient de leurs plaies le trait mortel dont ils étoient atteints, pour le lancer contre les Grecs, et pour en frapper ceux qui se trouvoient à leur portée.

Cependant les galères d'Athènes s'étant tirées à grand peine et non sans danger des marécages qui s'étendent de ce côté-là, s'avancèrent fort près des Gaulois; les Athéniens qui étoient sur ces galères, prirent aussi-tôt l'ennemi en flanc, et lui décochèrent mille et mille traits. Enfin, les barbares faisant fort peu de mal dans leurs défilés, et en souffrant beaucoup, leurs généraux firent sonner la retraite. Mais ils se retirèrent avec tant de précipitation, que tombant les uns sur les autres, plusieurs furent foulés aux pieds de leurs compagnons, et d'autres en grand nombre demeurèrent enfoncés dans ces marécages, que forme-là le voisinage de la mer; de sorte qu'ils ne perdirent pas moins de monde dans leur retraite, qu'ils en avoient perdu dans le combat. Les Athéniens se distinguèrent à cette journée entre tous les Grecs, mais nul d'eux ne marqua tant de valeur que le jeune Cydias, qui faisoit pour lors ses premières armes. Son courage ne le sauva pourtant pas. Il fut tué par les Gaulois, et ses proches consacrèrent son bouclier à Jupiter

le Libérateur, avec cette inscription : *Ce bouclier que tu vois suspendu, et qui est aujourd'hui consacré à Jupiter, fut autrefois le bouclier du brave Cydias, qui, à la fleur de son âge, mourut glorieusement en combattant contre les Gaulois.* Cette inscription demeura jusqu'au temps de Sylla, que ses soldats enlevèrent du portique de Jupiter Eleutherius ou le Libérateur, divers ornemens, entr'autres bon nombre de boucliers que l'on y conservoit. Telle fut l'issue du combat contre les Gaulois aux Thermopyles.

Après cet heureux succès, les Grecs enterrèrent leurs morts, et dépouillèrent les barbares qui furent trouvés sur le champ de bataille. Les Gaulois ne songèrent seulement pas à envoyer un héraut, pour demander le temps de leur donner la sépulture, et ils firent voir qu'il leur étoit indifférent que leurs corps fussent couverts de terre, ou mangés par les bêtes carnassières. Je crois qu'ils négligent ces devoirs funèbres pour deux raisons; la première, pour donner plus de terreur à leurs ennemis, par l'opinion de leur férocité; la seconde, parce qu'en effet ils ne sont point touchés des devoirs que l'on rend aux morts. Du côté des Grecs, il n'y eut que quarante hommes de tués. On ne put savoir au juste combien les barbares en perdirent, parce que ceux qui avoient péri dans les marais ne se retrouvèrent point, et il y en étoit péri un grand nombre.

CHAPITRE XXII.

SEPT jours après le combat, de nouvelles troupes de l'armée des Gaulois ayant filé le long des murs d'Héraclée, entreprirent de passer le mont Œta. Ces troupes prétendoient aller par un petit sentier qui conduit à Trachine, ville ruinée dès-lors, au-dessus de laquelle étoit un temple de Minerve, que les peuples avoient enrichi de beaucoup d'offrandes. Les Gaulois comptoient que par ce chemin dérobé, ils gagneroient le haut de la montagne, et que chemin faisant ils pilleroient le temple. Mais Télésarque qui, avec un détachement, gardoit les passages de ce côté-là, tomba si à propos sur les barbares, qu'il les tailla en pièces. Il y périt lui-même, et fut extrêmement regretté à cause de son zèle et de son affection pour les Grecs. Une résistance si peu attendue, étonna fort les généraux de l'armée ennemie; ils jugeoient de l'avenir par le présent, et commençoient à désespérer du succès de leur entreprise. Il n'y eut que Brennus qui ne perdit point courage. Il lui vint dans l'esprit que s'il pouvoit faire une diversion, et obliger les Etoliens à s'en retourner chez eux, il mettroit aisément fin à cette guerre. Il fit donc un détachement de qua-

rante mille hommes d'infanterie, et de huit cents chevaux, dont il donna le commandement à Orestorius et à Combutis. Ces lieutenans-généraux eurent ordre de repasser le Sperchius, de prendre leur chemin par la Thessalie, et d'aller en Etolie mettre tout à feu et à sang. Ce furent eux qui saccagèrent la ville de Callion, et qui ensuite y autorisèrent des barbaries si horribles, que je ne crois pas qu'il y en eut encore d'exemple dans le monde. Tout le sexe viril fut mutilé (1), les vieillards périrent par le tranchant de l'épée, les enfans à la mammelle furent arrachés du sein de leurs mères pour être égorgés, et s'il y en avoit qui parussent nourris d'un meilleur lait que les autres, les Gaulois buvoient leur sang, et se rassasioient de leur chair. Les femmes et les jeunes vierges qui avoient quelque sentiment d'honneur, se donnèrent la mort elles-mêmes; les autres forcées de souffrir toutes les indignités que l'on peut s'imaginer, devinrent ensuite la risée de ces barbares, aussi peu susceptibles d'amour que de pitié. Celles donc qui pouvoient s'emparer d'une épée, se la plongeoient dans le sein; d'autres se laissoient mourir en s'abstenant de dormir et de manger; et cependant le soldat en

(1) *Tout le sexe viril fut mutilé.* Amasée a mal rendu cet endroit. *Quidquid marium fuit*, dit-il, *ad internecionem exciderunt.* L'auteur dit bien nettement ce que je lui fais dire,

assouvissoit son incontinence ; car mortes ou mourantes, elles n'étoient pas à couvert de sa brutalité.

Les Etoliens ayant eu nouvelles de ce qui se passoit chez eux, décampèrent aussi-tôt des Thermopyles, et ne songèrent plus qu'à regagner leur pays, uniquement occupés du desir de venger la malheureuse ville de Callion, et de sauver celles qui étoient menacées d'un pareil traitement. Dès qu'ils furent sur leurs terres, tout ce qu'il y eut d'Etoliens capables de porter les armes, accoururent au camp ; les vieillards même oublièrent leur âge ; et, soit nécessité, soit courage, ils voulurent suivre les autres. Les femmes encore plus animées que les hommes prirent aussi les armes. Déjà les barbares après avoir brûlé la ville, pillé et saccagé temples et maisons, chargés de butin, s'en retournoient triomphans, lorsqu'arrive un corps de troupes sorti de Patra, la seule ville d'Achaïe qui eût songé à secourir les Etoliens. Ces troupes avoient une adresse merveilleuse à se servir de leurs armes, toutes pesantes qu'elles étoient. Elles donnent brusquement sur les Gaulois, et en font un grand carnage ; mais accablées par le nombre, et outrées de fatigues, elles perdoient tout espoir lorsqu'heureusement les Etoliens vinrent les joindre. Alors, vous eussiez vu

hommes et femmes combattre à l'envi, border le chemin par où passoient les Gaulois, et lancer sur eux une infinité de traits, dont leurs boucliers, légers comme ils sont, les défendoient mal. L'ennemi vouloit-il les poursuivre, aussi-tôt ils lui échappoient, et dès qu'il se remettoit en marche, ils étoient à ses trousses. Enfin, les malheureux habitans de Callion, après avoir justifié par une triste expérience tout ce qu'Homère dit de plus incroyable des cruautés exercées par les Lestrygons et par les Cyclopes, eurent au moins des vengeurs. Car de ce détachement de quarante mille huit cents hommes, il n'en revint pas la moitié au camp des Thermopyles. Voici maintenant de quelle manière les affaires tournèrent aux Thermopyles mêmes entre les Grecs et les barbares.

Du bas des Thermopyles on peut venir gagner le haut du mont Œta, par deux sentiers, dont l'un fort étroit et fort rude, mène au-dessus de Trachine; l'autre plus facile et par lequel on peut même conduire une armée, passe par les terres des Enianes. Ce fut celui-ci que tint le Mede Hydarnès, lorsqu'il vint prendre Léonidas en queue, et envelopper son détachement. Les Grecs apprirent tout-à-coup que Brennus tenoit cette route, conduit par les Héracléotes et par les Enianes;

Enianes, non que ces peuples eussent aucune mauvaise volonté contre les Grecs, mais parce qu'ils vouloient se délivrer eux-mêmes du voisinage des barbares, et n'en pas souffrir plus long-temps; ce qui vérifie le dire de Pindare, que chacun est fort sensible à ses propres maux, et fort peu touché de ceux d'autrui. Brennus donc encouragé par les Enianes et par les Héracléotes, laissa Acichorius au camp, lui disant que si-tôt qu'il auroit monté la montagne et gagné les derrières, il le lui feroit savoir, et qu'alors il marchât afin d'envelopper les Grecs de tous côtés. Pour lui il prit quarante mille hommes choisis dans toute l'armée, et suivit ses guides par le sentier qu'on lui enseignoit. Le hasard fit que ce jour-là le mont Œta fut couvert d'un brouillard si épais, que le soleil ne put se montrer, de sorte que les Phocéens qui étoient postés de ce côté-là, eurent plutôt les ennemis sur les bras, qu'ils ne les eurent apperçus. Dans cet extrême danger, les uns combattent les Gaulois, les autres soutiennent leur furie, tous font des efforts incroyables; mais forcés ils quittent enfin leur poste et abandonnent les défilés. Tout ce qu'ils purent faire, ce fut d'accourir au camp des Grecs, et de leur annoncer le danger où ils étoient avant que les Barbares eussent eu le temps de leur fermer tous

les passages. Aussi-tôt les Athéniens approchent leurs galères, les Grecs se rembarquent, tous ensuite se dispersent, et chacun s'en retourne chez soi.

CHAPITRE XXIII.

BRENNUS enflé de ce succès, sans attendre qu'Acichorius le fût venu joindre, marcha droit à Delphes. Les habitans consternés s'étant refugiés vers l'oracle, le Dieu leur déclara qu'ils n'avoient rien à craindre, et les assura de sa protection. Les peuples de la Grèce qui prirent les armes pour les intérêts du Dieu sont aisés à compter. Chaque ville de la Phocide envoya du secours. Amphisie donna quatre cents hommes d'infanterie pesamment armés. Les Etoliens, au premier bruit de la marche des barbares, fournirent un petit nombre de troupes; mais peu de temps après Philomelus amena douze cents hommes. Ils n'en donnèrent pas davantage, parce qu'ils tournèrent leurs principales forces contre l'armée d'Acichorius, qu'ils ne cessèrent de harceler, évitant toujours le combat, mais tombant sur son arrière-garde, pillant son bagage, et lui tuant beaucoup d'hommes et de chevaux, ce qui rendit sa marche très-longue et très-pénible. Au reste, Acichorius avoit laissé une

partie de ses troupes dans son camp, près d'Héraclée, pour garder les richesses qu'il y avoit amassées. Quant aux Grecs qui s'étoient rendus à Delphes, ils se mirent en bataille pour combattre Brennus. Alors, on vit tout-à-coup des signes évidens de la colère du Ciel contre les Barbares. Car en premier lieu tout le terrein qu'occupoit leur armée, fut agité d'un violent tremblement de terre, qui dura une bonne partie du jour. Ensuite il y eut un tonnerre et des éclairs continuels, qui non-seulement effrayoient les Gaulois, mais qui les empêchoient d'entendre les ordres de leurs généraux. La foudre tomboit fréquemment sur eux, et ne tuoit pas seulement celui qui en étoit frappé; une exhalaison enflammée se communiquoit à ceux qui étoient auprès, et les réduisoit en poudre, eux et leurs armes. On vit paroître en l'air des héros de l'ancein temps, qui animoient les Grecs, et combattoient eux-mêmes contre les barbares, je veux dire Hypérochus, Laodocus et Pyrrhus, auxquels les habitans de Delphes ajoutent encore Phylacus, qui fut autrefois un de leurs citoyens. Cependant les Phocéens perdirent beaucoup de braves gens, entr'autres Aleximaque, jeune homme qui joignant une grande force de corps à un grand courage, avoit fait un horrible carnage des ennemis. Depuis ils envoyèrent son portrait à Delphes pour être consacré à Apollon.

Les Gaulois après avoir essuyé tant de craintes et tant de malheurs durant tout le jour, eurent une nuit encore plus funeste. Car il fit un froid mortel, qui devint encore plus cuisant par la quantité de neige qui tomba. Et comme si tous les élémens avoient conjuré leur perte, il se détacha du mont Parnasse de grosses pierres, ou, pour mieux dire, des rochers entiers qui en roulant sur eux n'en écrasoient pas par un ou deux à *la fois*, mais des trente et quarante, selon qu'ils étoient ou commandés pour faire sentinelle, ou attroupés ensemble pour prendre quelque repos. Le soleil ne fut pas plutôt levé, que les Grecs qui étoient dans la ville, firent une vigoureuse sortie, tandis que ceux qui étoient au-dehors attaquoient l'ennemi par derrière. En même-temps les Phocéens descendirent du Parnasse à travers les neiges, par des sentiers qui n'étoient connus que d'eux, et prenant les barbares en queue, ils en tuèrent une infinité à coups de flèches, sans qu'ils pussent seulement se défendre. Il n'y eut que les gardes de Brennus, tous gens choisis et d'une taille prodigieuse, qui résistèrent malgré le froid dont ils étoient transis, et qui se faisoit bien plus sentir à ceux qui avoient reçu des blessures. Mais voyant Brennus, leur général, dangereusement blessé et presqu'aux abois, ils ne songèrent plus qu'à le couvrir de leurs corps et à l'emporter. Ce fut

alors que les barbares, pressés de toutes parts, prirent la fuite, et pour ne pas laisser en la puissance des Grecs ceux qui étoient blessés, ou qui ne pouvoient suivre, ils les tuèrent tous impitoyablement.

Dans leur fuite ils campèrent où la nuit les surprit, et cette nuit-là même ils eurent une terreur panique; car ainsi nomme-t-on ces frayeurs qui n'ont aucun fondement réel, parce qu'on les croit inspirées par le dieu Pan. L'horreur de la nuit leur fit donc prendre une fausse alarme. La crainte saisit d'abord un petit nombre de soldats qui crurent entendre un bruit de chevaux et avoir l'ennemi derrière eux. Mais bientôt elle se communiqua aux autres, et l'épouvante fut si générale que tous prirent les armes, et se divisant en plusieurs pelotons, ils se battoient et s'entretuoient, croyant se battre contre des Grecs. Leur trouble étoit si grand, qu'à chaque mot qui frappoit leurs oreilles, ils s'imaginoient entendre parler grec, comme s'ils avoient oublié leur langue. D'ailleurs, dans les ténèbres, ils ne pouvoient ni se reconnoître, ni distinguer la forme de leurs boucliers, si différente de celle des Grecs; de sorte que chacun d'eux se méprenoit également et à la voix et aux armes de celui qui lui étoit opposé. Cette erreur qui ne pouvoit être qu'un effet de la colère des dieux,

dura toute la nuit, et causa aux barbares une très-grande perte. Ceux qui s'en apperçurent les premiers, ce furent des Phocéens qui gardoient les troupeaux dans la campagne. Ils en apprirent la nouvelle aux Grecs; et les Phocéens en eurent encore plus de courage à poursuivre l'ennemi. On ne laissa plus les bestiaux dans les champs, et l'on fit ensorte que les barbares ne pussent avoir ni grain, ni aucune sorte de provision qu'à la pointe de l'épée, ce qui les affama *bientôt*. Le combat qui se donna dans la Phocide leur coûta près de six mille hommes; le froid de la nuit suivante et cette terreur panique dont j'ai parlé en fit périr plus de dix mille, et l'extrême disette à laquelle ils furent réduits en emporta bien encore autant.

Les Athéniens surent bientôt tout ce détail par des couriers qu'ils avoient envoyés à Delphes. Sur cette nouvelle ils marchent en Béotie et joignent leurs forces à celles de leurs voisins. Ensuite ils vont s'embusquer tous ensemble sur le passage des Gaulois, donnent sur leur arrière-garde et leur tuent encore beaucoup de monde. Les troupes d'Acichorius n'avoient joint Brennus que la nuit précédente, tant les Etoliens qui étoient continuellement à leurs trousses avoient retardé leur marche. Les barbares eurent donc bien de la peine à regagner leur camp d'Héra-

clée, et il ne s'y en sauva qu'un fort petit nombre. Brennus n'étoit pas sans espérance de guérison; mais on dit que se regardant comme l'auteur de tous les malheurs arrivés aux Gaulois, et craignant le ressentiment de ses concitoyens, il s'empoisonna lui-même. Après sa mort les Gaulois s'exposèrent à de nouveaux dangers, en tentant de de repasser le Sperchius, quoique toujours poursuivis par les Etoliens. Quand ils eurent passé ce fleuve, les Thessaliens et les Maliens leur dressèrent une embuscade, où les ayant surpris ils se baignèrent, s'il faut ainsi dire, dans leur sang, et en firent une si horrible boucherie, qu'il ne s'en sauva pas un seul. Cette irruption des Gaulois en Grèce et leur défaite arrivèrent sous l'archontat d'Anaxicrate à Athènes, la deuxième année de la cent vingtième olympiade, en laquelle Ladas d'Egion remporta le prix du stade. L'année suivante Démoclès étant archonte à Athènes, ces barbares firent voile une seconde fois en Asie. Voilà ce que j'avois à dire de ces peuples pour la vérité de l'histoire.

CHAPITRE XXIV.

Dans le parvis du temple de Delphes on voit de belles sentences, qui sont d'une grande utilité pour la conduite de la vie. Elles y sont écrites de la main de ce que l'on appelle communément les sept sages de la Grèce. Le premier de ces sept sages fut Thalès de Milet, ville d'Ionie; le second, Bias de Prienne; le troisième, éolien de nation, fut Pittacus de Mitylène, dans l'isle de Lesbos; le quatrième fut Cléobule de Linde, ville appartenante à ces Doriens qui s'établirent en Asie; le cinquième étoit Solon, athénien; le sixième, Chilon de Sparte; quelques-uns comptent pour le septième, Périandre, fils de Cypsélus; mais Platon (1), fils d'Ariston, met à sa place Myson de Chénée, qui étoit autrefois un bourg du mont Œta. Ces grands personnages étant venus à Delphes, y consacrèrent à Apollon les préceptes dont je parle (2), et qui depuis ont été dans

(1) *Mais Platon*, &c Platon, dans son Protagoras, nomme tous ces sept sages de la même manière que Pausanias, qui me paroît l'avoir copié presque mot à mot dans cet endroit.

(2) *Y consacrèrent à Apollon les préceptes dont je parle.* Selon Plutarque ce ne furent pas les sages de la Grèce,

la bouche de tout le monde; comme, par exemple, ceux-ci : *connois-toi toi-même ; rien de trop*, et les autres. Vous verrez dans le même lieu une statue d'Homère en bronze, élevée sur une colonne. On lit au bas cette réponse de l'oracle, que l'on dit qui fut rendue au poëte même : *heureux et malheureux, car tu es né pour l'un et pour l'autre sort, tu veux savoir quelle est ta patrie. Borne ta curiosité à connoître le pays de ta mère; elle étoit de l'isle d'Ios, où tu finiras tes jours. Sois seulement en garde contre une énigme*. Les habitans d'Ios (1) montrent encore aujourd'hui la sépulture d'Homère dans leur isle, et celle de Clymène dans un lieu séparé; ils tiennent que Clymène fut la mère du poëte. Mais ceux de Chypre (2) qui réclament Homère, prétendent qu'il naquit de Thémiste, femme ori-

mais les Amphictyons qui firent écrire dans le parvis du temple d'Apollon ces belles sentences qui sont d'un si grand sens, et si utiles pour la conduite de la vie.

(1) *Les habitans d'Ios*. Ios étoit une des Cyclades, et s'appeloit ainsi à cause des Ioniens qui l'avoient habitée. Au reste Eustathe fait aussi mention de l'oracle que Pausanias vient de rapporter.

(2) *Mais ceux de Chypre*. Chypre est une des grandes isles de la mer Méditerranée vers les côtes de Syrie. Elle a été ainsi appelée du nom de Cyprus, fils ou fille de Cinyras, roi du pays. Cette isle est à présent sous la puissance des Turcs.

ginaire du pays, et ils allèguent en leur faveur un oracle du poëte Euclus (1), qui est conçu en ces termes : *alors dans Chypre, dans l'isle fortunée de Salamine (2) on verra naître le plus grand des poëtes ; la divine Thémisto sera celle qui lui donnera le jour. Favori des Muses et cherchant à s'instruire, il quittera son pays natal et s'exposera aux dangers de la mer pour aller visiter toute la Grèce. Ensuite il aura l'honneur de chanter le premier les combats et les divers aventures des plus fameux héros. Son nom sera immortel, et jamais le temps n'effacera sa gloire.* C'est tout ce que je puis dire d'Homère tant sur la foi d'autrui, que sur quel-

(1) *Du poëte Euclus.* Ce poëte étoit de Chypre, et on le croit auteur de poësies cypriennes, que quelques-uns ont attribuées à Homère. Tatien et d'autres qui ont parlé d'Euclus, le font plus ancien qu'Homère.

(2) *Dans l'isle fortunée de Salamine.* Il y avoit une isle de Salamine dans l'Attique, et celle-là étoit la métropole de Salamine dans l'isle de Chypre. Cette dernière Salamine fut bâtie par Teucer, comme le dit Velléius Paterculus : *Teucer non receptus à patre Telamone, ob segnitiem non vindicatæ fratris injuriæ, Cyprum appulsus, cognomine patriæ suæ Salamina constituit.* Et c'est aussi ce qu'Horace a voulu dire par ces vers :

Nil desperandum Teucro duce, et auspice Teucro ;
Certus enim promisit Apollo
Ambiguam tellure novâ Salamina futuram.

ques oracles dont j'ai connoissance, mais sans oser moi-même prendre aucun parti ni sur le temps où il a vécu, ni sur sa patrie.

Dans le temple même il y a un autel dédié à Neptune, parce qu'anciennement tout ce lieu lui appartenoit. On y voit les statues des deux Parques; Jupiter Mœragète et Apollon Mœragète sont à la place de la troisième. Là se voit aussi le sacré foyer où le prêtre d'Apollon tua Néoptolème, fils d'Achille; événement dont j'ai déjà parlé ailleurs. Un peu plus loin on vous montrera la chaise de Pindare, elle est de fer. Toutes les fois que Pindare venoit à Delphes, on dit qu'il s'asseyoit là pour chanter les hymnes qu'il avoit faites en l'honneur du Dieu. Dans le sanctuaire du temple, où peu de gens ont la liberté d'entrer, on voit une autre statue d'Apollon, qui est d'or. Au sortir du temple, si vous prenez à gauche, vous trouverez une enceinte fermée par une balustrade, où est le tombeau de Néoptolème, fils d'Achille. Les habitans de Delphes lui rendent tous les ans des honneurs funèbres comme à un héros. Rentré dans le chemin, si vous continuez à monter, on vous fera remarquer une pierre de moyenne grosseur, que l'on frotte d'huile tous les jours, et que l'on enveloppe même de laine crue aux jours de fête. C'est, dit-on, la pierre que Rhéa supposa à Saturne; il la dévora et la

revomit ensuite. En revenant au temple, vous verrez la fontaine de Cassotis; il y a au-devant un petit mur, par-dessus lequel il faut passer pour la voir. On dit que l'eau de cette fontaine va par dessous terre, dans le lieu le plus secret du temple, et que sa vertu prophétique inspire là des femmes qui rendent des oracles. On tient que c'est une des nymphes du Parnasse qui lui a donné son nom.

CHAPITRE XXV.

Au-dessus de cette fontaine on voit un édifice, où il y a des peintures de Polignote, dédiées à Apollon par les Gnidiens. On nomme ce lieu le Lesché, parce qu'anciennement c'étoit là qu'on venoit converser. Par les paroles outrageantes que Mélantho dit à Ulysse dans Homère, il paroît manifestement qu'il y avoit de ces sortes d'endroits dans toutes les bonnes villes de la Grèce : *misérable*, lui dit-elle, *que ne vas-tu dormir dans quelque boutique de forgeron? pourquoi t'amuse-tu ici à jaser comme si tu étois au Lesché?* Quand vous serez entré dans celui dont je parle, vous verrez sur le mur, à main droite, un grand tableau qui représente d'un côté la prise de Troye, de l'autre les Grecs qui s'embarquent pour leur

retour. On prépare le vaisseau que doit monter Ménélas. Vous voyez ce vaisseau avec l'équipage, composé de soldats, de matelots et de jeunes enfans. Phrontis, le maître pilote, est au milieu une rame à la main. Dans Homère, Nestor entretenant Télémaque, lui parle de Phrontis, qu'il fait fils d'Onétor. Il dit que c'étoit un excellent pilote, qu'il conduisoit le navire de Ménélas, et qu'il avoit déjà passé le cap de Sunium en Attique, lorsqu'il finit ses jours. Nestor ajoute que lui, Nestor, avoit fait le voyage jusques-là avec Ménélas, et que le roi de Mycènes s'arrêta en ce lieu pour élever un tombeau à Phrontis (1), et pour lui rendre les derniers devoirs avec la distinction qu'il méritoit. C'est ce Phrontis que Polygnote a voulu peindre. Au-dessous de lui on voit un certain Ithemenès qui apporte des habits, et Echœax qui descend d'un pont avec une urne de bronze (2). Politès, Strophius et Al-

(1) *Pour élever un tombeau à Phrontis.* Voilà un pilote bien honoré. Telles etoient les mœurs de ce temps-là. Aujourd'hui un bon pilote n'est qu'un pilote. Alors c'étoit un homme utile à l'état, et tout mérite glorieux ou utile à l'état avoit sa récompense. Une inscription, une statue, un tombeau élevé aux dépens du public, ces marques d'honneur entretenoient l'émulation, et portoient les hommes à toute sorte de belles actions.

(2) *Avec une urne de bronze.* C'étoit apparemment l'urne où l'on avoit renfermé les cendres de Phrontis.

phius détendent le pavillon de Ménélas qui étoit un peu éloigné du vaisseau, et Amphialus en tend un autre plus près. Sous les pieds d'Amphialus il y a un enfant dont le nom est ignoré. Phrontis est le seul qui ait de la barbe, et le seul aussi dont Polygnote ait pris le nom dans Homère; car je crois qu'il a inventé les noms des autres personnages dont je viens de parler. Briséis est debout, Diomède au-dessus d'elle et Iphis auprès, ils paroissent admirer la beauté d'Hélène. Cette belle personne est assise; près d'elle je crois que c'est Eurybate, le héraut d'Ulysse, quoiqu'il n'ait pas encore de barbe. Hélène a deux de ses femmes avec elle, Panthalis et Electre. La première est auprès de sa maîtresse, la seconde lui attache sa chaussure. Homère emploie d'autres noms dans l'Iliade, lorsqu'il nous représente Hélène qui va avec ses femmes vers les murs de la ville.

Au-dessus d'Hélène il y a un homme assis; il est vêtu de pourpre, et il paroît extrêmement triste. On n'a pas besoin de l'inscription pour connoître (1) que c'est Hélénus, fils de Priam.

(1) *On n'a pas besoin de l'inscription pour connoître*, &c. Cet endroit nous apprend que dans ce tableau, où il y avoit plus de quatre-vingt figures, chaque figure principale étoit marquée par une inscription; c'étoit l'usage des peintres de l'ancien temps, et je ne puis croire que leurs tableaux en fussent défigurés, puisqu'ils ont fait l'admiration des

A côté de lui, c'est Mégès avec son bras en écharpe, comme Leschée (1) de la ville de Pyrrha, et fils d'Eschylène, nous le dépeint dans son poëme sur le sac de Troye; car il dit que Mégès fut blessé par Admète d'Argos dans le combat que les Troyens soutinrent la nuit même que leur ville fut prise. Auprès de Mégès, c'est Lycomède, fils de Créon, blessé aussi au poignet comme le même poëte nous apprend qu'il le fut par Agénor. Polygnote avoit donc lu les poésies de Leschée, autrement il n'auroit pu savoir toutes ces circonstances. Il représente le même Lycomède blessé en deux autres endroits, à la tête et au talon. Euryale, fils de Mécistée, a aussi deux blessures, l'une à la tête et l'autre au poignet. Toutes ces figures sont au-dessus d'Hélène.

A côté d'elle on voit Ethra, mère de Thésée,

Grecs et des Romains, dont le goût pour la peinture valoit bien le nôtre. Un usage contraire a prévalu, et fait souvent d'une belle tapisserie ou d'un beau tableau une énigme pour les regardans. Ces inscriptions donnoient d'abord l'intelligence du sujet, et mettoient le spectateur à portée de juger si chaque partie du sujet étoit bien exécutée.

(1) *Leschée.* Ce poëte vivoit environ six cent cinquante ans avant l'ère chrétienne, plus ancien que Pindare, et un peu moins ancien qu'Archiloque. On le croit auteur de la petite Iliade, dont il ne nous reste que quelques fragmens, qui se trouvent cités dans les auteurs Grecs,

qui a *la* tête rase, et Démophon, fils de Thésée; qui, autant que l'on en peut juger par son attitude, médite comment il pourra mettre Ethra en liberté. (1). Les Argiens prétendent que de la fille de Symnis il naquit à Thésée un fils qui eut nom Mélanippe, et qui, dans la suite, remporta le prix de la course, lorsque les Epigones célébrèrent les jeux néméens qui avoient été institués par Adraste. Leschée, de son côté, dit dans ses poésies qu'après la prise de Troye, Ethra vint au camp des Grecs, qu'elle y fut reconnue par les fils de Thésée, et que Démophon demanda sa liberté à Agamemnon, qui ne voulut pas l'accorder sans savoir auparavant si Hélène le trouveroit bon. C'est pourquoi l'on envoya à Hélène un héraut, lequel n'eut pas de peine à la fléchir. On peut donc croire qu'Eurybate est là pour s'ac-

(1) *Comment il pourra mettre Ethra en liberté.* Polygnote avoit representé Ethra la tête rase, pour marquer qu'elle étoit captive. Voilà une de ces particularités qui ne se trouvent plus que dans Pausanias, Ethra captive à Troye et captive dans le camp des Grecs. Il faut donc savoir que Thésée ayant enlevé Hélène avant qu'elle eût épousé Ménélas, les frères de cette princesse, Castor et Pollux, arrachèrent à Thésée sa conquête, et que par représailles ils prirent Ethra, sa mère, dans Aphiduc, et la donnèrent pour esclave à Hélène. Voilà pourquoi on la voit captive dans Troye, et captive encore dans le camp des Grecs, qui, sans la connoître, l'avoient reprise avec Hélène.

quitter

quitter de sa commission, et pour faire part à Hélène de la volonté d'Agamemnon. Sur la même ligne on voit des femmes troyennes qui sont captives et gémissantes. On distingue sur-tout Andromaque et son fils qu'on lui a arraché d'entre les bras. Leschée dit que ce malheureux enfant fut précipité du haut d'une tour, non pas de l'avis des Grecs, mais par un effet de la haine que Néoptolème avoit pour le sang d'Hector. On remarque aussi Médésicaste, une des filles naturelle de Priam, qui étoit établie à Pédéon, ville dont parle Homère, et mariée à Imbrius, fils de Mentor. Ces deux princesses ont un voile sur le visage. Polyxène, qui est ensuite, a ses cheveux noués par derrière à la manière des jeunes personnes. Les poëtes nous apprennent qu'elle fut immolée sur le tombeau d'Achille, et ses malheurs font aussi le sujet de deux beaux tableaux que j'ai vus, l'un à Athènes, l'autre à Pergame sur le Caïque.

Polygnote n'a pas oublié Nestor; il a une espèce de chapeau sur la tête, et une pique à la main. Son cheval est auprès de lui, qui semble vouloir se rouler sur le rivage. Car cette partie du tableau représente le rivage de la mer, on n'en peut douter à la quantité de petits cailloux et de coquillages que l'on y voit. L'autre partie n'a rien qui tienne du voisinage de la mer.

CHAPITRE XXVI.

Au-dessus de ces femmes qui sont entre Nestor et Ethra, il y a quatre autres captives, Clymène, Créüs, Aristomaque et Xénodice. Stésichore, dans ses vers sur la prise de Troye, met en effet Clymène au rang des captives. Le poëte Ennus (1) parle d'Aristomaque; il la fait fille de Priam et femme de Critolaüs, fils d'Icétaon. Je ne connois ni poëte ni historien qui ait fait mention de Xénodice. Pour Créüs, on dit que la mère des dieux et Vénus l'enlevèrent aux Grecs, et lui rendirent la liberté. On croit aussi qu'elle fut femme d'Enée, quoique Leschée et l'auteur des Cypriaques donnent à Enée pour femme Eurydice. Au-dessus de ces femmes vous voyez quatre autres captives sur un lit; elles sont nommées Déïnome, Métioque, Pisis et Cléodice. Déïnome est la seule qui soit connue; il en est parlé dans ce que l'on appelle *la petite Iliade*. Je crois que Polygnote a inventé les noms des trois autres. Epéüs est représenté nu, et il renverse les murs de Troye : on voit le fameux cheval de bois; mais il n'y a que sa tête qui passe

(1) *Le poëte Ennus*. Ce poëte est entièrement inconnu. Il faut peut-être lire *Euclus*.

les autres figures. Polypœtès, fils de Pirithoüs, a la tête ceinte d'une espèce de bandelette. Acamas, fils de Thésée, est auprès, la tête dans un casque avec une aigrette dessus. Ulysse est armé de sa cuirasse. Ajax, fils d'Oilée, tient son bouclier, et approche de l'autel comme pour se justifier par son serment (1) de l'attentat qu'il alloit commettre contre Cassandre. Cette malheureuse princesse est couchée par terre devant la statue de Pallas, elle l'embrasse, elle veut l'emporter, elle l'a déjà ôtée de dessus son piédestal; mais Ajax l'arrache impitoyablement de l'autel. Les deux fils d'Atrée ont aussi leurs casques; Ménélas a de plus son bouclier, sur lequel on voit ce dragon qui parut durant le sacrifice en Aulide, et qui fut pris pour un prodige. Les Atrides veulent délier Ajax de son serment (2).

(1) *Comme pour se justifier par son serment.* Voici un endroit très-difficile à entendre, et en même-temps une circonstance qui n'est rapportée nulle part ailleurs. Les termes de l'auteur sont, ὀμνύμενος ὑπὲρ τοῦ ἐς Κασσάνδραν τολμήματος, *juraturus de facinore in Cassandram.* Après y avoir bien pensé, je crois que ce que l'auteur veut dire, est qu'Ajax, en attentant sur Cassandre, jura que ce qu'il en faisoit n'étoit point par un sentiment de brutalité; mais pour venger l'affront fait à Ménélas; c'étoit à la vérité le serment d'un insensé, mais aussi Virgile nous donne-t-il Ajax pour tel :

Unius ob noxam et furias Ajacis Oilei.

(2) *Les Atrides veulent délier Ajax de son serment.* Autre

Vis-à-vis du cheval, auprès de Nestor, Elasus semble expirer sous les coups de Néoptolème; je ne sais quel étoit cet Elasus, mais il est peint mourant. Astynoüs, dont Leschée fait aussi mention, est tombé sur ses genoux, et Néoptolème lui passe son épée au travers du corps. Néoptolème est le seul Grec qui poursuive encore les Troyens; Polygnote l'a dépeint de la sorte, parce qu'apparemment ce tableau devoit servir d'ornement à sa sépulture (1). Dans Homère, le fils d'Achille est toujours nommé Néoptolème; mais l'auteur des Cypriaques dit que Lycomede le nomma Pyrrhus, et que Phœnix lui donna le nom de Néoptolème, parce qu'Achille, son père, étoit extrêmement jeune lorsqu'il alla à la guerre. Il y a un autel du même côté; un enfant saisi de

endroit qui n'est pas moins difficile. L'expression grecque est *οἱ παῖδες οἱ Ατρέος τὸν Αἴαντα ἐξορκοῦσι*; ce qu'Amasée rend par ces mots, *Ajaci jusjurandum Atridæ deferunt; les Atrides défèrent le serment à Ajax*. On voit que ce sens n'est pas supportable. Je crois donc que *ἐξορκεῖν* signifie là *délier quelqu'un de son serment*, ou, comme nous disons, *l'exorciser*.

(1) *Ce tableau devoit servir d'ornement à sa sépulture.* Ce tableau pouvoit donc se transporter; ainsi ce n'étoit point une peinture à fresque. Polygnote avoit peint sur bois à la manière de ce temps-là et des siècles suivans; car l'invention de peindre sur toile n'est pas fort ancienne.

frayeur s'attache à cet autel, sur lequel on voit une cuirasse d'airain d'une forme très-différente de celles d'aujourd'hui, et comme on en portoit alors. Elle est composée de deux pièces, dont l'une couvroit le ventre et l'estomac, l'autre couvroit les épaules. La partie antérieure étoit concave, et de-là même ces sortes de cuirasses prenoient leur dénomination (1). Les deux pièces se joignoient ensemble par deux agraffes. Cette armure étoit d'une très-bonne défense, indépendamment du bouclier. Aussi Homère nous peint-il le phrygien Phorcys combattant sans bouclier, parce qu'il avoit une de ces cuirasses. Telle est donc celle que j'ai vue dans le tableau de Polygnote. Et dans le temple de Diane d'Ephèse on voit un tableau de Calliphon de Samos, où des femmes ajustent une cuirasse semblable sur le corps de Patrocle. Polygnote a représenté Laodice éloignée de l'autel, comme n'étant pas du nombre des captives. En effet, jamais aucun poëte ne l'a mise de ce nombre, et il n'est pas vraisemblable que les Grecs l'eussent tenue prisonnière; car d'un côté Homère dit dans l'Iliade, qu'Anténor reçut chez lui Ménélas et Ulysse, et qu'Hélicaon, fils d'Anténor, épousa Laodice; et de l'autre, Les-

(1) *Leur dénomination.* Ces cuirasses étoient appelées en grec γύαλα; et celui qui en portoit, s'appeloit γυαλοθώραξ.

chée nous apprend qu'Hélicaon ayant été blessé en combattant de nuit, fut reconnu et sauvé par Ulysse; d'où l'on peut juger que les Atrides ne pouvoient manquer d'égards pour la femme d'Hélicaon, quoi qu'en dise Euphorion de Chalcis (1), qui a imaginé beaucoup de choses contre la vraisemblance. Après Laodice, on voit une cuvette de cuivre sur un piédestal de marbre. Méduse est plus bas, qui tient des deux mains le pied de la cuvette. Quiconque a lu le poëte d'Himéra, sait que cette Méduse étoit une des filles de Priam. Près d'elle vous voyez une vieille femme, ou peut-être un eunuque, qui a la tête rasée, et qui tient sur ses genoux un enfant tout nu. Cet enfant, par un mouvement naturel que lui inspire la frayeur, met sa main devant ses yeux.

(1) *Euphorion de Chalcis.* Ce poëte étoit bibliothécaire d'Antiochus-le-Grand. Ses poésies avoient de grandes beautés et de grands défauts. Pausanias nous apprend qu'il péchoit souvent contre la vraisemblance, et Cicéron dit qu'il étoit obscur. Cependant Virgile l'a imité, et quelquefois jusques dans ses fautes, comme lorsqu'il fait dire à Corœbus, *dolus an virtus quis in hoste requirat? qu'importe de quelle manière on vienne à bout de son ennemi, par la fraude, ou par la valeur*? Car ce sentiment n'est pas séant à un jeune prince tel que Corœbus.

CHAPITRE XXVII.

LE peintre a représenté ensuite des corps morts. Le premier qui s'offre à la vue est celui d'un nommé Pélis ; il est dépouillé et couché sur le dos. Au-dessous de lui gissent Eïonée et Admète, qui ont encore leurs cuirasses. Leschée dit qu'Eïonée fut tué par Néoptolème, et Admète par Philoctète ; plus haut vous en voyez d'autres. Léocrite, fils de Polydamas, qui périt de la main d'Ulysse, est sous la cuvette. Au-dessus d'Eïonée et d'Admète, c'est le corps de Corœbus (1), fils de Mygdon, lequel Mygdon a un magnifique tombeau sur les confins des Phrygiens et des Tectosages ; d'où il est arrivé que les Phrygiens ont eu le nom de Mygdoniens en poésie. Son fils étoit venu à Troye, dans le dessein d'épouser Cassandre ; mais il fut tué, selon la commune opinion, par Néoptoleme ; et, selon le poëte

(1) *C'est le corps de Corœbus.* Ce Corœbus est celui-là même dont parle Virgile dans ces baux vers du deuxième livre de l'Enéïde :

Juvenisque Chorœbus
Mygdonides : illis ad Trojam fortè diebus
Venerat, insano Cassandra insensus amore,
Et gener auxilium Priamo Phrygibusque ferebat.

Leschée, par Diomede. Au-dessus de Corœbus, on remarque les corps de Priam, d'Axion et d'Agénor. Si nous en croyons le poëte Leschée, Priam ne fut pas tué devant l'autel de Jupiter Hercéüs; mais il en fut seulement arraché par force, et ce malheureux roi se traîna ensuite jusque devant la porte de son palais, où il rencontra Néoptolème, qui n'eut pas de peine à lui ôter le peu de vie que sa vieillesse et ses infortunes lui avoient laissé. Stésichore, dans ses vers sur la prise de Troye, dit qu'Hécube fut transportée en Lycie par Apollon. A l'égard d'Axion, Leschée prétend que c'étoit un fils de Priam, et qu'Eurypile, fils d'Enémon, le tua de sa main. Suivant le même poëte, Agénor tomba sous les coups de Néoptolème : ainsi Echeclus, fils d'Agénor, fut tué par Achille, et Agénor lui-même fut tué par Néoptolème. Ensuite vous appercevez Sinon, le compagnon d'Ulysse, et Anchialus, qui emportent le corps de Laomédon. Un certain Erésus est aussi parmi les morts; je ne connois aucun poëte qui ait parlé de cet Erésus, ni de ce Laomédon. Devant le logis d'Anténor, il y a une peau de léopard, comme pour lui servir de sauvegarde, et pour avertir les Grecs de respecter cette maison. Théano est aussi représentée avec ses deux fils, Glaucus et Eurymaque. Le premier est assis sur une cuirasse faite à l'antique, comme

celles dont j'ai parlé; le second sur une pierre. A côté de celui-ci on voit Anténor avec Crino, sa fille, qui tient un enfant entre ses bras. Le peintre a donné à toutes ces figures l'air et l'attitude qui conviennent à des personnes accablées de tristesse. D'un autre côté ce sont des domestiques qui chargent des paniers sur un âne, et les remplissent de provisions ; un enfant paroît assis dessus. En cet endroit, il y a deux vers de Simonide, dont voici le sens (1) : *Polygnote de Thase, fils d'Aglaophon, a fait ce tableau qui représente la prise de Troye.*

CHAPITRE XXVIII.

A MAIN gauche, on voit un autre tableau du même peintre, dont le sujet est Ulysse qui des-

(1) *Deux vers de Simonide, dont voici le sens ; Polygnote de Thase,* &c. Voilà comment on faisoit les inscriptions il y a deux mille deux cents ans. On n'y cherchoit ni allusions, ni jeux de mots, ni pointes d'esprit, ni brillans d'aucune espèce. La pureté du style, la briéveté, la simplicité en faisoit tout le mérite. Le poëte ne s'amuse pas à vanter l'ouvrage de Polygnote, qui se recommandoit assez par lui-même. Il se contente de nous dire le nom du peintre, le nom de son père, et le nom de la ville d'où il étoit, pour faire honneur et au père et à la ville, d'avoir eu un tel fils et un tel citoyen. Belle leçon pour nos modernes.

cend aux enfers pour consulter l'ame de Tirésias, sur les moyens de retourner heureusement dans ses états. Voici quelle est la disposition du tableau. Vous voyez d'abord un fleuve, on juge aisément que c'est l'Achéron ; ses rives sont pleines de joncs, et vous appercevez dans ses eaux des figures de poissons, mais des figures si minces et si légères, que vous les prendriez plutôt pour des ombres de poissons que pour des poissons mêmes. Sur le fleuve on voit une barque, et dans cette barque un nautonnier qui rame. Je crois que Polygnote a suivi le poëme intitulé *la Minyade*, où le poëte, en parlant de Thésée et de Pirithoüs, dit que, ces héros étant arrivés sur le bord de l'Achéron, il se trouva que le vieux nautonnier qui passe les morts dans sa barque, étoit de l'autre côté de l'eau. Car il a peint Caron d'un âge avancé, apparemment d'après cette idée. On ne distingue pas bien quels sont ceux que passe Caron. Le peintre a seulement marqué les noms de deux entr'autres. L'un est Tellis, emporté dans sa première jeunesse, et l'autre Cléobœe, encore vierge. Elle a sur ses genoux une corbeille toute semblable à celle que l'on a coutume de porter aux fêtes de Cérès. Tellis ne m'est pas connu ; tout ce que j'en sais, c'est que le poëte Archiloque se dit descendu d'un Tellis, et en parle comme de son aïeul. Pour Cléobœe, on

tient que ce fut elle qui apporta de l'isle de Paros à Thase, le culte et les mystères de Cérès. Sur le bord du fleuve, tout près de la barque de Caron, vous voyez un spectacle bien remarquable. Polygnote nous représente le supplice d'un fils dénaturé qui avoit maltraité son père. Sa peine, en l'autre monde, est d'avoir pour bourreau son propre père qui l'étrangle.

Ces anciens respectoient la qualité de père et de mère bien autrement que l'on ne fait aujourd'hui. Je pourrois en rapporter plusieurs exemples; mais je me contente d'un seul qui est célèbre. C'est l'exemple de ces citoyens de Catane en Sicile, qui firent une action si pleine de piété, qu'ils en furent nommés *les pieux enfans*. Les flammes du mont Etna ayant gagné la ville, ces généreux enfans comptant pour rien de perdre tout ce qu'ils pouvoient avoir d'or et d'argent, ne songèrent qu'à sauver ceux qui leur avoient donné le jour; l'un prit son père sur ses épaules, l'autre sa mère. Quelque diligence qu'ils fissent, ils ne purent éviter d'être coupés par l'embrasement; mais ils ne s'en mirent pas moins en devoir de continuer leur chemin sans vouloir abandonner leur fardeau. On dit qu'alors les flammes s'étant divisées, leur laissèrent le passage libre au milieu, et que les pères et les enfans sortirent heureusement de la ville. Ce qui est de certain, c'est qu'encore au-

jourd'hui, à Catane, on rend de grands honneurs à la mémoire de ces illustres citoyens.

Auprès de ce fils dénaturé est un impie qui avoit pillé les temples des dieux. Il a à côté de lui une femme qui semble préparer toutes sortes de poisons pour son supplice. La religion avoit alors sur les hommes beaucoup plus d'empire qu'elle n'en a présentement. Témoin la conduite des Athéniens, qui s'étant rendus maîtres du temple de Jupiter Olympien, à Syracuse, ne voulurent s'approprier aucune des offrandes faites au Dieu, et laissèrent paisible dans le temple le prêtre qui les gardoit. Témoin aussi le Mède Datis, qui par des effets, encore plus que par ses discours, témoigna son respect pour les dieux ; car ayant trouvé une statue d'Apollon sur un vaisseau phénicien, il la donna à des gens de Tanagre, pour la reporter à Delium. Telles étoient les mœurs de cet ancien temps; les hommes pleins de religion, craignoient et respectoient les dieux. C'est pourquoi Polygnote, dans son tableau des enfers, a dépeint le supplice d'un impie. Au-dessus de ces deux figures, vous voyez Eurynome, que les interprêtes des mystères à Delphes mettent au nombre des dieux infernaux. Son emploi, selon eux, est de manger les chairs des morts, ensorte qu'il n'en reste rien que les os. Mais ni l'Odyssée d'Homère, ni la Minyade, ni le poëme intitulé *le Retour des*

enfers, qui sont les livres où il est le plus parlé de ces lieux souterrains, et de ce qu'ils renferment de terrible, ne font aucune mention de cet Eurynome. Il faut néanmoins que je dise de quelle manière le peintre l'a représentée. Son visage est de couleur entre noire et bleue, comme celle de ces mouches qui sont attirées par la viande; il grince les dents, et il est assis sur une peau de vautour. Immédiatement après le démon Eurynome, on voit deux Arcadiennes, Augé et Iphimédée. Augé vint chez Teuthras en Mysie (1); et de toutes les femmes avec qui Hercule eut commerce, ce fut celle dont il eut un fils qui lui ressembla le plus (2). Pour Iphimédée, elle reçut de grands honneurs à Mylasses, ville de Carie.

CHAPITRE XXIX.

PLUS haut ce sont les compagnons d'Ulysse, Périmède et Euryloque, qui apportent des victimes pour le sacrifice. Ces victimes sont des béliers

(1) *Augé vint chez Teuthras en Mysie.* Amasée, dans sa version latine, fait Teuthras un pays, et c'est le nom du roi de ce canton de la Mysie.

(2) *Un fils qui lui ressembla le plus.* Ce fils étoit Télephe, dont il a été parlé plus d'une fois.

noirs. On voit ensuite un homme assis, l'inscription le nomme Ocnus; il fait une corde avec du jonc, et une ânesse qui est auprès mange cette corde à mesure. On dit que cet Ocnus étoit un homme laborieux, qui avoit une femme fort peu ménagère, de sorte que tout ce qu'il pouvoit gagner se trouvoit aussi-tôt dépensé. Et voilà, dit-on, ce que Polygnote a voulu faire entendre par cette ânesse qui rend inutile tout le travail du cordier. Je sais pour moi qu'encore aujourd'hui en Ionie, pour dire que c'est bien de la peine perdue, on dit par manière de proverbe que *c'est la corde d'Ocnus*. Au reste, il y a aussi un oiseau que l'on nomme Ocnus; il est fort connu des devins qui tirent des augures du vol des oiseaux. C'est une espèce de héron fort beau et fort grand; mais il est très-rare. Tityus que l'on voit après, à force de souffrance, semble ne plus souffrir; son corps est tout desséché, et n'est plus qu'un fantôme. Pour aller de suite après Ocnus, la première figure qui se présente est Ariadne. Elle est assise sur une roche, et elle jette les yeux sur Phèdre, sa sœur, qui, élevée de terre et suspendue à une corde qu'elle tient des deux mains, semble se balancer dans les airs; c'est ainsi que le peintre a voulu couvrir le genre de mort (1)

(1) *A voulu couvrir le genre de mort*, &c. Phèdre honteuse de sa foiblesse et de son crime, se pendit. Polygnote,

dont on dit que la malheureuse Phèdre finit ses jours. Quant à Ariadne, soit hasard, soit dessein prémédité, il est certain que Bacchus qui faisoit voile avec de plus grandes forces que Thésée, lui enleva cette princesse. Et si je ne me trompe, c'est le même Bacchus qui le premier poussa ses conquêtes jusques dans les Indes, et qui jeta le premier un pont sur l'Euphrate, à l'endroit où depuis on a bâti une ville, qui pour conserver la mémoire de cet événement, a été nommée le Zeugma. On y voit encore un cable fait de sarment et de rameaux de lierre, dont on dit que Bacchus se servit pour attacher son pont aux deux rives du fleuve. Les Grecs et les Egyptiens ont beaucoup parlé de ce Bacchus.

Au-dessous de Phèdre, vous voyez Chloris qui est couchée sur les genoux de Thyia. On peut croire que ces deux femmes s'étoient fort aimées

pour couvrir ce genre de mort honteux, l'avoit représentée se balançant dans les airs avec une corde. Ce qui nous fait entendre aussi cette espèce de balancement appelé par les anciens *oscillatio*, et qu'ils avoient imaginé pour donner une apparence de sépulture à ceux qui se défaisoient eux-mêmes; car on croyoit que leurs mânes ne pouvoient jouir d'aucun repos dans les enfers, et l'on y remédioit par l'*oscillation*, qui consistoit à attacher à une corde une petite figure qui représentoit le mort, à la balancer dans l'air; après quoi on lui faisoit des funérailles.

de leur vivant. Chloris étoit d'Orchomène en Béotie. On dit que Neptune eut les bonnes graces de Thyia, et que Chloris fut mariée à Néléus, fils de Neptune. A côté de Thyia, c'est Procrys, fille d'Erecthée, et après elle Clymène, qui semble lui tourner le dos. Dans le poëme qui a pour titre *le retour des enfers*, il est dit que Clymène étoit fille de Minyas, et femme de Céphale (1), fils de Déïon, qui en eut Iphiclus. A l'égard de Procrys, tout le monde sait que Céphale l'avoit épousée avant Clymène, et l'on sait aussi de quelle manière elle fut tuée par son mari. A la droite de Clymène, on voit Mégara ; elle étoit Thébaine et femme d'Hercule ; mais Hercule ayant perdu tous les enfans qu'il avoit eus d'elle, et croyant l' épousée sous de malheureux auspices, il la rép

(1) *Et femme de Céphale, fils de Déion, qui eu Iphiclus*. Voici, selon Paulmier, un des endroits d sanias où il s'est le plus oublié. Il confond Philacu Céphale, et attribue à l'un ce qui n'appartient qu'à l Car, et Homère, Iliade, liv. 2, et le scoliaste d'Apoll et Hésiode, cité par Didyme, nous apprennent que Cl fut femme de Phylacus, et que d'eux naquit Ip Céphale et Phylacus étoient frères, et tous deux Déïon. Il est clair que Pausanias confond ici l'u l'autre ; mais dans un ouvrage comme celui-ci, pas étonnant qu'un écrivain manque quelquefois ou moire, ou d'attention.

Une des principales figures, c'est la fille de Salmonée qui paroît au-dessus de toutes ces femmes, assise sur un rocher. Eriphyle, qui est debout à côté d'elle, passe ses doigts par-dessous sa tunique, et les porte à son col, comme pour cacher ce collier dont il est tant parlé (1) dans les poëtes. Au-dessus d'Eriphyle, Polygnote a représenté Elpénor, et ensuite Ulysse qui ploie les genoux sur le bord d'une fosse tenant son épée à la main. Le devin Tirésias arrive par cette fosse, il est suivi d'Anticlée, la mère d'Ulysse, qui s'assied sur une pierre. Elpénor, à la manière des matelots, paroît vêtu d'une espèce de chemisette, tissue de poils de bouc. Plus bas, au-dessous d'Ulysse, Thésée et Pirithoüs sont assis sur des sièges. Thésée tient de ses deux mains l'épée de Pirithoüs et la sienne. Pirithoüs a les yeux sur ces deux épées, il semble être au désespoir de les voir inutiles pour l'entreprise qu'ils avoient projettée. Panyasis dit quelque part dans ses vers, que ni Thésée, ni Pirithoüs, n'étoient représentés assis comme captifs, mais parce que leur peau s'étoit collée à la pierre qui leur servoit de siège. Homère

(1) *Pour cacher ce collier dont il est tant parlé.* Eriphyle cachoit ce collier parce qu'il faisoit son crime et sa honte. L'histoire de ce collier est racontée dans plus d'un endroit de Pausanias.

a assez marqué dans l'Iliade et dans l'Odyssée, l'amitié qui étoit entre ces deux héros, car il ne nomme presque jamais l'un sans l'autre. Ulysse racontant au roi des Phéaciens son voyage aux enfers : *j'aurois pu voir encore ces illustres descendans des dieux, Thésée et Pirithoüs, et je le souhaitois passionnément.* Nestor, dans le premier livre de l'Iliade, voulant réconcilier Agamemnon et Achille, leur parle de plusieurs grands personnages qu'il avoit vus dans sa jeunesse, et qui, quoique ses anciens, ne laissoient pas de déférer à ses avis, et il cite entr'autres Pirithoüs et Thésée.

CHAPITRE XXX.

On voit ensuite les filles de Pandare. Pénélope nous apprend dans Homère qu'elles perdirent leur père et leur mère par un effet du courroux des dieux, et qu'étant demeurées orphelines, Vénus elle-même prit soin de leur éducation. Les autres déesses les comblèrent de faveurs comme à l'envi. Junon leur donna la sagesse et la beauté, Diane y joignit l'avantage de la taille, Minerve leur apprit à faire toutes les sortes d'ouvrages qui conviennent à des femmes ; et quand elles furent nubiles, Vénus remonta au ciel pour prier

Jupiter de leur accorder un heureux mariage. Mais en l'absence de Vénus, les Harpyes enlevèrent ces princesses, et les livrèrent aux Furies. Voilà ce que Pénélope en dit dans l'Odyssée. Elles sont couronnées de fleurs dans le tableau de Polygnote, et elles jouent aux dés; on les nommoit Camiro et Clytie. Il est certain que Pandare, leur père, étoit de Milet, ville de Crète, et qu'il fut complice non-seulement du vol sacrilège de Tantale (1), mais aussi du serment qu'il fit pour couvrir son crime.

Après elle, vous voyez Antiloque; il a le pied sur une pierre, et il appuie sa tête et son visage contre ses deux mains. Agamemnon est auprès de lui, appuyé sur son sceptre, il tient un bâton de commandement à la main. Protésilas assis,

(1) *Du vol sacrilège de Tantale.* Ce vol de Tantale est un point de mythologie fort peu connu. La commune opinion est que Tantale est puni dans les enfers pour avoir servi aux dieux les membres de Pélops, son fils. Mais Pindare, et après lui Didyme et Tzetzès nous apprennent que Tantale, admis à la table des dieux, déroba le nectar et l'ambroisie pour en faire part aux mortels. Le scoliaste de Pindare ajoute que Tantale souffre dans les enfers, pour avoir volé un chien que Jupiter lui avoit confié pour garder son temple dans l'isle de Crète. Jupiter lui ayant fait demander par Mercure ce qu'étoit devenu ce chien, il répondit qu'il n'en savoit rien. C'est donc à l'un de ces deux larcins que Pausanias fait allusion.

regarde Achille, et Patrocle est debout au-dessus d'Achille; ils sont tous sans barbe, excepté Agamemnon. Plus haut, c'est le jeune Phocus, il a une bague à l'un des doigts de la main gauche. Iaséüs qui est auprès et qui, à sa barbe, paroît plus âgé, lui tire cette bague du doigt; c'est ce qu'il faut expliquer. Phocus, fils d'Eacus, passa de l'isle d'Egine dans cette contrée que l'on nomme aujourd'hui la Phocide, et il y établit sa domination. Iaséüs lia une étroite amitié avec ce prince, il le combla de présens, et lui donna entr'autres choses une bague de prix; c'étoit une pierre gravée et enchâssée dans de l'or. Peu de temps après, Phœcus repassa en l'isle d'Egine, où Pelée lui dressa des embûches, et le fit périr. Iaséüs semble donc reconnoître son ami à la bague qu'il a au doigt, et Phocus lui laisse prendre sa bague pour faciliter la reconnoissance.

Au-dessus de ces deux figures est Méra, assise sur une pierre. Dans ces poésies, intitulées *le retour des enfers*, on lit que Méra mourut étant encore vierge, et qu'elle étoit fille de Prœtus, fils de Thersandre, et petit-fils de Sisyphe (1).

(1) *Prœtus, fils de Thersandre, et petit-fils de Sisyphe.* Il y a donc eu deux Prœtus, l'un fils d'Abas, petit-fils de Lyncée, et arrière-petit-fils de Danaüs par sa mère Hypermnestre; l'autre, fils de Thersandre et petit-fils de Sisyphe.

La figure la plus proche est Actéon, fils d'Aristée (1); sa mère est auprès. Ils tiennent un faon de biche, et sont assis sur une peau de cerf; un chien de chasse est couché à leurs pieds: ce sont autant de symboles qui ont du rapport à la vie d'Actéon, et à la manière dont il mourut. Au bas du tableau, derrière Patrocle, vous voyez Orphée; il paroît assis sur une éminence; il est appuyé contre un arbre, tenant sa lyre de la main gauche, et des branches de saule de la main droite. Il semble que Polygnote ait voulu représenter ce bois sacré de Proserpine, dont parle Homère, et qui étoit rempli de saules et de peupliers. Orphée est habillé à la grecque; il n'y a rien ni dans ses vêtemens ni sur sa tête qui sente le Thrace. Promédon est appuyé de l'autre côté de l'arbre. Quelques-uns croient que ce Promédon est un personnage purement imaginé par le peintre. D'autres disent que c'étoit un Grec passionné pour la musique en général, et particulièrement pour les airs d'Orphée. Du même côté on voit Schédius, qui commandoit les Phocéens au siège de Troye. Après lui, c'est Pélias,

(1) *Actéon, fils d'Aristée*, et d'Antonoé. Actéon, selon Apollodore, fut élevé par Chiron, et dans la suite, en punition de ce qu'il avoit voulu épouser Sémélé, ou de ce qu'il avoit vu Diane dans le bain, il fut mis en pièces par ses chiens.

assis sur un siége ; il a la barbe et les cheveux tout blancs, et il arrête ses yeux sur Orphée. Schédius tient un poignard, et il a une couronne d'herbes champêtres sur la tête. Thamyris est assis auprès de Pélias. On voit qu'il a eu le malheur de perdre la vue : son air triste et abattu, sa barbe et ses cheveux négligés, tout annonce son affliction. Il a jeté sa lyre à ses pieds ; elle est toute fracassée, et les cordes en sont rompues. Au-dessus de lui, Marsyas est assis sur une pierre. Un jeune enfant est auprès, qui apprend à jouer de la flûte ; c'est Olympus. Les Phrygiens qui habitent Célènes, disent que le fleuve qui passe par leur ville, et que l'on nomme Marsyas, étoit autrefois un célèbre joueur de flûte (1). Ils ajoutent que ce fut lui qui inventa ces airs de flûte qui se jouent dans les solemnités de la mère des dieux ; et si nous les en croyons, ce fleuve les défendit contre l'invasion des Gaulois, qu'il intimida par ses airs phrygiens, et par le débordement de ses eaux.

(1) *Etoit autrefois un célèbre joueur de flûte.* Voyez Ovide, Métam. liv. 6.

CHAPITRE XXXI.

Si vous jetez les yeux au haut du tableau, vous y verrez Ajax de Salamine, près d'Actéon, ensuite Palamède et Thersite, qui jouent ensemble aux dés, jeu que l'on croit avoir été inventé par Palamède même. Ajax, fils d'Oïlée, les regarde; celui-ci a la pâleur d'un homme qui a fait naufrage, et il est encore tout couvert d'écume, comme s'il sortoit des flots. Le peintre semble avoir voulu rassembler en un même lieu tous les ennemis d'Ulysse. Car Ajax, fils d'Oïlée, le haïssoit mortellement, parce qu'après le viol de Cassandre, il avoit conseillé aux Grecs de le lapider. Pour Palamède, j'ai lu dans les Cypriaques, qu'étant allé un jour pêcher sur le bord de la mer, Ulysse et Diomède le poussèrent dans l'eau, et furent cause de sa mort, Un peu au-dessus d'Ajax on voit Méléagre, fils d'Œnéus, il paroît avoir les yeux sur Ajax. De tous ces personnages Palamède est le seul qui n'ait point de barbe. Quant à Méléagre, Homère dit que les Furies avancèrent la fin de ses jours, à cause des imprécations qu'Althée avoit faites contre lui. Mais le poëme des Femmes illustres, et l'auteur de la Minyade, rapportent l'un et l'autre qu'Apollon

prit le parti des Curètes contre les Etoliens, et que dans cette guerre Méléagre fut tué de la propre main d'Apollon. Car pour la fable de ce tison fatal donné par les Parques à Althée, de la durée duquel dépendoit la vie de Méléagre, et que sa mère irritée contre lui alluma elle-même, c'est Phrinicus (1), fils de Polyphradmon, qui l'a débitée le premier dans sa pièce intitulée *Pleuron. Méléagre*, dit-il, *ne put éviter la mort. Sa cruelle mère mit le feu au tison fatal, et du même feu son malheureux fils se sentit consumer.* Il faut pourtant dire le vrai; Phrynichus ne s'étend pas sur cet événement, comme tout poëte a coutume de faire sur une idée qu'il imagine et qu'il veut rendre croyable. Mais il dit simplement le fait, comme si ç'eût été une chose connue de toute la Grèce.

Au bas du tableau, près du Thrace Thamyris, on voit Hector assis. Il tient son genou gauche avec ses deux mains, et il paroît accablé de tris-

(1) *C'est Phrinicus*, &c. Phrinicus, athénien, poëte tragique, vivoit du temps de Thespis, dont il fut disciple, et environ la soixante-septième olympiade; il mit le premier sur la scène un rôle de femmes. On dit que les Athéniens le condamnèrent à mille dragmes d'amende, pour avoir fait une tragédie qui avoit pour titre: *la prise de Milet par Darius*. Il y a eu deux autres poëtes de ce nom, mais postérieurs à celui-ci.

tesse. Après lui, c'est Memnon assis sur une pierre, il est suivi de Sarpédon, qui appuie sa tête contre ses mains; Memnon a une des siennes sur l'épaule de Sarpédon : ils ont tous une grande barbe. Le peintre a représenté sur le manteau de Memnon des oiseaux, qui ne sont point appelés autrement que *les oiseaux de Memnon*. Ceux qui habitent les côtes de l'Hellespont disent que tous les ans, à jour préfix, ces oiseaux viennent balayer un certain espace du tombeau de Memnon, où l'on ne laisse croître ni arbre, ni herbe, et qu'ensuite ils l'arrosent avec leurs aîles qu'ils vont exprès tremper dans l'eau du fleuve Esépus. Auprès de Memnon, il y a un esclave éthiopien, pour marquer que Memnon étoit roi d'Ethiopie. Il vint néanmoins au secours des Troyens, non du fond de l'Ethiopie, mais de la ville de Suse en Perse, et des bords du fleuve Choaspès, après avoir soumis à son empire toutes les nations qui étoient entre deux. Les Phrygiens montrent encore aujourd'hui la route qu'il tint, ses marches et ses divers campemens. Au-dessus de Sarpédon et de Memnon, Polygnote a représenté Pâris, jeune encore et sans barbe; il bat des mains d'une manière assez rustique, et par ce bruit il semble inviter Penthésilée à approcher. Penthésilée le regarde, mais on juge à son air qu'elle n'a que du mépris pour lui. Sa figure est d'une jeune

vierge; elle tient un arc tout semblable à ceux des Scythes, et une peau de léopard lui couvre les épaules.

Plus haut, ce sont deux femmes qui portent de l'eau dans des cruches cassées, ensorte que l'eau se perd. L'une de ces femmes paroît encore jeune; l'autre est d'un âge plus avancé. Une inscription commune à l'une et à l'autre témoigne qu'elles avoient négligé de se faire initier aux mystères de Cérès. Plus haut encore, on voit Callisto, fille de Lycaon; la nymphe Nomia, et Péro, fille de Néléus, lequel en la mariant, demanda les bœufs d'Iphiclus, pour le présent des épousailles (1). Une peau d'ours sert de tapis à Callisto, qui a ses pieds sur les genoux de Nomia. J'ai déjà dit que, suivant la tradition des Arcadiens, Nomia étoit une nymphe originaire d'Arcadie. Les nymphes, si nous en croyons les poëtes, vivent très-long-temps, mais elles ne sont pas immortelles. Après Callisto et les femmes qui sont avec elle, vous voyez un rocher fort escarpé: Sisyphe, fils d'Eole, s'efforce de monter jusqu'au haut en roulant devant lui une grosse pierre qui retombe sans cesse. On voit aussi-là un tonneau et un groupe

(1) *Pour le présent des épousailles.* Car en ces temps-là le gendre faisoit un présent considérable à son beau-père. Homère nous en fournit plusieurs exemples.

de figures, composé d'un vieillard, d'un enfant et de plusieurs femmes qui sont sur une roche. Une de ces femmes est auprès du vieillard, et paroît aussi fort âgée. Plusieurs portent de l'eau, la vieille verse dans le tonneau le peu d'eau que sa cruche qui est cassée peut contenir. Je crois que le peintre a voulu exprimer le supplice de ceux qui méprisent les mystères de Cérès d'Eleusis; car de tous les mystères c'étoient ceux que les anciens Grecs respectoient davantage, et avec d'autant plus de raison que les dieux sont au-dessus des héros. Un peu plus bas on voit Tantale au milieu des tourmens décrits par Homère. Il y a de plus une roche qui paroît toute prête à tomber sur lui, et qui le tient dans un effroi continuel; c'est une idée que Polygnote a empruntée des poésies d'Archiloque. Je ne sais pas si Archiloque en a été l'inventeur, ou s'il l'a prise de quelqu'autre poëte. Voilà ce que contiennent les deux beaux tableaux du peintre de Thase.

CHAPITRE XXXII.

Un théâtre magnifique est contigu à l'enceinte du temple. En descendant du sacré parvis, vous trouvez en votre chemin une statue de Bacchus, qui est un présent des Gnidiens. Le stade est dans

l'endroit de la ville le plus élevé ; il étoit bâti de ces pierres que fournit le mont Parnasse ; mais Hérode l'Athénien l'a fait revêtir de ce beau marbre du mont Pentélique. J'ai parcouru jusqu'ici les principales curiosités de la ville de Delphes, au moins celles qui subsistoient encore de mon temps ; je continuerai maintenant le fil de ma narration.

Sur le chemin qui mène de Delphes au mont Parnasse, à quelques soixante stades de la ville, vous voyez une statue de bronze. Là, le chemin commence à devenir plus facile ; non-seulement pour les gens de pied, mais aussi pour les mulets et pour les chevaux, jusqu'à l'antre Corycius. J'ai déjà dit que c'étoit la nymphe Corycia qui avoit donné son nom à cet antre, le plus curieux de tous ceux que j'ai encore vus. On trouve une infinité de ces cavernes, soit sur le rivage, soit sur les côtes de la mer ; mais les Grecs et les barbares en ont quelques-unes de fort célèbres. Ces Phrygiens qui habitent les bords du fleuve Peucella, et qui sont originaires d'Azanie, ont dans leur pays la grotte de Steunos, ainsi l'appellent-ils. C'est un antre qui, par sa figure ronde et par son exhaussement, plaît fort à la vue ; ils en ont fait un temple de la mère des dieux, où la déesse a sa statue. Thémisonium, au-dessus de Laodicée, est une ville qui appartient aussi

aux Phrygiens. Ces peuples disent que dans le temps que les Gaulois exerçoient leurs brigandages en Ionie, et qu'ils y mettoient tout à feu et à sang, Hercule, Apollon et Mercure les sauvèrent de cette fureur. Ceux qui commandoient dans la ville, furent avertis en songe par ces dieux, qu'il y avoit un antre où les habitans seroient en sûreté, eux, leurs femmes et leurs enfans. Cet antre leur fut montré, et ils y trouvèrent en effet leur salut. C'est en mémoire de cet événement que l'on voit encore aujourd'hui devant la porte de l'antre de petites statues de ces dieux, qui de-là même ont pris leur dénomination (1). On dit que cet antre est à trente stades de la ville; il est arrosé de plusieurs sources. Du reste, on ne voit aucun chemin qui y conduise: la voûte en est extrêmement basse, et il n'est éclairé que par un foible jour. Dans le pays des Magnètes, près du fleuve Léthée, il y a un village nommé Hyles, et dans ce village une grotte consacrée à Apollon, dont l'étendue n'a rien de fort surprenant; mais on y voit une statue du Dieu d'une grande antiquité. Les gens du pays croient que cette statue leur communique une force de corps extraordinaire. Après s'être voués

(1) *Ont pris leur dénomination.* Le texte dit : *ont pris le nom de Spélaites*, du mot grec σπήλαιον, *specus*, *un antre.*

au *Dieu*, ils franchissent des précipices, ils sautent en bas du haut des rochers les plus escarpés, ils arrachent de gros arbres, et les portent sur leur dos par les sentiers les plus étroits et les plus difficiles. Mais l'antre Corycius surpasse en grandeur les deux dont je viens de parler. On peut aller jusqu'au fond sans le secours d'une lampe. La voûte en est raisonnablement exhaussée. On y trouve beaucoup de sources, sans compter l'eau qui distille d'en-haut, et dont la terre est toute mouillée. Les habitans du mont Parnasse disent que cet antre est consacré aux nymphes et au dieu Pan. Depuis ce lieu jusqu'au haut du Parnasse, le chemin est très-pénible, même pour les gens de pied, car cette montagne s'élève au-dessus des nues. C'est sur son sommet que *les* Thyiades, éprises d'une sainte fureur, sacrifient à Bacchus et à Apollon.

La ville de Tithorée est à quatre-vingt stades de Delphes par le chemin de la montagne, et de quelques stades plus éloignée par le chemin que tiennent les voitures. Je sais qu'Hérodote, à l'endroit où il parle de l'irruption des Perses en Grèce, ne s'accorde pas avec les prophéties de Bacis sur le nom de cette ville. Car Bacis donne le nom de Tithoréens aux peuples de ce canton, et, selon Hérodote, ces mêmes peuples, à l'approche des barbares, se réfugièrent à Néon, dont il parle

comme de la seule ville qu'ils eussent, donnant le nom de Tithorée, non pas à une ville, mais à la cime du mont Parnasse. Je crois, pour moi, qu'avec le temps, ce nom se communiqua à tout le canton, et que ces peuples ayant quitté leurs hameaux pour se rassembler dans la ville de Néon, cette ville prit aussi dans la suite le nom de Tithorée. Quoi qu'il en soit, les naturels du pays disent qu'elle a été ainsi appelée du nom d'une de ces nymphes qui, au rapport des anciens poëtes, naissoient des arbres, et particulièrement des chênes. Quelques trente ans avant ma naissance, la ville de Tithorée eut la fortune contraire, et sa ruine suivit de près. On y voit néanmoins encore une figure de théâtre et les vestiges d'une ancienne place publique. Mais ce que j'y ai remarqué de plus considérable, c'est un bois sacré de Minerve, un temple avec une statue de la déesse, et le tombeau d'Antiope et de Phocus. J'ai raconté les aventures d'Antiope dans la description de la ville de Thèbes. On a vu que Bacchus, irrité contre elle, lui avoit troublé l'esprit au point qu'elle étoit devenue furieuse, et j'ai dit par quel crime elle s'étoit attiré la colère du Dieu. On a vu aussi que Phocus, fils d'Onytion, devenu amoureux de cette princesse, l'avoit épousée, et qu'ils eurent une sépulture commune. J'ai même rapporté l'oracle de Bacis, tant sur leur tombeau que sur

celui d'Amphion et de Zéthus : je renvoie donc le lecteur à cet endroit. Voilà tout ce que cette petite ville renferme de plus remarquable. Le fleuve Cachalis passe le long des murs, et fournit de l'eau aux habitans.

A soixante-dix stades de Tithorée, on trouve le temple d'Esculape, dit Archagète. Ce Dieu est en grande vénération, non-seulement parmi ces peuples, mais dans toute la Phocide. Les ministres du Dieu, et ceux qui viennent chercher un asyle auprès de lui, sont logés dans le parvis. Le temple est au milieu, Esculape y est en marbre, avec une grande barbe; c'est une statue qui a plus de douze pieds de hauteur. A la droite de cette statue il y a un lit. On immole au Dieu toute sorte de victimes, excepté des chèvres. Quarante stades plus loin vous trouvez une enceinte fermée par un mur, et au-dedans une chapelle d'Isis; c'est de tous les lieux consacrés à cette divinité égyptienne, le plus saint et le plus révéré qu'il y ait en Grèce. Il n'y a aucune maison aux environs, et nul ne peut entrer dans ce saint lieu, hormis ceux que la déesse y invite elle-même par les songes qu'elle leur envoie. Il en est de même en quelques villes au-dessus du Méandre. Les dieux infernaux que l'on y honore ne souffrent dans leur temple que les personnes dont la présence leur est agréable, et qu'ils avertissent par

des

des songes et des apparitions. A Tithorée il y a chaque année deux foires en l'honneur d'Isis, l'une au printemps, l'autre en automne. Trois jours avant la foire, ceux qui ont la permission d'entrer dans l'intérieur du temple, ont soin de le purifier par la pratique de quelques cérémonies qu'ils tiennent secrètes; ils en ôtent les restes des victimes immolées dans la précédente foire, ils les portent en un lieu destiné à cet usage et les y enterrent; ce lieu est éloigné du temple d'environ deux stades. Voilà ce qui s'observe le premier des trois jours avant la foire. Le second, les marchands se bâtissent des boutiques avec des roseaux et d'autres matériaux de cette nature. Le troisième, la foire est ouverte; on y vend des esclaves, des bestiaux de toute espèce, des bijoux d'or et d'argent. L'après-midi on n'est occupé que de sacrifices. Les riches immolent des bœufs et des cerfs; les pauvres des oies et de cette volaille que l'on appelle des oiseaux de Méléagre (1). Le porc et la chèvre sont des animaux défendus.

Après que les victimes ont été immolées, on les porte dans le sanctuaire où le bûcher est tout

(1) *L'on appelle des oiseaux de Méléagre*, parce que les sœurs de Méléagre, désespérées de la mort de leur frère, avoient été métamorphosées en ces oiseaux, comme le raconte Ovide, liv. 8 de ses Métamorphoses. Ces oiseaux étoient une espèce de poulets.

préparé; il faut que les bandelettes dont elles sont ornées soient de lin ou de soie. Tel est le rit qui se pratique en Egypte, et qui a passé chez ces peuples. Tout ce que l'on immole doit être conduit avec pompe; et dès que les victimes sont entrées dans le sanctuaire, aussi-tôt les marchands qui étalent devant la porte du temple, mettent le feu à leurs boutiques et s'en vont. On dit qu'un profane étant entré sans permission dans le lieu saint au moment que l'on allumoit le bûcher, il vit tout ce lieu rempli de spectres affreux, et que de retour à Tithorée, après avoir raconté le mauvais succès de sa curiosité, il expira. J'ai ouï raconter à un Phénicien pareille chose arrivée en Egypte. Les Egyptiens célèbrent la fête d'Isis dans le temps qu'ils la croient occupée à pleurer la mort d'Osiris; et c'est le temps que l'eau du Nil commence à monter; ce qui fait dire aux Egyptiens que le Nil, après s'être grossi des larmes d'Isis, inonde et fertilise leurs terres. Le proconsul romain qui avoit le gouvernement de l'Egypte, engagea un homme à entrer dans le temple d'Isis à Copte; cet homme y entra en effet, et vint rendre compte au gouverneur de ce qu'il avoit vu; mais il mourut incontinent après. Il semble donc qu'Homère ait eu raison de dire que l'homme ne voit point les dieux impunément. Au reste, le terroir de Tithorée est moins fer-

tile en oliviers que l'Attique et que la Sicyonie; mais l'huile qu'il produit est pour la couleur et pour le goût fort au-dessus des huiles d'Espagne et de celles d'Istrie (1). On s'en sert pour la composition de divers onguens, et cette huile est si bonne, que l'on en envoie à l'empereur des Romains.

CHAPITRE XXXIII.

De Tithorée il y a un chemin qui mène à Lédon. C'étoit autrefois une ville; présentement elle est abandonnée, à cause du petit nombre de ses habitans qui sont allés demeurer plus loin, vers le Céphisse, au nombre de soixante-dix seulement, et ils ont donné aussi le nom de Lédon au village qu'ils habitent. Mais de même que les Panopéens, ils ne laissent pas d'avoir droit de suffrage à l'assemblée des états-généraux de la Phocide. Leur village est à quarante stades des ruines de l'ancienne ville de Lédon, qui avoit été ainsi appelée, disent-ils, du nom d'un des fils de la Terre même. Les mauvais citoyens ont de

(1) *D'Istrie.* L'Istrie est un pays de l'Italie qui avance en forme de péninsule dans le golfe de Venise, et qui aujourd'hui appartient aux Vénitiens pour la plus grande partie.

tout temps attiré de grandes calamités sur leur patrie. Mais deux villes entr'autres nous en fournissent un exemple mémorable : Troye, dont la ruine entière fut la suite de l'injure faite à Ménélas, par Alexandre, fils de Priam; et Milet, dont le désastre ne peut être imputé qu'à la légèreté d'Hestiœus, qui par la fantaisie de vouloir tantôt bâtir une ville dans le pays des Edons, tantôt gouverner l'esprit de Darius, et tantôt revenir en Ionie pour y exciter de nouveaux troubles, jeta enfin ses concitoyens dans les derniers malheurs. C'est ainsi que la ville de Lédon a été la victime de l'avarice et de l'impiété de Philomélus.

Lilée est une autre ville à une très-petite journée de Delphes en y allant par le mont Parnasse; je ne l'en crois pas éloignée de plus de cent quatre-vingt stades. Cette ville, après avoir été rebâtie, éprouva une nouvelle infortune en tombant entre les mains des Macédoniens. Assiégée par Démétrius et obligée de capituler, elle reçut garnison macédonienne, dont elle souffrit le joug, jusqu'à ce que Patron, un de ses citoyens, ayant fait prendre les armes à tous ceux qui pouvoient les porter, battit les Macédoniens, et les força de capituler à leur tour et d'évacuer la ville. Les habitans, pour reconnoître un si grand service, lui érigèrent une statue dans la ville de Delphes. On voit à Lilée un théâtre, une place publique

et des bains avec deux temples, l'un dédié à Apollon, l'autre à Diane. Ces dieux sont debout, ce sont deux statues de l'école d'Athènes, et de ce beau marbre du mont Pentélique. On dit que Lilée étoit une Naïade, fille du Céphisse, et qu'elle donna son nom à la ville dont nous parlons. Ce fleuve a sa source dans ce lieu-là même; il n'est pas toujours calme et tranquille en sortant de terre; l'après midi sur-tout il devient si bruyant que vous croiriez entendre le beuglement d'un taureau. Le climat du pays est fort tempéré durant trois saisons de l'année, le printemps, l'été et l'automne. Mais en hiver le froid y est extrêmement âpre, à cause de la proximité du mont Parnassé.

A vingt stades de Lilée, il y a la petite ville de Charadra, située sur le haut d'un rocher, et dont les habitans sont sujets à manquer d'eau. Car ils n'en peuvent avoir que d'un torrent qu'ils nomment Charadrus, et qui trois stades plus bas va tomber dans le Céphisse. C'est de ce torrent, selon toute apparence, que la ville a pris son nom. Les Charadréens ont quelques autels exposés aux injures de l'air, sans autre dédicace que, *aux héros;* par où quelques-uns entendent les Dioscures, et d'autres les héros originaires du pays. Les terres qu'arrose le Céphisse, sont les meilleures de toute la Phocide. Les arbres, les

grains et les pâturages y viennent également bien ; aussi n'y a-t-il aucun canton qui soit mieux cultivé. C'est ce qui a donné lieu de croire qu'Homère par ce vers :

Et des bords du Céphisse, habitans fortunés,

n'avoit pas entendu désigner une ville en particulier, mais plutôt tous les peuples qui habitent ce canton ; opinion qui se trouve réfutée par Hérodote, et par les monumens que l'on a des victoires remportées aux jeux pythiques ; car ce furent les Amphictyons qui firent célébrer ces jeux la première fois, et l'on sait qu'Echméas, parapotamien, y remporta le prix du pugilat sur les enfans de son âge. Hérodote, parlant des villes de la Phocide qui furent brûlées par Xerxès, n'a pas oublié Paropotame. Cette ville ne fut rétablie ni par les Athéniens, ni par les Béotiens. Ses habitans, tombés dans la misère, se dispersèrent et furent incorporés dans d'autres villes. Quant à celle-ci, il n'en reste aucun vestige, et l'on ignore même où elle étoit bâtie.

De Lilée à Amphiclée, on compte soixante stades. Ce sont les habitans eux-mêmes qui ont corrompu le nom de leur ville ; car Hérodote l'appelle Amphicée, comme on l'appeloit anciennement. Mais les Amphictyons, après le décret qu'ils rendirent pour la destruction des villes de

la Phocide donnèrent à celle-ci le nom d'Ophitée. Voici la raison que les gens du pays en disent. Un petit souverain avoit un fils en bas âge, et craignant pour les jours de ce fils qu'il croyoit en butte à ses ennemis, il le fit élever dans un lieu où il lui paroissoit être en sûreté. Un loup étant venu pour se jeter sur cet enfant, un serpent qui se trouva là prit sa défense, et s'entrelaçant autour de son corps, il le couvroit de ses longs replis. Là-dessus arrive le père; il croit que le serpent veut dévorer son fils : il lui décoche une flêche, et du même coup tue le serpent et l'enfant. Des bergers du voisinage lui apprennent qu'il a tué le libérateur de son fils : désespéré, il fait porter et le serpent et l'enfant sur le même bûcher. On dit même que le lieu où le bûcher fut allumé en conserve encore des marques. Ce qu'il y a de certain, c'est que le nom d'Ophitée, qui a été donné à la ville, vient de cette aventure (1). Cette ville n'a rien de curieux

(1) *Ce qu'il y a de certain, c'est que le nom d'Ophtée vient de cette aventure.* Malgré cela, Hérodote appelle cette ville Amphicée, et non pas *Ophitée*; c'est pourquoi Sylburge et Paulmier croient qu'il faut lire *Amphitée :* ils observent même que ce nom est plus conforme à l'aventure dont Pausanias fait le récit, Ἀμφικαία, ἀπὸ τοῦ ἄμφω καίεσθαι, parce que l'enfant et le serpent avoient été portés sur le même bûcher.

qu'une espèce de souterrain où l'on célèbre les orgies en l'honneur de Bacchus. On a pratiqué un chemin qui y mène ; mais vous n'y voyez aucune statue. Les Amphicéens disent que ce Dieu est leur oracle et leur médecin, qu'il les instruit en songe des remèdes qui leur sont nécessaires, étendant même ses bontés jusqu'à leurs voisins, et que le prêtre du Dieu, plein d'un esprit prophétique, leur révèle l'avenir lorsqu'ils le consultent.

A quinze stades d'Amphicée, on trouve Tithronium dans une plaine. C'est une petite ville qui n'a rien de remarquable. De-là à Drymée il y a vingt stades. Le chemin qui va d'Amphicée à Drymée, et celui qui vient de Tithronium, se croisent l'un l'autre près du Céphisse. Là, vous voyez un bois sacré d'Apollon, avec quelques autels et même un temple, mais sans statue. Si vous prenez le chemin qui est sur la gauche, vous trouverez qu'il y a environ quatre-vingt stades d'Amphicée à Drymée (1); car c'est ainsi qu'Hérodote

(1) *Environ quatre-vingt stades d'Amphicée à Drymée.* Pausanias vient de dire que d'Amphicée à Titrhonium il y avoit quinze stades, et de Tithronium à Drymée vingt autres stades. Comment donc en compte-t-il quatre-vingt d'Amphicée à Drymée ? Il y a de l'erreur dans l'un ou dans l'autre nombre, comme Paulmier l'a remarqué.

la nomme (1), quoique son ancien nom soit Naubole, et qu'elle rapporte son origine à Phocus, fils d'Eacus. On y voit un vieux temple de Cérès Thesmophore ou Législatrice. La déesse y est en marbre et debout. Sa fête se célèbre tous les ans.

CHAPITRE XXXIV.

De toutes les villes de la Phocide, la plus grande après Delphes, c'est Elatée; elle est à quelques quatre-vingt stades d'Amphicée et à son opposite. Le chemin qui y mène est assez uni, si ce n'est qu'en approchant de la ville on monte un peu. Le Céphisse passe dans la plaine et nourrit sur ses bords une grande quantité de ces oiseaux que l'on nomme des outardes. Les Elatéens ayant été assiégés par Cassander, roi de Macédoine, ils se défendirent avec tant de courage, qu'ils lui firent lever le siège; et quand Taxile, général de l'armée de Mithridate, voulut entrer dans leur ville, ils lui en fermèrent les portes; action dont les Romains leur surent si bon gré, qu'ils les laissèrent jouir de leur liberté, et ne mirent aucune imposition sur leurs terres. Quant à leur origine,

(1) *Car c'est ainsi qu'Hérodote la nomme.* On ne trouve rien de cela dans Hérodote. Cet endroit du texte de Pausanias est apparemment altéré.

qui ne vous paroît ni fort haut, ni fort grand; c'est sur ce rocher que le temple est situé. Il est accompagné de portiques où il y a des appartemens pour les ministres du temple et sur-tout pour le prêtre de Minerve. Ce prêtre est choisi parmi les enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge de puberté, et il quitte même le sacerdoce avant que de parvenir à cet âge, de sorte que son ministère ne dure pas plus de cinq ans, durant lequel temps il est astreint à un certain genre de vie auprès du temple, et ne se lave que dans une espèce de baquet à la manière des anciens. La déesse est représentée comme si elle alloit au combat; son bouclier est copié d'après celui de la Minerve d'Athènes, que l'on appelle par excellence *la Vierge*, et cette statue est un ouvrage des fils de Polyclès.

CHAPITRE XXXV.

AU sortir d'Elatée, si vous prenez à droite par le chemin de la montagne, vous irez à Aba et à Hyampolis. On y peut aller aussi par le grand chemin qui conduit d'Orchomène à Opunte; car en prenant un peu sur la gauche, on trouve un chemin qui mène à Aba. Si l'on en croit les habitans de cette ville, ils sont originaires d'Argos,

et vinrent s'établir dans la Phocide, sous la conduite d'Abas, fils de Lyncée, et d'Hypermnestre, fille de Danaüs. Leur ville étoit anciennement consacrée à Apollon, qui même y rendoit ses oracles. Mais le domaine du Dieu ne fut pas respecté par les Perses, comme il l'a été depuis par les Romains. En effet, les Romains ont rendu à ces peuples leurs loix et leur liberté par respect pour Apollon, au lieu que les Perses brûlèrent jusqu'à son temple. Ils en brûlèrent bien d'autres, que les Grecs ont négligé de rétablir, afin de laisser à la postérité un monument éternel de la fureur de ces barbares (1). C'est par cette raison que l'on voit encore aujourd'hui sur les confins des Haliartiens, plusieurs temples à demi brûlés, sans compter celui de Junon, sur le chemin de Phalère, près d'Athènes, et celui de Cérès à Phalère même. Je m'imagine qu'il en étoit ainsi du temple d'Apollon à Aba, avant le second incendie qui a achevé de le ruiner. Car durant la guerre sacrée, un corps de Phocéens ne pouvant plus soutenir l'effort des ennemis, se refugia dans la ville d'Aba, et de la ville dans le temple. Mais les Thébains eurent la cruauté d'y mettre encore le feu : aussi de tous les tem-

(1) *Un monument éternel de la fureur de ces barbares.* Ce trait de politique est remarquable.

ples de la Grèce, celui-là est-il le plus endommagé, comme ayant été brûlé deux fois, la première par les Perses et la seconde, par les Thébains. Près de ce grand édifice il y en a un moins vaste, que l'empereur Hadrien a dédié à Apollon ; il est orné de statues d'une plus grande antiquité, qui ont été données par les habitans. Apollon, Diane et Latone y sont debout en bronze. On voit dans la même ville un théâtre et une place publique, l'un et l'autre d'un goût fort ancien.

Si vous reprenez le chemin d'Opunte, vous viendrez à Hyampolis, ville dont le nom seul marque assez l'origine de ceux qui l'habitent. Car les Hyantes, chassés de Thèbes par Cadmus, vinrent s'établir dans ce canton de la Phocide, et y bâtirent une ville que l'on appela un temps la ville des Hyantes. Mais depuis l'usage a voulu que pour signifier la même chose par un seul mot, on dît Hyampolis. Cette ville fut brûlée par Xerxès, et entièrement détruite par Philippe. Cependant on y voit encore quelques restes de l'ancienne place publique, un édifice de médiocre grandeur où le sénat s'assemble, et un théâtre qui n'est pas loin des portes. L'empereur Hadrien y a fait bâtir un portique qui porte le nom de ce prince. Il n'y a dans toute la ville qu'un seul puits, et les habitans n'ont point d'autre eau pour

leurs différens besoins, si ce n'est quelques eaux du ciel qu'ils conservent du mieux qu'ils peuvent. Ils ont une dévotion particulière à Diane. Cette Déesse a son temple dans la ville; quant à sa statue, je n'en puis rien dire, parce qu'ils n'ouvrent ce temple que deux fois l'année, et que je n'y suis pas entré. Ils ont coutume de choisir dans un troupeau les bêtes qu'ils doivent immoler à Diane durant le cours de l'année, et ils prétendent que ces bêtes deviennent plus grasses que les autres, et qu'elles ne sont sujettes à aucune maladie.

On ne va pas seulement de Chéronée dans la Phocide, par le chemin qui mène à Delphes, ni par celui qui traversant Panopée, passe auprès de Daulis, et aboutit au chemin qui fourche. Il y en a encore un autre fort rude, par lequel en montant presque toujours, on arrive enfin à Stiris, autre ville de la Phocide. Ce chemin peut avoir quelques six vingt stades de longueur. Les Stirites se vantent d'être Athéniens d'origine. Ils disent qu'ayant suivi la fortune de Pétéüs, fils d'Ornéüs, chassé d'Athènes par Egée, ils vinrent s'établir dans un coin de la Phocide, où ils bâtirent une ville qu'ils nommèrent Stiris, parce qu'ils étoient pour la plupart de la bourgade de Stirium, qui fait partie de la tribu de Pandion. Ils habitent sur la cime d'un roc fort élevé; par

cette raison, ils manquent souvent d'eau, particulièrement en été; car ils n'ont que des puits dont l'eau n'est pas même fort bonne; aussi ne s'en servent-ils qu'à se laver et à abreuver leurs chevaux. Ils sont obligés de descendre quatre stades pour aller chercher de l'eau d'une fontaine creusée dans le roc. On voit à Stiris un temple de Cérès surnommée Stiritis; ce temple est bâti de brique crue; mais la Déesse est du plus beau marbre; elle tient un flambeau de chaque main. Près de cette statue, il y en a une autre fort ancienne, couronnée de bandelettes. Ces peuples rendent à Cérès tous les honneurs imaginables.

CHAPITRE XXXVI.

DE Stiris à Ambryssum, l'on compte environ soixante stades, et l'on y va par une plaine qui est entre deux montagnes. Le chemin est bordé de vignes à droite et à gauche, et tout le pays est un vignoble. Mais entre les ceps de vigne on élève une espèce de chêne verd, que les Ioniens et les autres Grecs nomment *coccus*, et que les Galates qui habitent au-dessus de la Phrygie, appellent *du houx* (1). Il vient de la hauteur de

(1) *Et que les Galates appellent du houx.* Cet endroit a exercé la critique de plusieurs savans. Turnèbe et Sylburge

l'aube-épine,

l'aube-épine, ses feuilles sont plus noirâtres, et moins dures que celles de l'yeuse (1). Son fruit est à-peu-près comme celui d'une morelle (2), et de la grosseur d'un pois chiche. Il s'y engendre un petit insecte qui, lorsque ce fruit est mûr, acquiert des ailes, s'envole et ressemble à ces moucherons que nous appelons des cousins. Mais d'ordinaire on cueille ce fruit avant que le ver ait eu le temps de se former, quoique le sang de

ont lu ὕσγη au lieu de ὗς, mais contre l'autorité de la plupart des manuscrits, et même des manuscrits de la bibliothèque du roi. Paulmier, dans ses observations sur les Phociques, prouve invinciblement qu'il faut lire ὗς comme dans le texte. Ces Galates ou Gallo-Grecs qui s'étoient établis en Phrygie, y trouvèrent un arbrisseau que les Arabes ont nommé *kermès*, et qui ressemble à notre *houx*. Trompés par cette ressemblance, ils l'appelèrent *houx*, mot que les Grecs n'ont pu exprimer autrement que par ὗς. De-là il s'ensuit que notre mot *houx* est un ancien mot celtique. L'arbrisseau de Phrygie, ou le kermès des Arabes, portoit un fruit rouge que les Grecs appeloient κόκκος, les Latins *coccus*, et qui servoit à teindre en écarlate. Notre houx est une espèce d'yeuse, *ilex*, en grec πρῖνος.

(1) *Que celles de l'yeuse.* Au lieu de σχοῖνος, *lentisque*, je lis avec Saumaise et Paulmier, πρῖνος, qui se trouve dans quelques manuscrits. Pausanias veut dire que les feuilles du kermès sont plus noirâtres et plus molles que celles de notre houx, qui est une espèce d'yeuse.

(2) *D'une morelle*, en grec, στρύχνος; en latin *solanum*; il y a plusieurs espèces de morelle. *Voyez* Tournefort.

ce petit animal soit aussi fort bon pour la teinture des laines. La ville d'Ambryssum est située sous le mont Parnasse ; au-delà c'est Delphes. On croit qu'elle a pris son nom du héros Ambryssus. Les Thébains ayant entrepris la guerre contre Philippe de Macédoine, fortifièrent cette ville par un double mur, qu'ils bâtirent d'une pierre noire, mais fort dure, que l'on trouve dans le pays. Ces deux murs ont près de six pieds de largeur, et lus de neuf de hauteur, aux endroits où ils sont entiers ; entre l'un et l'autre il y a l'espace d'un pas. Les Thébains n'y ajoutèrent ni tours, ni créneaux, ni rien de régulier, parce qu'ils n'en eurent pas le temps. La place publique n'est pas fort grande, et la plupart des statues de marbre qui en faisoient l'ornement sont brisées.

Anticyre est sur la gauche. Le chemin qui y mène va d'abord en montant, mais au bout de deux stades il s'applanit. A la droite du chemin vous voyez le temple de Diane Dyctinée, à laquelle les habitans d'Ambryssum ont une dévotion singulière. La déesse y est en marbre noir ; c'est une statue de l'école d'Egine. Depuis le temple de Diane jusqu'à Anticyre on descend toujours. Cette ville se nommoit autrefois Cyparisse, et l'on croit qu'Homère a mieux aimé l'appeler ainsi dans le dénombrement des peuples de la Phocide,

bien que le nom d'Anticyre fût déjà connu de son temps, comme ayant été donné à la ville par Anticyréus, qui étoit contemporain d'Hercule. Quoi qu'il en soit, Anticyre n'est pas loin des ruines de Médéon, autre ville dont j'ai parlé au commencement de ce livre, et que j'ai dit avoir été punie de son entreprise sacrilège contre le temple de Delphes. Les Anticyréens se sont vus chasser deux fois de leur ville ; la première par Philippe, fils d'Amyntas ; et la seconde par Titus Flaminius (1), général de l'armée romaine, qui les punit de leur attachement pour un autre Philippe, fils de Démétrius ; car Flaminius avoit été envoyé pour secourir les Athéniens contre ce roi de Macédoine. Les montagnes qui environnent la ville sont pleines de roches, parmi lesquelles il croît une grande quantité d'ellébore. C'est une plante médicinale ; il y en a deux espèces, l'une noire, qui purge le ventre, l'autre blanche, qui est un vomitif ; et c'est de la racine de l'une et de l'autre que l'on se sert. La place publique d'Anticyre est ornée de plusieurs statues de bronze. Sur le port, on voit un temple

(1) *Par Titus Flaminius*. Le texte porte, par *Atilius*, ce qui ne quadre point avec l'histoire ; c'est pourquoi Kuhnius lit *Titus*, et entend Titus Flaminius. C'est le seul moyen d'accorder Pausanias avec Tite-Live, liv. 32, ch. 18.

de grandeur médiocre, consacré à Neptune : ce temple est bâti de fort belles pierres, et blanchi en dedans. Le dieu y est debout en bronze. Il met le pied sur un dauphin, comme pour monter dessus, il a une main sur son côté, et de l'autre il tient un trident. Les Anticyréens ont deux lieux d'exercice ; dans l'un il y a des bains publics ; dans l'autre, qui est éloigné du premier et beaucoup plus ancien, vous voyez une statue de bronze de Xénodame, avec une inscription qui porte que ce Xénodame étoit un citoyen d'Anticyre, qui aux jeux olympiques remporta le prix du pancrace dans la classe des hommes. Si cette inscription dit vrai, il est à croire que Xénodame a reçu la couronne d'olivier en la deux cent onzième olympiade, la seule qui ne soit pas marquée dans les registres des Eléens. Au-dessus de la place publique, il y a une fontaine creusée en manière de puits, que l'on a mise à l'abri du soleil par un toit qui porte sur des colonnes. Un peu au-delà vous trouvez un tombeau construit de pierres communes. On dit que c'est la sépulture des fils d'Iphitus, dont l'un vint mourir chez lui au retour du siège de Troye, et l'autre, nommé Schédius, mourut devant Troye, d'où l'on rapporta son corps à Anticyre.

CHAPITRE XXXVII.

A DEUX stades de la ville, sur la droite, on voit une grosse roche qui fait partie d'une montagne, et sur cette roche un temple de Diane avec une statue de la déesse, qui est un ouvrage de Praxitèle. La déesse tient un flambeau de la main droite, elle a son carquois sur l'épaule, et un chien auprès d'elle à sa gauche ; c'est une statue beaucoup plus grande que nature. La ville de Bulis est sur les confins de la Phocide (1). Cette ville a pris son nom de Bulon, qui amena là une colonie tirée des villes de l'ancienne Doride. On dit que dans la suite les Bulidiens s'attachèrent à Philomélus et aux Phocéens de sa faction. On peut aller de Thisbé, ville de Béotie, à Bulis, par un chemin qui a quelques quatre-vingt stades de long. Si d'Anticyre on y peut aller de même par terre, c'est ce que je ne sais point, à cause des prodigieuses montagnes qui sont entre-deux. Ce que je sais, c'est que d'Anticyre au port de Bulis on compte cent stades, et que du port à la ville il y a au plus

(1) *La ville de Bulis est sur les confins de la Phocide.* Le nom de cette ville se trouve omis dans le texte, mais il est aisé de le suppléer, comme ont fait les interprêtes.

sept stades pour les gens de pied. Sur le chemin, on trouve un torrent qui va se jeter dans la mer, et que les gens du pays nomment le torrent d'Hercule. Bulis est située sur une hauteur; on passe tout devant lorsqu'on va par mer d'Anticyre à ce promontoire de Corinthe, que l'on nomme le Leschée. La plupart de ses habitans gagnent leur vie à pêcher de ces coquillages dont on fait la pourpre. Cette ville n'a rien de considérable. On y voit seulement deux temples, l'un de Diane, l'autre de Bacchus. Les statues de ces divinités sont de bois; mais je n'ai pu connoître de quelle main elles sont. Ces peuples révèrent particulièrement un dieu qu'ils appellent le Très-Grand; surnom qui, selon moi, ne peut convenir qu'à Jupiter. La fontaine de Saunium leur donne de l'eau suffisamment.

De Delphes à Cirrha, qui en est le port, on compte soixante stades. Quand on est descendu dans la plaine qui y conduit, on trouve un hippodrome qui sert aux courses de chevaux dans les jeux pythiques. En parlant d'Olympie dans ma description de l'Elide, je n'ai pas oublié le dieu Taraxippus, qui est si terrible aux chevaux. L'hippodrome de Delphes, ou pour mieux dire d'Apollon, n'est pas plus exempt de ces accidens capables d'effrayer les meilleurs écuyers, et plus

ou moins funestes, selon que la fortune est plus ou moins contraire aux uns et aux autres. Je ne crois pourtant pas que l'effroi des chevaux dans ce cirque, doive s'imputer au génie de quelque héros, ni à aucune cause occulte. La plaine qui est aux environs de Cirrha demeure toujours inculte ; on n'y plante aucun arbre, soit par la crainte d'encourir quelque malédiction, soit que de tout temps on ait remarqué que les arbres ne s'y plaisoient pas. On dit que Cirrha (1) s'est ainsi appelée du nom d'une nymphe originaire du lieu. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Homère, dans l'Iliade et dans une de ses hymnes à Apollon, l'appelle Crissa (2) de son ancien nom. Les habitans s'étant

(1) *On dit que Cirrha*, &c. Cet endroit du texte est un peu défectueux. Il ne faut que le lire pour sentir qu'il y a quelques mots d'omis.

(2) *L'appelle Crissa.* Strabon, Pline et Ptolemée ont fait de Crissa deux villes différentes, en quoi ils ont été suivis par de très-savans modernes, tels que Paulmier de Grentemesnil, et le père Hardouin. Cependant, selon le témoignage de Pausanias, qui parle ici comme témoin oculaire, et qui par cette raison est plus croyable, il est clair que Cirrha et Crissa n'ont jamais été qu'une même ville ; c'est aussi le sentiment du savant Casaubon, qui, à cet égard, condamne et abandonne Strabon. Si l'on veut savoir à quoi s'en tenir sur cette question, on la trouvera savamment traitée par M. Freret, dans le cinquième tome des mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

portés dans la suite à plusieurs impiétés contre Apollon, jusqu'à le dépouiller d'une partie de son domaine pour se l'approprier, les Amphictyons firent un décret par lequel il étoit ordonné que l'on prendroit les armes contre ces sacrilèges. On donna la conduite de cette guerre à Clisthène, tyran de Sicyone, et l'on fit venir d'Athènes Solon, pour servir de conseil à ce général. L'oracle de Delphes ayant été consulté sur le succès de cette guerre, la Pithye, au nom du Dieu, répondit en ces termes : *Vous vous flattez de prendre Cirrha, malgré les tours et les remparts qui la défendent ; mais c'est en vain, jusqu'à ce que la mer vienne baigner de ses flots mon domaine.* Alors Solon, usant de sa sagesse ordinaire, persuada aux Amphictyons de consacrer à Apollon toutes les terres qui étoient aux environs de Cirrha, afin que le domaine du Dieu, s'étendant jusqu'à la mer, l'oracle pût s'accomplir. Il s'avisa ensuite d'un autre expédient pour faciliter la prise de Cirrha ; ce fut de détourner le fleuve Plistus qui passoit dans la ville. Mais voyant que les assiégés continuoient à se défendre, parce qu'ils avoient de l'eau de puits et de citernes qui absolument pouvoit leur suffire, il fit jeter dans le fleuve une grande quantité de racines d'ellébore, et quand ces racines eurent communiqué leur vertu à l'eau, il fit reprendre au fleuve son premier lit. Les

assiégés, charmés de revoir le Plistus passer à l'ordinaire dans leur ville, burent avidement de ses eaux; ce qui leur causa une si violente diarrhée, qu'ils furent bientôt obligés d'abandonner leurs remparts. Les Amphictyons, maîtres de la ville, châtièrent les habitans, et vengèrent l'injure faite à Apollon. Ce fut alors que Cirrha devint le port de Delphes. On y voit un très-beau temple d'Apollon, de Diane et de Latone, avec de grandes statues de ces divinités, dignes de l'école d'Athènes dont elles sont. Parmi ces statues il y en a une que l'on nomme l'Adrastée, mais qui est moins grande que les autres.

CHAPITRE XXXVIII.

LE pays de ces Locriens que l'on nomme Ozoles, confine à la Phocide, du côté de Cirrha. On donne plusieurs raisons du surnom de ces peuples, et je les vais rapporter toutes. Dans le temps qu'Oresthée, fils de Deucalion, régnoit en ce pays-là, il arriva, dit-on, que sa chienne mit au monde un morceau de bois, au lieu d'un chien. Oresthée ayant enfoui sous terre ce morceau de bois, le printemps venu, on en vit sortir un cep de vigne

dit que sa femme Gorgé, fille d'Œnéüs, est aussi enterrée. Dans la citadelle, il y a un temple de Minerve, où la Déesse est debout en bronze. Les habitans voudroient faire accroire que cette statue a été prise sur les Troyens, et apportée de Troye par Thoüs, mais c'est ce que je ne crois point. J'ai déjà dit que les premiers fondeurs qui aient bien su leur art, ont été deux hommes de Samos, Rhœcus, fils de Philéüs, et Théodore, fils de Théléclès. Or, quelque recherche que j'aie faite des monumens de l'antiquité, je n'en ai vu aucun en bronze qui soit attribué à Théodore. Dans le temple de Diane à Ephèse, près d'une chapelle, qui est fort ornée de peinture, il y a une balustrade de marbre qui entoure l'autel de Diane, dite Protothronia. A l'extrêmité de cette balustrade on voit plusieurs statues de bronze, et entr'autres une femme que les Ephésiens disent être la Nuit; c'est une statue de Rhœcus. Mais pour la Minerve d'Amphisse, elle est d'un goût beaucoup plus ancien et plus grossier. Les habitans de cette ville rendent un culte particulier à de jeunes dieux qu'ils appellent Anactes (1) : on

(1) *Qu'ils appellent Anactes.* ἄναξ signifie *roi, prince.* Les dieux des Gentils originairement étoient, pour la plupart, des rois ou des princes, qu'ils avoient mis au nombre des dieux par une apothéose ridicule. Ainsi les Dioscures,

n'est pas d'accord sur ces divinités. Les uns disent que ce sont les Dioscures, d'autres que ce sont les Curètes; et ceux qui se croient plus éclairés, prétendent que ce sont les Cabires.

Ces mêmes Locriens ont plusieurs autres villes. Du côté des terres au-dessus d'Amphisse, et trente stades plus loin, ils ont Myonie, dont les habitans ont consacré un bouclier à Jupiter dans Olympie. Leur ville est située sur une montagne fort haute. Vous y voyez un bois sacré avec un autel dédié à des dieux qu'ils nomment Débonnaires. Ils leur font des sacrifices durant la nuit, et leur usage est de consumer les chairs des victimes dans le lieu même, avant le lever du soleil. Au-dessus de la ville, il y a tout un canton consacré à Neptune, aussi l'appellent-ils *le Posidonium*. On y voit un temple de Neptune, où de mon temps il n'étoit resté aucune statue. Près de la mer les Locriens ont Œanthée, dont le territoire touche à celui de Naupacte. Toutes les villes des Locriens, à la réserve d'Amphisse, sont aujourd'hui sous la domination de Patra, ville d'Achaïe, à qui l'empereur Auguste a voulu

autrement Castor et Pollux, pouvoient bien être appelés *Anactes*. Cependant Plutarque, dans la vie de Thésée, apporte plusieurs raisons pourquoi on leur donnoit ce nom.

que ces peuples fussent soumis. On voit à Œanthée un temple de Vénus, et un peu au-dessus de la ville, un bois sacré rempli de cyprès et de pins, où Diane a un temple et une statue. Il y avoit autrefois sur les murs du temple des peintures que le temps a entièrement effacées. Je crois que cette ville a pris son nom d'une femme du pays, ou de quelque nymphe.

Quant à la ville de Naupacte (1), une tradition porte que les Doriens qui suivirent les fils d'Aristomaque, équipèrent là une flotte pour passer dans le Péloponnèse, et que des vaisseaux qu'ils y avoient construits, le lieu prit le nom de Naupacte. Cette ville a souvent changé de maître, comme je l'ai raconté dans mon voyage de la Messénie, où l'on a vu comment les Athéniens, après le tremblement de terre qui affligea Sparte, chassèrent les Locriens de Naupacte, pour donner cette ville aux Messéniens qui s'étoient cantonnés à Ithome, et comment ensuite les Athéniens ayant été battus à Egespotame, les Lacédémoniens chassèrent à leur tour les Messéniens. Ceux-ci étant forcés d'abandonner Naupacte, les

(1) *Quant à la ville de Naupacte*, &c. C'est à présent Lépante, cette ville célèbre que les Turcs et les Vénitiens se sont tant disputée, et qui enfin est demeurée aux Turcs.

Locriens y rentrèrent une seconde fois. C'est ici le lieu de parler de ce que les Grecs appellent les poésies naupactiennes. On les attribue communément à un homme de Milet; mais Charon, fils de Pythéus, les croit d'un poëte de Naupacte même qui se nommoit Carcinus; et le sentiment de cet historien de Lampsaque me paroît plus vraisemblable. Car sur quel fondement et par quelle raison un homme de Milet écrivant contre les femmes, auroit-il intitulé son ouvrage, *Poésies naupactiennes?* On voit à Naupacte un temple de Neptune sur le bord de la mer; le Dieu est debout, en bronze. On y voit aussi un temple de Diane, où la déesse est en marbre blanc, dans l'attitude d'une femme qui tire de l'arc. Cette statue est nommée Diane l'Etolienne. Vénus a une grotte qui lui est consacrée, où les gens du pays viennent lui adresser leurs vœux, particulièrement les veuves qui veulent se remarier. Esculape avoit autrefois un temple dans la ville; ce temple est aujourd'hui en ruines; c'étoit un particulier nommé Phalysius qui l'avoit bâti, et voici à quelle occasion. Phalysius ayant mal aux yeux jusqu'à en être presque aveugle, le dieu d'Epidaure lui envoya par Anyté, femme que ses poésies avoient rendue célèbre, une lettre cachetée. Cette femme avoit cru voir en songe Escu-

lape qui lui donnoit cette lettre, et, en effet, à son réveil elle se la trouva entre les mains. S'étant donc embarquée, elle arrive à Naupacte, va trouver Phalysius, et lui dit de décacheter la lettre et de la lire. D'abord il croit qu'on se moque de lui; puis au nom d'Esculape il conçoit quelque espérance, il rompt le cachet, jette les yeux sur la cire (1); et recouvre si bien la vue qu'il lit ce qui lui étoit écrit. Transporté de joie d'une guérison si miraculeuse, il remercie Anyté, et la renvoie après lui avoir compté deux mille pièces d'or, suivant l'ordre contenu dans la lettre.

(1) *Sur la cire.* Dans ces temps-là on écrivoit sur des tablettes enduite de cire, et cet usage a duré long-temps.

FIN DU DIXIÈME ET DERNIER LIVRE.

VOYAGE

DE

SCYLAX DE CARYANDE,

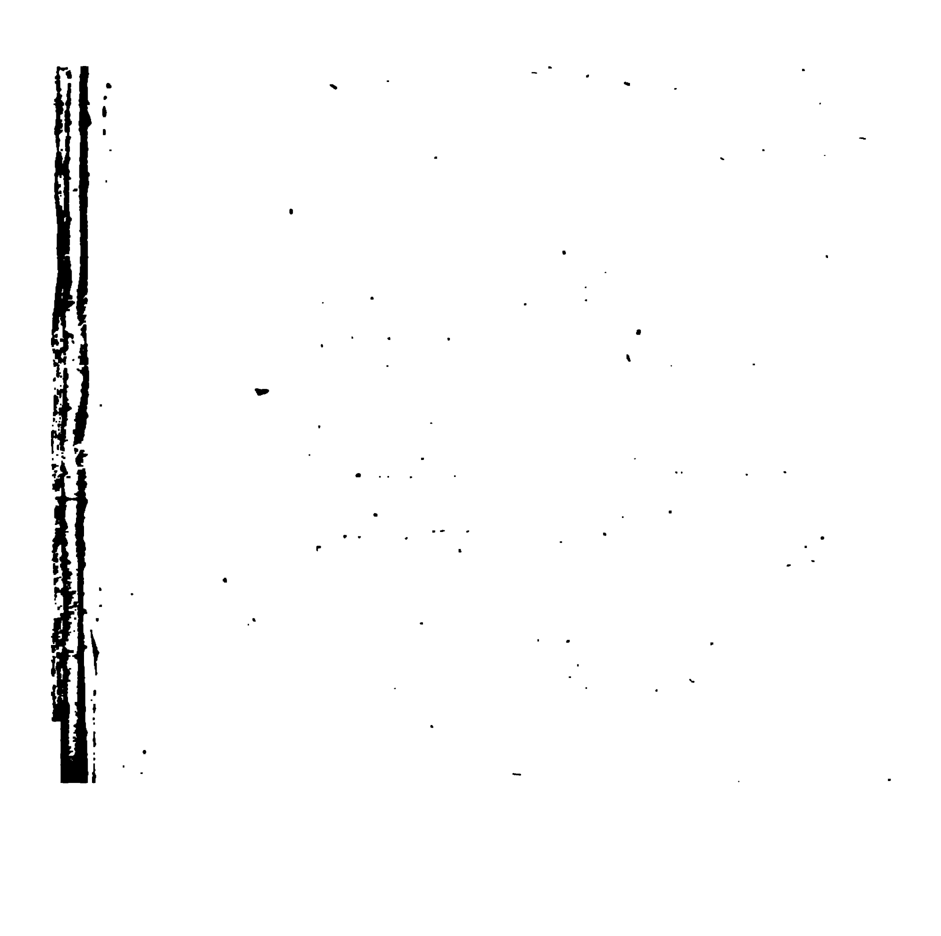
EN EUROPE,

EN ASIE ET EN LYBIE;

COMPRENANT l'état des nations qui habitent ces trois parties du monde, la description des pays qu'elles occupent, celle des ports et des fleuves, leur distance par mer, et celle des isles avec leur distance du continent.

TRADUIT du grec en français, par J. C. PONCELIN.

1797.



AVANT-PROPOS.

LA ville de Caryande, dans l'Asie mineure, a produit trois hommes célèbres sous le nom de Scylax. Le premier, qui paroît avoir été attaché à la cour de Perse, fut envoyé par Darius, fils d'Histaspes, dans toute l'Asie alors connue, pour en faire la description. Le second, qui vivoit sous Darius Nothus, voyagea dans les trois parties du monde qui formoient alors le globe connu, et publia le résultat de ses voyages. C'est celui qu'on va lire. Le troisième, qui fut un homme très-expérimenté dans l'art de la guerre, écrivit le siècle d'Héraclides, roi des Mylassiens, et publia une critique de l'histoire de Polybe, dont il étoit contemporain. Quelques écrivains confondent notre Scylax avec celui qui vivoit sous Darius, fils d'Histaspes; mais l'ouvrage qu'on va lire, prouve évidemment qu'il est beaucoup moins ancien que ce prince, puisqu'il parle de l'athénien Callistrate, qu'on sait avoir vécu long-temps après Darius. Il parle aussi d'Amphipolis qui, plus d'un siècle après, fut bâtie par Brasidas, et dont l'emplacement, du temps de Darius dont nous parlons, portoit le nom de *Neuf-Chemins* ἐννέα ὁδοὶ. Enfin, on trouve dans cet ouvrage le nom de la ville de Daton en

Thrace, que l'on sait avoir été bâtie par l'athénien Callistrate pendant son exil, sous le règne de Darius Nothus.

L'ouvrage que nous publions, et qui paroît pour la première fois en français, n'est assurément pas tel qu'il est sorti de la plume de Scylax; ce n'est que le sommaire fait par quelque mauvais abréviateur, d'une description complète du monde, que ce citoyen de Cariande avoit publiée. Ce qui prouve que ce voyage n'est pas complet, c'est qu'on en voit des phrases citées par des anciens auteurs, et qui ne se retrouvent plus dans nos manuscrits. Il paroît d'ailleurs qu'il y a très-long-temps que la république des lettres a fait cette perte; car le scholiaste d'Apollonius, qui vivoit il y a plusieurs siècles, ne s'est servi que de l'abrégé que nous traduisons. S'il eût connu l'ouvrage tel qu'il a dû sortir des mains de Scylax, il eût sans doute préféré l'écrivain original à son insipide abréviateur.

Quelqu'imparfait que soit cette description du monde, elle est fort précieuse pour nous, qui n'avons rien de mieux dans une antiquité aussi reculée. Scylax, après le carthaginois Hannon, est le plus ancien géographe que nous connoissions; et au milieu des erreurs sans nombre que lui font commettre son abréviateur et ses copistes, on apperçoit une grande exactitude dans

ses descriptions. Peut-être sera-t-on étonné qu'un homme aussi judicieux ait quelquefois mêlangé ses récits de quelques puérilités ; mais si l'on prend la peine de lire nos voyageurs modernes, on verra que, dans tous les siècles, le merveilleux fut leur apanage, et que peu d'entre eux ont eu le courage de s'en préserver. D'ailleurs, ceux qui reprocheront à Scylax d'avoir vu des hommes de cinq coudées de haut, sont invités à se rappeler qu'il y a environ dix ans toute la France s'émerveilloit sur les miracles de Bleton, paysan franc-comtois, qui découvroit tout ce qui se passoit dans les entrailles de la terre. Peut-être aussi en jetant quelques regards sérieux autour de nous, pourrions-nous nous persuader que nous sommes plus crédules encore que ne l'étoient ceux qui, comme Saint-Augustin, croyoient que des nations cyclopes habitoient l'intérieur de l'Afrique. Chaque siècle a ses erreurs; les plus supportables sont celles qui ne nuisent pas à l'espèce humaine.

Nous avons cru servir nos compatriotes, en ajoutant le voyage de Scylax à celui de Pausanias. Quoique ce dernier soit incomparablement plus curieux que le premier, ils s'éclairent l'un par l'autre, et forment, réunis, un corps complet de géographie ancienne. Nous avons rendu aussi littéralement qu'il a été possible, les

descriptions de Scylax; mais quand la négligence des copistes nous a ôté la faculté de le bien comprendre, nous avons cru, avec Isaac Vossius, devoir interprêter ses idées; et suivant nous, c'étoit la seule manière de rendre en notre langue un ouvrage qu'une longue série de siècles a si étrangement défiguré. Les notes de Saumaise et de Vossius nous ont été fort utiles en cette occasion; et nous nous sommes aussi servi avec fruit de notes marginales, dont un savant a enrichi l'exemplaire que nous avons suivi dans notre traduction.

VOYAGE
DE
SCYLAX DE CARYANDE,
EN EUROPE,
EN ASIE ET EN LYBIE;

COMPRENANT l'état des nations qui habitent ces trois parties du monde, la description des pays qu'elles occupent, celle des ports et des fleuves, leur distance par mer, et celle des isles avec leur distance du continent.

DE L'EUROPE.

EN décrivant l'Europe, je commencerai par celles des colonnes d'Hercule qui sont dans cette partie du monde; et je décrirai l'espace qui les sépare de celles qui sont en Libye jusques aux grands Ethiopiens. Ces colonnes sont éloignées les unes des autres d'un jour de navigation. Au-delà de celles des colonnes d'Hercule qui sont en Europe, les Carthaginois possèdent beaucoup de ports, de comptoirs, d'arsenaux et de mers.

Les premiers peuples de l'Europe qui se présentent, sont les Ibères, nation indigène, dont le territoire est baigné par le fleuve Ibère. Là, sont deux isles qui portent le nom de Gadès. Dans l'une d'elles est une ville éloignée d'un jour de chemin des colonnes d'Hercule (1). On y voit aussi une ville grecque appelée Emporion (2). Elle a été peuplée par une colonie de Marseil-

(1) Gadès ou Gadire, dans la Bœtique, aujourd'hui province d'Espagne, est très-célèbre parmi les anciens géographes. Cette ville fut fondée par les Tyriens, les créateurs du commerce et de la marine sur les côtes d'Europe et d'Afrique. Elle étoit située dans une isle peu étendue, mais jointe par une chaussée à une autre isle, que sépare de la terre ferme un canal semblable à celui d'une rivière, et à l'ouverture duquel dans la mer, un monticule isolé portoit un temple consacré à Hercule. C'est-là qu'étoient les colonnes qui portoient le nom de ce héros. On ignore l'origine de ce monument; mais on est porté à croire que le premier voyageur, nommé Hercule, qui ait osé aller si loin, le fit construire pour éterniser la mémoire de son audacieuse expédition. Dans la suite, un autre voyageur, ayant poussé ses découvertes jusques aux Hespérides, sur la côte d'Afrique, y consacra celles dont parlera Scylax dans ce voyage.

(2) Le texte est ici assez obscur. εἶτα ἐμπόριον, dit-il, πόλιν Ἑλλενίδα, ᾗ ὄνομα ἐμπόριον; ce qui signifie: *là est un comptoir, et une ville grecque, appelée Emporion;* mais ce qui prouve qu'il y a du désordre dans le texte, c'est que les mots *ville grecque* est à l'accusatif, quoiqu'il dût être au nominatif.

lais. Les côtes de l'Iberie comportent une navigation de sept jours et de sept nuits.

A la suite des Ibères sont les Ligures, dont la population est mêlangée avec celle des premiers; ils s'étendent jusqu'au fleuve Rhodanos (1). La navigation des Ligures depuis Emporion jusqu'au Rhodanos, est de deux jours et deux nuits.

Au-delà de ce fleuve, sont les Ligures proprement dits, lesquels s'étendent jusqu'au fleuve Arnum (2) ; là est une ville grecque appelée Marseille, avec un port (3)..... Telles sont les colonies fondées par les Marseillais. L'espace qui sépare le fleuve Rhodanos de l'Arnum, est de quatre jours et quatre nuits de navigation. Toute la côte qui s'étend des colonnes d'Hercule jusqu'à l'Arnum, est couverte de ports vastes et commodes.

Lorsque vous avez passé l'Arnum, vous trouvez les Tyrreniens, nation puissante qui s'étend jusqu'à la ville de Rome. On emploie quatre jours et quatre nuits à parcourir leurs côtes.

Vis-à-vis les Tyrreniens est l'isle de Corse. Les navigateurs mettent un jour et demi à franchir

(1) C'est le Rhône.

(2) Le texte porte jusqu'à Antium ; mais Vossius croit qu'il faut substituer Arnum à Antium.

(3) Ici manquent plusieurs lignes du texte, qui contenoient le dénombrement des colonies marseillaises.

l'espace qui les sépare. Vous trouvez à moitié chemin une isle habitée, appelée Œthalie, et plusieurs autres isles désertes.

De l'isle de Corse à celle de Sardaigne, il n'y a qu'un tiers de jour de chemin; au milieu est une isle déserte. De Sardaigne en Libye, la navigation et d'un jour et d'une nuit; mais elle est de deux jours et d'une nuit de Sardaigne en Sicile. Je reviens au continent.

Après les Tyrreniens viennent les Latins, qui s'étendent jusqu'à Circé. On voit chez eux le tombeau d'Elpenor, en vénération parmi ces peuples. Les côtes du pays latin présentent une navigation d'un jour et d'une nuit.

Aux Latins succèdent les Volsques, dont le pays est baigné par une étendue de mer qui peut être parcourue dans un jour.

A la suite de ces derniers, sont les Campaniens, qui habitent deux villes grecques, Cyme et Neapolis. Vis-à-vis est l'isle Pithecousa, sur laquelle est construite une ville grecque. La côte des Campaniens est d'un jour de navigation.

Ils ont pour voisins les Samnites, dont la côte peut être parcourue dans un jour et demi. On trouve ensuite les Lucaniens, qui s'étendent jusques aux Thuriens. Les côtes de la Lucanie ne peuvent être parcourues qu'en six jours et six nuits. Ce pays-là est une péninsule. On y trouve

plusieurs villes grecques, telles que Posidonia, Eléa, colonie thurienne; Pandosia, fondée par les Platéens ; Terina, Hipponium, Medma et Rhegium, qui est en même temps ville et promontoire.

En face de Rhegium est l'isle de Sicile, éloignée de l'Europe de douze stades; de Rhegium vous passez à Pelore, promontoire sicilien. Cette isle est habitée par des Grecs et par des Barbares. Les nations barbares sont les Elymiens, les Sicaniens, les Sicules, les Phéniciens et les Troyens. Les villes grecques sont Messine avec un port, Tauromanion, Naxos, Catane et la cité des Léontins. Si vous voulez aller chez ceux-ci par le fleuve Teriam, votre navigation sera de vingt stades. On trouve aussi dans cette isle le fleuve Sinethós; la ville de Mégare et le port Xiphon. A la suite de Mégare, vous trouvez la ville de Syracuse, qui a deux ports. L'un est enveloppé dans les murs même de la ville; l'autre est en dehors. On voit ensuite la ville d'Elore, et le promontoire Pachin. A la suite de ce promontoire, on trouve les villes grecques de Camarine, de Gela, d'Agrigente, de Selinous, et le promontoire de Lilybee, à la suite duquel est la ville d'Himera, bâtie par les Grecs.

L'isle de Sicile est de forme triangulaire, et ses côtes sont d'environ deux mille cinq cents stades

d'étendue. En face de la ville d'Himera est l'isle de Lipara; et plus loin la ville de Mylé, construite par des Grecs. De Mylé à Lipara, la navigation est d'une demi-journée; mais je retourne au continent.

Après la ville de Rhegium, on trouve celle de Locres, de Caulonia, de Crotone, de Sybaris et de Thurium; le temple de Lacinium, l'isle de Calypso, qu'Ulysse a habitée avec la déesse de ce nom, et le fleuve Crathis. Tous ceux qui habitent la Lucanie sont Grecs.

Viennent ensuite les Iapiges, qui s'étendent jusqu'au mont Arion, dans le golfe Adriatique. On peut parcourir les côtes de la Iapigie en six jours et six nuits; ces peuples sont Grecs, et les villes qu'ils habitent sont Héraclée, Métaponte, Tarente, et le port d'Hydros, placé à l'embouchure même du golfe Adriatique, ou mer Ionienne.

Après les Iapiges, lorsque vous avez franchi le mont Arion, vous trouvez la nation des Daunites. Ces peuples sont divisés en plusieurs langues; les tribus qui les composent, sont les Laterniens, les Opiques, les Cramones, les Ferentins, et les Peucetins, qui s'étendent depuis la mer Tyrrenienne jusqu'à Adria. Toutes leurs côtes peuvent être parcourues en deux jours et deux nuits.

Les Umbriens occupent le pays qui touche aux Daunites. La ville qu'ils habitent, s'appelle Ancone. Ce peuple a une vénération particulière pour Diomède, dont il prétend avoir reçu des bienfaits. Il adresse à ce héros ses vœux dans un temple qu'il lui a consacré. La côte de l'Umbrie est de deux jours et d'une nuit de navigation.

En sortant du territoire des Umbriens, vous entrez sur celui des Tyrreniens. Ces peuples s'étendent depuis la mer qui porte leur nom, jusqu'à la mer Adriatique. La ville qu'ils habitent a été fondée par des Grecs. Elle est éloignée de vingt stades du fleuve qui baigne leur territoire. Toute la Tyrrenie s'étend depuis la mer extérieure jusqu'au golfe Adriatique, depuis la ville de Pise (1) jusqu'à celle de Spina; c'est-à-dire, l'espace de trois jours de chemin.

Viennent ensuite ceux des Celtes, que leurs compatriotes laissèrent ici en marchant contre les Grecs. Ils occupent le terrein qui s'étend depuis le détroit jusqu'à la mer Adriatique. Leur territoire forme précisement le fond du golfe.

On trouve alors les Venetes, dont le territoire

(1) La ville de Pise n'est pas exprimée dans le texte, qui dit seulement ἀπὸ πόλεων πόλεως; mais Cluvier observe avec raison qu'il faut lire ainsi : Πίσης μέχρι Σπίνης πόλεως. C'est cette leçon que nous traduisons.

est baigné par le fleuve Eridan (1). De ce fleuve à la ville de Spina, il y a un jour de navigation.

Les Istriens sont voisins des Venetes; leur pays est arrosé par l'Ister. Ce fleuve, comme le Nil en Egypte, se dégorge dans la mer par sept bouches. Toutes les côtes des Istriens peuvent être parcourues en un jour et une nuit.

Les Liburniens, voisins des Istriens, ont plusieurs villes bâties sur le bord de la mer. Telles sont Lias, Idassa, Attienites, Dyyrta, Halupsi, Olsi, Pedeté et Emiones. Ces peuples obéissent à des femmes. Ces princesses sont obligées d'épouser des hommes libres; mais elles ne font aucune difficulté de se livrer à leurs propres valets, ou à des hommes de leur voisinage. Les côtes de ce pays sont semées d'isles; les unes ont des noms, mais le plus grand nombre d'entr'elles n'en ont pas encore. L'isle Istris a trois cent dix stades de long, sur cent vingt de large. Celles connues sous les noms de Clitri-Litria et de Mentorides, sont les plus grandes. Là, coule le fleuve Catarbates. La côte des Liburniens est de deux jours de navigation (2).

Les Illyriens qui habitent les bords de la mer jusqu'à la Chaonie, vis-à-vis Corcyre, isle d'Al-

(1) C'est le Pô.

(2) Ici le texte est très-corrompu. Nous l'avons plutôt interprêté que traduit.

cinous, sont limitrophes des Liburniens. Là, est une ville grecque, nommée Héraclée, avec un port. Parmi ces peuples sont des barbares (1) Lotophages, connus sous les noms de Hierastames, de Bulins et de Hyllins. Ces derniers, voisins des Bulins, assurent que Hyllus, fils d'Hercule, a habité leur pays. Ces barbares occupent une péninsule un peu plus petite que le Péloponèse. Les Bulins, leurs voisins, tirent leur origine de l'Illyrie. La côte des Bulins jusqu'au golfe Nesteon, exige une navigation d'un grand jour.

En partant de ce golfe, la côte offre plusieurs sinuosités. C'est ce qui forme le golfe Manios, dont la navigation est d'un jour. Dans ce golfe sont plusieurs isles, telles que Protéras, Crateia et Olynte. Ces trois isles, voisines des isles Pharos et Issa, sont éloignées l'une de l'autre d'environ deux stades. Elles sont habitées par des Grecs qui y ont bâti des villes. Avant d'arriver au fleuve Naronos, il faut traverser une langue de terre qui s'avance dans la mer.

Il y a aussi dans le voisinage de ce pays, une isle appellée Mélité, qui a pour voisine une autre isle appelée Corcyre la noire. Cette der-

(1) C'est ici pour la première fois que nous trouvons la qualification de *barbares* donnée aux étrangers par un auteur grec.

nière a deux promontoires; l'un est fort éloigné de la côte; et par l'autre, elle touche, pour ainsi dire, à l'embouchure du fleuve Naronos. Elle est distante de Mélité de vingt stades, et de sept stades de la côte.

Après avoir traversé le territoire des Nesteens, vous trouvez le Naronos; le lit de ce fleuve n'est pas étroit, car on y fait remonter des trirêmes et d'autres vaisseaux qui vont jusquau grand comptoir, éloigné de quatre-vingt stades de la mer. Là sont placés les Maniens, nation Illyrienne. Au-delà de ce comptoir est un grand lac, qui s'étend jusques aux Autoriates, nation également Illyrienne. Dans ce lac est une isle de cent vingt stades de diamêtre, et dont les terres sont très-fertiles. Le fleuve Naronos prend sa source dans ce lac; il est éloigné du Drilon d'un jour de chemin. Auprès de ce fleuve sont deux pierres (1), et un temple consacrés à Cadmus et à Harmonie. En remontant le Drilon, vous trouvez la ville de Buthoë et le comptoir de Ridzon; de Buthoë à Ipidamne, ville grecque, il y a pour un jour et une nuit de navigation; et si vous y allez par terre, il y a pour trois jours de marche.

En sortant de Ridzon vous rencontrez les

(1) Ces pierres étoient sans doute un monument du nombre de ceux que les peuples de l'antiquité étoient dans l'usage de consacrer à leurs Dieux ou à leurs héros.

Echéléens;

Echeléens, nation illyrienne. Ce dernier peuple habite le pays qu'on appelle Œdention ; là est la ville d'Epidamne, qui est traversée par le fleuve Palamnos. D'Epidamne à Apollonie, ville grecque, il y a deux jours de chemin. Apollonie, au milieu de laquelle coule le fleuve Æas, qui prend sa source dans la montagne du Pinde, est éloignée de la mer de cinquante stades, et de trois cent vingt stades de la ville d'Amante. La ville d'Oricia, chef-lieu des Oriciens, située dans le golfe Ionique, est éloignée de quatre-vingt stades de la mer, et de soixante de la ville d'Amante. On assure que ces peuples ont pour voisins, dans les terres, les Atintates, placés au-dessus de l'Orithie et de la Carie, jusqu'à Hédonie, dans le pays de Castide (1). On trouve ensuite le champ d'Erithie; c'est-là, dit-on, que Geryon vint faire paître ses bœufs. Près de ce lieu sont les monts Cérauniens en Epire, et une petite isle appelée Sason. De-là jusqu'à la ville d'Oricos, la navigation est d'un tiers de jour.

Les Oriciens habitent la région Amantias, dont les indigènes sont Illyriens; ces derniers s'étendent depuis les Bulinéens jusques-là. Quant au golfe Ionique, il s'étend depuis les monts Cérauniens

(1) Isaac Vossius remarque avec raison que cet endroit du texte est le plus corrompu de tout l'ouvrage de Scylax. Ce seroit même inutilement qu'on s'efforceroit de le corriger.

jusqu'au promontoire de Iapigie. Des monts Cérauniens jusqu'à la ville d'Hydrente en Iapigie, il y a environ cinq cents stades de navigation. Il y a plusieurs ports dans le golfe Adriatique, que l'on appelle indifféremment golfe Ionique.

Les Chaoniens viennent à la suite des Illyriens. Ces peuples habitent par bourgades, et la région qu'ils occupent a des ports très-commodes. La côte n'est que d'un demi-jour de navigation.

En face de la Chaonie est l'isle de Corcyre, dans laquelle sont une ville grecque et trois ports voisins l'un de l'autre. Cette isle est plus près de la Thesprotie que la Chaonie; mais retournons au continent dont nous venons de sortir.

Les Thesprotiens sont au-dessus des Chaoniens. Ces peuples habitent aussi par bourgades, et leur pays a également plusieurs ports. Le principal s'appelle Elée; il est situé au confluent de l'Acheron, qui tire sa source du Palus du même nom. On peut parcourir en une demi-journée la côte de la Thesprotie.

Viennent ensuite les Cassopiens, qui habitent également par bourgades, et qui s'étendent jusqu'au golfe Anactorium. Leur côte est d'une demi-journée de navigation. Ce golfe, depuis son embouchure jusqu'à l'extrêmité de sa profondeur, n'est pas moins de cent vingt stades. Son ouverture est de quatre stades.

Les Molosses, qui suivent les Cassopiens, et qui, comme eux, sont réunis en bourgades, s'étendent par une langue de terre fort étroite jusqu'à la mer. La plus grande partie de la nation habite l'intérieur des terres. Toute la côte du pays des Molosses est de quarante stades.

Ambracie, ville grecque, est située sur les confins de cette région (1), éloignée de quatre-vingt stades de la mer, à laquelle elle est néanmoins réunie par un mur; elle a un très-beau port. C'est-là que commence le territoire de la Grèce, qui s'étend jusqu'au fleuve Penée, sur les bords duquel a été bâtie la ville de Magnesie. Toute la côte de l'Ambracie comprend un espace de cent vingt stades.

On entre alors sur le territoire de l'Acarnanie. Là sont la ville d'Argos, bâtie par Amphiloque, le fleuve Euripe, l'Ourite dans l'Iconium, et au-delà du golfe Anactorium, la ville de ce nom, le port Acta, et la ville de Leucate avec un port. Ses murs se prolongent jusqu'au promontoire de Leucate. Elle étoit autrefois plus éloignée de la

(1) La ville d'Ambracie, colonie corinthienne, étoit située auprès d'un golfe du même nom. Le fleuve Arethon couloit à son couchant, et au-devant étoit une forte citadelle. Ses murs, qui jouissoient d'une grande réputation, avoient 2268 toises de circuit.

mer, et ses habitans s'appeloient Epileucadiens. Mais une violente sédition s'étant élevée chez les Acarnaniens, et ceux-ci ayant été obligés de demander aux Corinthiens mille de leurs concitoyens pour réparer leur population affoiblie par les guerres civiles, ces nouveaux colons tuèrent ceux qui les avoient appelés, et s'emparèrent de leur territoire, qu'ils habitent actuellement. L'isthme qui réunissoit l'Acarnanie à la terre, ayant été rompu, cette région est devenue une isle. On trouve ensuite la ville de Pheres, vis-à-vis de laquelle est l'isle d'Ithaque où est une ville et un port; puis l'isle de Cephalenie : mais je retourne au continent d'où j'étois sorti.

On trouve aussi dans l'Acarnanie la ville d'Alyze, voisine de l'isle de Karnos, la ville d'Astaque avec un port, celle d'Œniades, et le fleuve Achelous. Les Acarnaniens ont plusieurs autres villes au milieu des terres. Leur côte, sur laquelle sont des ports fort commodes, peut être parcourue en deux jours. Elle est semée de plusieurs isles, que l'Achelous réunit quelquefois au continent, lorsqu'il charrie des monceaux de sable. Ces isles s'appellent Echinades et ne sont pas habitées.

L'Ætolie, qui suit l'Acarnanie, a pour villes Calydon, Alicyrne et Molycrie. Le golfe Delphique, qui fait partie de cette région, a une

embouchure de dix stades. C'est dans ce golfe qu'est la ville de Naupacte et un temple (1). Les Ætoliens ont d'ailleurs plusieurs autres villes situées au milieu des terres. Leur côté peut être parcourue en un jour de navigation ; mais, dans l'intérieur des terres, cette région s'étend jusques aux Œnianes et au-delà de toute la Locride.

Parmi les Locriens, il en est qui portent le nom d'Ozoles. Leurs villes maritimes sont Evanthe et Amphisse ; mais ils en ont aussi au milieu des terres. Leur côte est d'un demi-jour de navigation.

Les Phocéens, sur le territoire desquels est le champ de Kouros et le temple d'Apollon, sont voisins des Locriens. Là est la ville de Delphes et celle d'Anticyre, si célèbre par la bonté de son ellébore. Leur côte est de la même étendue que la précédente.

On entre alors dans le pays des Béotiens, dont les villes sont Corsia, Siphé, le port Curetre et le bourg Béotique (2). Leur côte n'exige pas une demi-journée de navigation.

(1) Ce temple, bâti sur le bord de la mer, étoit dédié à Neptune. Auprès étoit un antre consacré à Vénus. C'étoit-là que les jeunes veuves venoient demander à la Déesse un nouvel époux.

(2) C'est, sans doute, la ville de Thèbes que Scylax désigne ici par ces mots *bourg Béotique* τεῖχος τῶν

La nation mégarienne, limitrophe des Béotiens, a pour villes Agosthene, Peges, Aris et le bourg Gerania. Toute cette côte est de cent stades. On trouve alors la ville de Corinthe, et l'isthme de ce nom sur lequel est le temple de Junon.

En sortant du territoire de Mégare, vous entrez dans le Péloponnèse. De cette mer jusqu'à la nôtre, la route, en traversant l'isthme, est de quarante stades. La côte, qui est pleine de sinuosités, peut être parcourue en moins d'une demi-journée.

La ville de Sicyone, dont la côte est de cent vingt stades, est voisine du territoire de Corinthe. On trouve ensuite la nation achéenne, qui habite les villes de Pellène, Ægire, Ægium, Ægès, Rhypé, Patras, Dyme, et le promontoire de Rhium. L'étendue de la côte des Achéens est de sept cent stades.

L'Elide, baignée par le fleuve Alphée, touche à l'Achaïe. Cette région, dont la côte, qui s'étend jusqu'aux Lepreates, a sept cents stades d'étendue, et possède plusieurs villes maritimes. La principale est Cyllène, avec un port. Ces peuples ont aussi plusieurs villes dans l'intérieur des terres. Vis-à-vis l'Elide est l'isle de Zacynthe, dans laquelle est une ville avec un port.

βοιωτων; car cette ville, l'une des plus anciennes de la Grèce, existoit du temps de ce géographe. Il en parle plus bas.

Vient ensuite l'Arcadie, dont le territoire s'étend jusqu'à la mer à l'Eprée; elle possède plusieurs grandes villes méditerranées, telles que Tegée, Mantinée, Herée, Orchomène et Stymphale. Sa côte est de cent stades.

Celle de la Messenie a deux fois plus d'étendue. Ses principales villes sont Messène, le port Cypa-risse, éloigné de la mer de sept stades; et Ithome, dans l'intérieur des terres, et éloigné de la mer de quatre-vingt stades.

Le pays de Lacédémone touche à celui des Messéniens. Les principales villes de cette région sont Asine, Méthone, le port d'Achille et celui de Psamathe, qui lui est opposé. Au milieu de ces deux ports sont, le temple de Neptune, qui domine sur la mer; Tainare, la ville de Las avec un port, celle de Gythium, où est un port et un arsenal; celle de Bœa, le promontoire Malée et le fleuve Eurotas. Non loin de cette côte est l'isle de Crète et celle de Corcyre, dans laquelle est une ville et un port. Après avoir franchi le promontoire Malée, vous trouvez les villes de Sida, Epidaure, Prasia et Methana, toutes trois avec un port. Les Lacédémoniens ont plusieurs autres villes, tant maritimes que méditerranées (1). Leur côte est de trois journées de navigation.

(1) Il doit paroître étonnant que notre géographe ne dise pas un seul mot de la ville de Sparte, qui étoit la

Le pays de Lacédémone est de toutes les régions de l'Europe celle qui est leplus près de l'isle de Crète ; car l'un n'est séparé de l'autre que par une journée de navigation. Sur le promontoire de Crète, est la ville de Phalasarne. Vous trouvez ensuite le promontoire Criu-Metopon. Si vous naviguez vers le sud, vous découvrez la Libye. De la Chersonnèse jusqu'à la côte des Cyrenéens, il y a pour un jour et une nuit de navigation. L'isle de Crète, qui s'étend du levant au couchant, a deux mille cinq cents stades de longueur; mais elle est fort étroite. Cette isle est habitée par des Grecs, dont les uns sont Lacédémoniens, les autres Argiens, ceux-ci Athéniens, et ceux-là de diverses parties de la Grèce; parmi eux sont des indigènes. Ces peuples habitent plusieurs villes dont la principale est Phalasarne, dont j'ai déjà parlé, qui est située sur le promontoire au couchant, et qui a un port fermé. Au sud est Polyrrhène, et au nord, le temple de Diane dans la province de Pergame. Au sud est aussi Hyrtacine. Au nord encore est Cydonia avec un port fermé, et la ville de Lissa avec un port près de Criu-Metopon. Au milieu des terres est la ville d'Elyce; au nord est une très-belle montagne, sur laquelle on a

capitale de la république de Lacédémone. Cela prouve que ce qui nous reste de Scylax n'est que le sommaire d'un plus grand ouvrage.

bâti une ville et le port d'Olus. Au nord est aussi la province d'Aptère, puis celle de Lampée, qui, baignée par le fleuve Mesapos, s'étend des deux côtés de la mer. On y trouve aussi les villes d'Osmida et d'Eleutherne. Au sud sont Sybrite avec un port, Phœstus, Gortyne et Caunus; et au nord Oaxos et Gnosse. Dans l'intérieur des terres est Lyctos, dont le territoire est baigné des deux côtés par la mer. Il en est ainsi de Praisos. Le promontoire Itanos est à l'Orient. Il y a dans cette isle plusieurs autres villes, car on assure qu'elle en a cent (1).

Vis-à-vis le territoire de Lacédémone sont aussi les isles Cyclades, qui sont habitées. Telles sont Melos avec un port, Timolos, Oliaros, et Sicinos, sur laquelle est une ville; Thera, Anaphe et Astypale (2): mais retournons au continent.

(1) La principale de toutes étoit Gnosse qui fut longtemps la capitale de l'isle. A quelque distance de cette ville, on voyoit une caverne, creusée au pied du mont Ida, où l'on montroit le tombeau de Jupiter. Sur l'un des parvis de cette caverne, on lisoit l'inscription suivante, tracée en anciens caractères : *c'est ici le tombeau de Zan.* Ce Jupiter, qui devint dans la suite le père des Dieux, fut sans doute quelque roi fameux par ses conquêtes ou par sa législation.

(2) Ces isles portoient le nom de Cyclades, parce qu'elles formoient une espèce de ceinture autour de Délos. Sesostris, roi d'Egypte, en soumit une partie; Minos, roi de Crète,

En quittant le pays de Lacédémone, vous entrez dans celui d'Argos, où est Nauplia avec un port. Les villes méditerranées de cette région sont Cléoné, Mycène et Tirynthe. La côte, qui est de cent cinquante stades, forme un golfe qu'on appelle le golfe d'Argos.

De ce golfe au territoire d'Epidaure, il n'y a que trente stades. Sur son embouchure est bâtie la ville d'Halia avec un port. Toute la côte des Argiens a cent stades d'étendue. On trouve alors la ville de Hermion, qui possède une côte de quatre-vingt stades. Vous appercevez ensuite le promontoire de Scylla, qui, formant une partie de l'isthme, domine sur le golfe. Ce promontoire est du territoire de Trœzène. A l'opposite est le promontoire de Sunium qui appartient à l'Attique; vis-à-vis est l'isle de Belbine avec une ville. De l'embouchure de ce golfe jusqu'à l'isthme, dans lequel la nature l'a pratiqué, il y a sept cent quarante stades; il est d'ailleurs fort droit vers son embouchure.

La ville de Trœzène (1), que l'on trouve en-

en gouverna quelques-unes par ses loix ; et les Phéniciens, les Cariens, les Perses, les Grecs, toutes les nations qui ont eu l'empire de la mer, les ont successivement conquises ou peuplées. Elles appartiennent actuellement à l'empire ottoman. *Voyez plus bas.*

(1) Les Trœzéniens, comme la plupart des autres Grecs, étoient fort orgueilleux de leur origine. Lorsqu'un étranger

suite, a un port, et la côte qui en dépend a trente stades d'étendue. De-là on apperçoit l'isle de Calaurée, de trois cents stades de diamètre, et sur laquelle on a construit une ville et un port. Près de-là est aussi l'isle d'Egine, avec une ville et deux ports; mais je reprends la description du continent.

En sortant de la Trœzenie, vous rencontrez la ville d'Epidaure avec un port (1). Son territoire

arrivoit dans leur ville, on ne négligoit pas de lui tracer l'histoire, vraie ou fabuleuse, de ses anciens rois, et des héros qui avoient paru dans cette contrée. On y montroit le siège où Pithée, fils de Pélops, rendoit la justice; la maison où naquit Thésée, son petit-fils; celle qu'habitoit Hyppolite, son temple, où les filles de Trœzène déposoient leur chevelure avant de se marier; la chapelle dédiée à Vénus, où Phèdre se cachoit pour le voir, lorsqu'il poussoit son char dans la carrière; le lieu de la sépulture de ce héros auprès du tombeau de Phèdre; enfin un édifice en forme de tente, où fut relégué Oreste pendant qu'on le purifioit.

(1) La ville d'Epidaure étoit célèbre dans l'antiquité, par son temple d'Esculape. On s'y rendoit de toutes les parties de la Grèce, pour s'y faire guérir. Ce Dieu étoit représenté dans son temple, par un serpent vivant. Dans cette région, les serpens sont très-familiers; et là, comme à Pella, capitale de la Macédoine, les femmes mêmes se faisoient un plaisir d'en élever, comme nous faisons les oiseaux. Dans les grandes chaleurs de l'été, elles

Amorgos, qui a trois villes et un port; et Icare, qui a deux villes. Lorsqu'on a passé l'isle d'Andros, on trouve celle d'Eubée, où sont quatre villes, Caryste, Eretrie, Chalcis et Hestiée; ces trois dernières ont chacune un port. La longueur de l'Eubée, depuis le temple de Jupiter Cénéen jusqu'à celui de Neptune de Gereste, est de mille trois cent cinquante stades; sa largeur est fort modique. Il y a aussi des isles dans la mer Egée. Vis-à-vis Eretrie est celle de Scyros avec une ville; Icos, où sont deux villes; Peparethos, qui a trois villes; et Sciathos, qui a deux villes et un port. Je reprends mon voyage du continent. . . . .

Après les Athéniens viennent les Béotiens, qui s'étendent jusqu'à la mer, dont je viens de parler. Le premier monument qu'on y trouve, est le temple de Délios. On y voit ensuite le temple d'Aulis, l'Euripe, la ville d'Arthedon, celle de Thèbes, Thespies, et Orchomène, dans l'intérieur des terres. Cette région a plusieurs autres villes. Ses côtes, depuis Delios jusqu'au Mont-Blanc, sont de deux cent cinquante stades.

Ils ont pour voisins les Locriens, dont le territoire est de deux cents stades d'étendue. Ils ont plusieurs villes. Celles qui font face à l'Eubée sont Larymne, Cynosure et Alopé. Au-delà sont les Phocéens, dont la côte a la même étendue,

et qui habitent les villes maritimes de Thronium, Cnemis, Elatée et Panope. Ils ont plusieurs autres villes situées dans l'intérieur des terres.

Ici sont les Méliens et le golfe Méliaque. Sur ce golfe sont des peuples qu'on appelle Limodoriens, et qui habitent les villes de Erinos, Boion et Cytinium. Là, sont les Thermopyles, Trachis, l'Oeta, Héraclée, et le fleuve Sperchion.

Plus loin sont les Maliens, dont la première ville qui s'offre sur votre passage, est Lamia, et la dernière Echinos. Ces peuples possèdent plusieurs autres villes jusqu'au golfe Maliaque. Au-dessus d'eux, dans l'intérieur des terres, sont les Ænianes, dont les terres sont arrosées par le Sperchion, dont les eaux vont se décharger dans la mer au-delà du golfe Maliaque.

Les Achéens sont une nation originaire de la Pthiotide. Les villes que ces peuples habitent, au milieu du golfe Pagasetique, à gauche en rentrant dans la mer, sont Alitropes, Larisse, Mélitée, Démétrion et Thèbes. Ils possèdent aussi plusieurs villes au milieu des terres.

La Thessalie est limitrophe de la région qu'habitent les Achéens. Le trajet, depuis cette langue de terre qui s'avance dans la mer, jusqu'au golfe Pagasetique, est de trente stades. Les villes maritimes de la Thessalie, sont Amphanes et Paga-

sis; et les méditerrannées sont Pheres, Larisse, Pharsale, Scotuse, Cranon, le temple de Sellène, et plusieurs autres cités. Cette région, dans l'intérieur des terres, s'étend jusqu'à Tempé, au-delà des Æniane s, des Dolopes, des Maliens, des Achéens et des Magnètes. Le golfe Pagasetique, de son embouchure à l'extrêmité de sa profondeur, peut être parcouru en une matinée. Son ouverture à cinq stades de largeur. C'est dans ce golfe qu'est l'isle Cicynetos avec une ville.

La nation des Magnètes qui habitent la côte, possède les villes de Iolcos, Methone, Coracé, Spalatra et Olizon avec un port. Ces cinq cités sont situées en deçà du golfe. Celles qui sont au-delà sont Meliboia, Ridzous, Eurymènes et Myres. Dans l'intérieur des terres sont les Perrhebiens, nation grecque. C'est-là que finit la Grèce, qui commence à Ambracie; mais sur la côte, toutes les différentes nations qui l'habitent, portent sur leur physionomie l'empreinte de leur origine grecque.

Au-delà du fleuve Penée sont les Macédoniens et le golfe Thermé. La première ville macédonienne que vous rencontrez, est Héraclée, Dion, Pydna et Methone, villes grecques; Alocos, Pella, Therma, Œnea, villes grecques, les fleuves Aliacmon, Lydias, Axios et Echedore, et le promontoire de Pellène qui domine majestueusement sur

sur la mer. C'est sur les bords de ce dernier qu'est bâtie la ville de Pella, où la cour du roi de Macédoine fait sa résidence. Plusieurs villes ont été construites sur le promontoire de Pellène. Telles sont Potidée, placée au milieu même de l'isthme; Mendé, Aphytis, Thrambos, Scioné, et le temple de Canastre, où sont les Dieux tutélaires du promontoire. Au-delà de l'isthme, on voit plusieurs autres villes, qui toutes sont habitées par des Grecs. Telles sont Olynthe, Mecyberne, Sermylie, Toroné, avec un port; Dion, Thysos, Cleoné, Acrotès, Charadriée, Olophixis, Acantos, Alapta, Aréthouse et Apollonie. Là sont aussi le golfe Syrmonique, le mont Athos et le lac Bolbé. Les Macédoniens ont beaucoup d'autres villes dans l'intérieur des terres. Leur côte est hérissée de sinuosités. On peut parcourir ce golfe en deux jours.

Lorsque vous avez passé la Macédoine, vous trouvez le fleuve Strymon qui sépare cette région de la Thrace. Cette dernière s'étend depuis le Strymon jusqu'à l'Istros, qui tire sa source du Pont-Euxin. Les villes de Thrace sont Amphipolis, Phagres, Galepsos, Oisigmé, Sagion et plusieurs autres comptoirs. Vis-à-vis cette dernière est l'isle de Thasos, avec une ville et deux ports, dont l'un est fermé. Non loin de Sagion sont la ville de Neapolis, celle de Daton, ville grecque,

bâtie par l'athénien Callistrate; Abdere, Dicée, Maronée, et les fleuves Nestos et Coudetos. Dans le voisinage de ces villes, et dans l'intérieur des terres, sont les comptoirs de Drys et de Zoné. Près ce dernier est l'isle de Samothrace, qui a un port; le fleuve Hebros, les villes d'Annos avec un port, et de Cypasis, les bourgs de Douriscos et d'Ænon: le golfe Melas et le fleuve du même nom, le comptoir de Deris, et celui de Cobrys, habité par les Cardianiens. A l'embouchure du golfe Melas, sont les deux isles d'Imbros et de Lemnos. La première a une ville, et la seconde un port. Au-delà du golfe Melas est la Chersonnèse de Thrace, dont les villes sont Cardia, Idé, Pæon, Alopeconnesos, Araples, Elaos et Sestos (1). Ici l'embouchure de la Propontide a six stades de largeur. Au fond du golfe sont les villes d'Aigospotamos, de Cressa, de Crethote et de Pactyo. C'est-là que finit la Chersonnèse de Thrace.

(1) On trouve ici dans le texte, la ville d'Abydos à côté de celle de Sestos, comme si elles étoient voisines l'une de l'autre, quoiqu'elles fussent séparées par la Propontide. C'est sans doute la faute du copiste, qui, ayant entendu parler des amours de Héro et de Léandre, a cru que les deux châteaux, où ces deux amans faisoient leur résidence, étoient contigus. On sait que, quoiqu'ils fussent vis-à-vis l'un de l'autre, l'un étoit en Europe, l'autre en Asie. *Voyez la planche qui représente la Propontide.*

Depuis Pactye jusqu'à Cardia, il y a d'une mer à l'autre, quarante stades par les défilés. Au milieu de la route est la ville d'Angora. La plus grande longueur de la Chersonnèse, depuis Cardie jusqu'à Elœunte, est de cent cinquante stades.

Les premières villes que vous rencontrez, après avoir traversé la Chersonnèse de Thrace, sont Acté-la-Blanche, Tiristase, Héraclée, Ganos, Ganies, le Bourg-neuf, la ville de Perinthe, avec un port; le bourg de Daminon, et la ville de Selymbria, avec un port. De cette ville à l'embouchure du Pont-Euxin, il y a cinquante stades. Le chemin se fait par le Bosphore jusqu'au temple (1). Là, le Pont-Euxin a sept stades de largeur.

Les villes situées sur cette mer, et dépendantes de la Thrace, sont Apollonie, Mesembrie, Odesopolis et Callatis. Cette région est baignée

(1) Les anciens géographes distinguoient deux Bosphores, le Bosphore Cimmerien et le Bosphore de Thrace. Le premier joignoit le Palus Méotide au pont Euxin. Celui de Thrace séparoit l'Europe de l'Asie. Sa longueur, depuis le temple de Jupiter jusqu'à Bysance, aujourd'hui Constantinople, étoit de cent vingt stades; mais sa largeur étoit inégale. C'est vers le milieu de ce canal que Darius, roi de Perse, fit passer sur un pont de bateaux, sept cent mille hommes, qu'il conduisoit contre les Scythes.

par le fleuve Istros. Les côtes de la Thrace, depuis le Strymon jusqu'à Sestos, exigent une navigation de deux jours et de deux nuits; il en est ainsi depuis Sestos jusqu'à l'embouchure du Pont-Euxin; et la distance qui sépare ce dernier endroit du fleuve Istros, est telle qu'il faut trois jours et trois nuits pour la franchir. Ainsi, pour parcourir toutes les côtes de la Thrace, depuis le Strymon jusqu'à l'Istros, il faut employer huit jours et huit nuits (1).

La Scythie touche à la Thrace. Là, sont plusieurs villes grecques, telles que Niconion et Ophiousa. Leur territoire est baigné par le fleuve Tyras. Le peuple Taurien habite une péninsule qui s'avance beaucoup dans la mer; et les Grecs habitent la Tauride proprement dite, où ils occupent le promontoire de Chersonnèse et le front du Bélier, sur le promontoire de la Tauride. On trouve ensuite la Scythie propre, où les Grecs ont bâti les villes de Theudosie, Cythée, Nymphée, Panticapée, et Nyrmecion. Si vous suivez la ligne droite de l'Istre au front du Bélier, il vous faut trois jours et trois nuits de navigation pour la parcourir; mais si vous faites la route par terre, elle est beaucoup plus longue; car la mer coupe souvent le chemin par des sinuosi-

(1) L'auteur lui-même n'en compte que sept. Il y a donc erreur ou omission dans le texte.

tés. C'est dans l'un de ces petits golfes, qu'est une isle déserte, appelée Leucé, consacrée à Achille.

Du front du Bélier jusqu'à Panticapée, il y a un jour et une nuit de navigation ; et de Panticapée à l'embouchure du Palus Méotides, il y a vingt stades. On dit que le Palus Méotides fait la moitié du Pont-Euxin. Ceux qui naviguent sur cette mer, trouvent d'abord à leur gauche les Scythes. Au-delà de la mer, dans la Tauride, jusqu'au Palus Méotides, sont les Syrmates (1), dont le territoire est arrosé par le fleuve Tanaïs, qui sépare l'Europe de l'Asie.

Si vous rappellez ici toutes les distances dont j'ai fait le dénombrement, et les divers espaces de temps que j'ai dit être nécessaire pour les parcourir, vous trouverez qu'en comptant cinq cents stades pour la navigation d'un jour, il vous faut cent cinquante - trois jours pour parcourir toute l'Europe, depuis les colonnes d'Hercule qui sont auprès de Gadès, et en visitant les diverses sinuosités que fait la mer sur les côtes. Les plus grands fleuves de l'Europe sont le Tanaïs, l'Istros, et le Rhodanos (2).

(1) Ce sont, sans doute, les Sarmates, appelés depuis Polonais.

(2) Le Volga, le Danube et le Rhône.

DE L'ASIE.

Lorsque vous avez passé le fleuve Tanaïs, vous entrez en Asie. La première nation qui se présente, est celle des Sauromates, qui habitent le Pont. L'une de leurs tribus s'appelle Gynecocratumène, nom qu'ils tirent de l'usage où ils sont de se gouverner par des femmes.

Les Gynecocratumènes ont pour voisins les Mœotes, nation Sintique, qui habite au-delà du Palus Méotides. On trouve chez eux des villes grecques, telles que Phanagorou, Cepès, Patous et le port Sindicos. Au-delà de ce port sont les Cercètes, et la ville grecque de Toricos, avec un port. Viennent ensuite successivement les Achéens, les Henioques, les Coraces, les Coliques, les Melanchleniens, les Gelons et les Colches. Ceux-ci habitent les villes de Dioscourias, de Thyenis et de Phasis. Ces deux dernières ont été fondées par les Grecs. Leur territoire est baigné par les fleuves Cherobios, Chorsos et Arios. Si l'on veut aller de Phasis par ce dernier fleuve jusqu'à Malé-la-grande, ville barbare (1), d'où

(1) On ne connoît dans la Colchide aucune ville qui [illegible] porté le nom de Malé. Isaac Vossius croit qu'il [illegible]

étoit Médée, il faut naviguer l'espace de cent quatre-vingt stades. On trouve aussi dans ce pays les fleuves Ris, Iris et Apsaros.

Au-dessus de la Colchide sont les Byzères, dont le territoire est arrosé par les fleuves Daraanon et Arion. On trouve ensuite les Byzères, qui habitent les villes de Limné et d'Odinios. Celle-ci est de fondation grecque. Les deux fleuves Prytanis et Archabis coulent dans cette région, qui a pour voisins les Bechires, qui habitent une ville grecque du même nom, et le port Bechirique.

Plus loin vous rencontrez les Macrocephales (1), qui habitent une ville grecque, appelée Trapezunte, et le port Psoron. Ils ont pour voisins les Mossynœques, qui habitent les montagnes. Il y a néanmoins chez eux une ville grecque appelée Chœrades, et le port Zéphyrios. Vis-à-vis est l'isle de Mars.

Viennent ensuite les Tibareniens, puis les Chalybes, chez lesquels on voit un port clos,

y substituer celle de Cytea, qui fut en effet la patrie de Médée.. *Unde*, dit-il, *crebro poetæ medeam vocant Cyteïda virginem, quod notissimum*. Je ne crois pas non plus que les Achéens doivent figurer parmi les peuples dont on vient de lire le dénombrement.

(1) Ce nom qui, en français, signifie *petite tête*, étoit sans doute un sobriquet qu'on avoit donné à cette colonie grecque qui avoit été fonder la ville de Trapezunte.

nommé Genetes, une ville grecque appelée Arménie, et le promontoire Jasoniòn, sur lequel est une ville grecque. Vous entrez alors dans l'Assyrie, où vous trouvez plusieurs villes grecques, telles que Themiscyra (1)..... Caroussa, Synope, Carasous, Armené avec un port, et Tetracis. Le pays est coupé par les fleuves Thermodon, Lycastos, Halys et Ocherenos.

De l'Assyrie vous passez dans la Phlagonie. Là sont les villes grecques de Colyssa, Cinolis, Carambis, Cytoros, Sesamos, Tijon, les ports de Stephané et de Psylla, et les fleuves Parthenios et Callichoros. Vous abordez ensuite les terres des Maryandinéens, où sont la ville d'Héraclée, et les fleuves Lycos et Ypios.

Les Thraces, nation Bithinienne, habitent plus loin les bords des fleuves Sangarios, Artanès et Rhebas. Ils ont aussi l'isle de Thynias, habitée par les Héracleotes. Vous trouvez ensuite un détroit, et le temple dont j'ai déjà parlé, à l'embouchure du port, à la suite duquel vous voyez la ville de Chalcedoine, située hors de la Thrace, et le golfe Olbianos. La côte des Bithiniens de Thrace est fort étendue, et il faut trois jours pour la parcourir, depuis les Maryandinéens jusques

(1) Il manque ici dans le texte le nom d'une ville. Je crois que c'est Lycastos, qui portoit le même nom que le fleuve.

qu'à l'extrêmité du golfe. Quant au Pont-Euxin, que l'on parte de l'Asie ou de l'Europe, il faut le même temps pour arriver de son embouchure à celle des Palus Méotides.

En sortant de la Thrace, vous entrez chez les Mysiens, qui habitent la gauche du golfe Olbianos, en allant dans le golfe Cianos jusqu'à Cios. La Mysie est une péninsule, couverte de villes grecques. Ce sont Olbia et Callipolis avec un port, et Cios. On y trouve aussi le promontoire Cianos, et le fleuve Cios. La navigation de la côte de la Mysie jusqu'à cette dernière ville, est d'un jour.

Les Phrygiens, qui viennent ensuite, ont plusieurs villes, bâties par les Grecs. Ce sont Myrlea, Cycique au milieu de l'isthme, et Astace dans les défilés. Cette région est arrosée par le fleuve Rhyndacos ; à l'embouchure duquel est l'isle Besbicos. En face de la ville d'Astace est l'isle Proconnese, dans laquelle est une ville et une autre isle appelée Claphonèse, qui a plusieurs ports très-commodes. Cette dernière est habitée par les Proconnesiens. Dans le continent sont plusieurs villes, telles que Priapos, Perion, Lampsaque, Percoté, Abydos, située sur la rive de la Propontide, vis-à-vis Sestos.

Ici commence la Troade, dont les villes grec- sont Dardanos, Rhæteion et Ilium, qui, est le

arrosée par le fleuve Scamandre, est éloignée de vingt-cinq stades de la mer. Vis-à-vis cette ville est l'isle de Tenedos avec un port. C'est-là que prit naissance l'astrologue Cléostrate (1). Dans l'intérieur des terres, on trouve Achéon, les cratères des Achéens (2), Colones, Larisse, Amaxiton, et le temple d'Apollon, où le grand prêtre Chryses offroit ses sacrifices (3).

La région qui suit, s'appelle l'Eolide. Toutes ses villes sont situées sur le bord de la mer. Ce sont Cebrène, Scepsis, Neandria et Pitya. Toute la côte de Phrygie, depuis la Mysie jusqu'à Antendre, sont de.....(4)

(1) Hygin, dans ses *astronomiques*, assure que c'est ce Cléostrate qui le premier découvrit les deux béliers qu'on apperçoit dans la constellation du charriot. Censorin lui attribue aussi la découverte de l'octaëdéride, ou révolution de huit années, pour calculer celles des astres.

(2) Si nous traduisions littéralement ces mots Κρατῆρες Ἀχαιῶν, nous dirions *les tasses* ou *es gobelets des Achéens*. Nous ignorons ce que veut dire ici notre géographe. Vossius croit qu'il désigne les marais que forment les eaux du Simoente et du Scamandre à leur confluent, et qu'il se sert du mot tasse, pour signifier le vase qui reçoit le limon que ces deux fleuves charrient dans leur course.

(3) On sait quel rôle Homère fait jouer à ce grand prêtre dans son Iliade.

(4) Il manque ici quelque chose au texte.

Vis-à-vis l'Eolide est l'isle de Lesbos, habitée par les Eoliens. Il y a cinq villes, Méthymne, Antisse, Cresse, Pyrrha avec un port, et Mytilène avec deux ports (1). Vis-à-vis cette dernière est l'isle Perdoselène, avec une ville.

Au-delà d'Antandre est la Mysie inférieure, car cette dernière région s'étendoit autrefois jusqu'à Teuthranie, et le pays connu sous le nom de Lydie. C'est la Mysie supérieure, située dans l'intérieur des terres, et que les Mysiens ont cédée aux Lydiens. On y trouve deux villes grecques, Adramytion et Astyre, où est le temple de Diane. Cette portion de la Lydie est habitée par les Lesbiens. Au-delà est la province habitée par une colonie de l'isle de Chio, qui y a bâti la ville d'Atarne. Plus bas, sur les bords de la mer,

(1) Scylax oublie ici Arisba, qui étoit l'une des villes de Lesbos. Cette isle, qui avoit onze cents stades de diamètre, fut la patrie du sage Pittacus, du poëte Alcée, et de l'aimable Sapho. L'histoire de cette isle est, comme celle de toutes les démocraties, une suite de révolutions plus sanglantes les unes que les autres. Malgré l'agitation continuelle où étoient ses habitans, elle étoit le séjour des plaisirs et de la volupté, ou plutôt de la licence la plus effrénée. On se piquoit sur-tout à Lesbos de bien jouer de la Cythare. Les noms d'Arion, de Méthymne et de Terpandre d'Antissa, décorent la liste de ses nombreux musiciens.

port Pitare, au confluent du Caïque. Au-dessus de Pitane sont Ælée, et le port de Gryneon, habité par les Achéens. C'est-là, dit-on, que les Grecs déliberèrent autrefois s'ils feroient la guerre à Télephe, où s'ils se retireroient sans coup férir.

Plus loin sont les villes de Myrine et de Cymé, toutes les deux avec un port. Au-delà de Cymé, et au milieu des terres, est la ville grecque d'Ægès, celle de Leucès avec un port, celle de Smyrne (1) où vivoit Homère, et celles de Phocée, de Clazomène et d'Érithrès, toutes trois avec un port. Le fleuve Hermos va se décharger dans la mer auprès de Phocée. En face de ces villes est l'isle de Chio avec un port.

(1) Cette ville, l'une des plus anciennes de l'Asie mineure, fut détruite par les Lydiens. Elle a été rebâtie depuis; et elle est aujourd'hui l'un des principaux comptoirs du Levant. A une légère distance de cette ville, on voyoit autrefois une grotte d'où s'échappoit un petit ruisseau nommé Melès. C'est-là que les Smyrnéens disoient qu'Homère avoit composé ses ouvrages; aussi la considéroient-ils comme un monument sacré. Ses nouveaux habitans conservent la même tradition. Varron, dans son premier livre des portraits, place l'inscription suivante au bas du portrait de cet illustre poëte: « Ce petit temple de marbre » blanc couvre le tombeau d'Homère. C'est un autel où » les Jetes viennent sacrifier à son immortel génie ».

Outre ces différentes villes, il y a encore dans la Lydie celles d'Agra (1), de Teos, de Notium et d'Ephèse (2), chacune avec un port; et au milieu des terres, Lebedos, Colophon, Maguesie, ville grecque; Anæa, Penionium, Crasistratios, Charadrous, Phocée, Acadamis et Mycale. Ces dernières sont situées dans le pays des Samiens. On trouve aussi dans cette région, qui traverse le Caistre, le temple d'Apollon Clarien. Au-dessous de Mycale est l'isle de Samos, qui a une ville et un port fermé. Cette isle n'est pas moins grande que celle de Chio. Au-dessus de Mycale est la ville de Prienne, qui a deux ports, dont un est fermé. Un peu plus loin vous trouvez le fleuve Méandre, qui va se dégorger dans la mer. Toute la côte de la Mysie et de la Lydie, depuis les

(1) Peut-être faut-il lire *Gera* ou *Era*. C'est le sentiment d'un savant qui a enrichi de notes marginales l'exemplaire de l'ouvrage de Scylax, sur lequel nous faisons cette traduction. Vossius croit au contraire qu'il s'agit ici *d'Agara*, que Ptolemée dit faire partie de la Lydie.

(2) On connoît le temple d'Ephèse, aussi célèbre par son antiquité que par sa grandeur. Il fut brûlé par un particulier, nommé Herostrate, qui comme mille autres brigands de nos jours, n'eut d'autre dessein en commettant un si grand forfait, que d'éterniser sa mémoire. La diète générale des peuples de l'Ionie publia un décret pour condamner ce nom fatal à l'oubli; mais cette défense même contribua à en perpétuer le souvenir.

Astyriens jusqu'au fleuve Méandre, exige deux jours et une nuit de navigation.

La Carie qui vient ensuite, a plusieurs villes grecques, Héraclée, Milet, Myndc avec un port, Halicarnasse, avec deux ports, dout un est fermé ; l'isle de Calymne, et celle de Caryande, avec une ville et un port. Les habitans de cette dernière isle sont Cariens indigènes (1). En face est l'isle de Cos, avec une ville et un port fermé. Près de-là est le golfe Ceramique, l'isle de Symé et Nisyros, avec un port ; le promontoire sacré appelé Triopion, la ville grecque de Gnide et la province des Rhodiens, la ville de Caune, celle de Carique, avec un port, et le promontoire Cragos.

L'isle de Rhodes (2), qui est en face de la Carie,

(1) C'est de cette isle qu'étoit Scylax, l'auteur de ce voyage. La manière rapide avec lequel il parle de sa propre patrie, prouve bien que ce n'est ici que le sommaire très-imparfait d'un grand ouvrage.

(2) L'isle de Rhodes, appelée originairement Ophiusa, ou l'isle aux serpens, fut, pour ainsi dire, le berceau du commerce et de la marine. On connoît et ses loix maritimes, et les nombreuses colonies qu'elle a établies en Italie, en Sicile et jusques aux pieds des Pyrénées. Elle a produit beaucoup d'artistes et de gens de lettres. Son colosse, de soixante-dix coudées de haut, entre les jambes duquel les vaisseaux passoient avec leurs mats, est l'une des sept merveilles du monde.

et dont la population est très-ancienne, a trois villes, Ialyse, Linde et Camire. Près de cette isle sont plusieurs autres habitées, telles que Chalcia, Telos, Casos et Carpathos, sur laquelle il y a trois villes. En partant du Meandre, pour aller au promontoire Cragos, le trajet par mer est de deux jours.

Vous entrez ensuite en Lycie, où vous trouvez d'abord les villes grecques de Telmissos, Patara et Phellos, chacune avec un port. Celle de Patara est construite sur le Xanthe. En face de Phellos est l'isle de Megista, dépendante des Rhodiens; et si vous remontez le fleuve, vous rencontrez la ville de Limyra. Il y a aussi sur cette côte la ville de Gagès, le promontoire Chelidonien, bordé de deux isles; la ville de Dionysias, le promontoire et le port Siderous. Sur ce dernier, dont les entrailles sans cesse agitées par un volcan, jettent feu et flammes, est un temple de Vulcain. Si vous remontez un peu plus haut, vous rencontrez la ville de Phaselis avec un port; puis le golfe et la ville d'Idyros, l'isle Lyrnatia, Olbia, Magydos, Pergé, le temple de Diane et le fleuve Cataracte. Toute cette côte peut être parcourue en un jour et une nuit par mer. Le trajet seroit plus long par terre; car la mer défigure la côte par de nombreuses sinuosités.

A la Lycie succède la Pamphylie, dont les villes sont aussi habitées par des Grecs. Si vous remontez le fleuve Eurymedon, vous trouvez la ville d'Aspende; plus bas sont celles de Syllium et de Sidé. Cette dernière, qui a un port, a été peuplée par une colonie de Cuméens. Il y a encore en Pamphylie, les villes de Cybira et de Coracesium. Toute cette côte, à partir de Pergé, peut être parcourue en une demi-journée.

La Cilicie, limitrophe de la Pamphylie, est aussi habitée par des colonies grecques. On y trouve les villes de Selinous, de Charadros avec un port, de Nagidos qui a une isle dans sa dépendance, et le promontoire Anomourion. Sur la même côte, où est le port de Setos, vous voyez Poscitherion, Solous, Calenderis, le port d'Aphrodise, et un autre nommé (1)..... Vous découvrez ensuite la ville grecque de Hoani, éloignée de... de celles de Sarpedon, Cremos, le fleuve de..... la ville grecque de Soli, celles de Zephyrion, de Mallos et de Myriandros, occupée par les Phéniciens; le comptoir Adana avec un port, et les fleuves Pyramos et Thapsacos. Le trajet par mer de toute la Cilicie, depuis les confins de la Pamphylie jusqu'au fleuve Thapsacos, est de trois jours et de

(1) Il manque ici quelque chose dans le texte, qui d'ailleurs n'est pas fort clair.

deux

deux nuits. Si vous faites le voyage par terre, depuis Sinope, qui est dans le pont jusqu'à Solos en Cilicie, le trajet d'une mer à l'autre est de cinq jours.

Vis-à-vis la Cilicie est l'isle de Chypre. Ses cités sont, Salamis, ville grecque, et Soli; toutes les deux avec un port commode, très-propre à l'hivernage des vaisseaux; Carpasia, Cerynia, Lapethos, habitées par les Phéniciens; Marion, ville grecque, et Amathous, dont les habitans sont indigènes. Toutes ces villes ont des ports vuides. Au milieu des terres sont des villes habitées par des Barbares; mais revenons au continent.

Les Syriens habitent la région située à l'extrémité de la Cilicie. Ses côtes sont habitées par les Phéniciens; mais ce pays forme un cordon si étroit, que, dans sa plus grande largeur, il n'est pas éloigné de dix stades de la mer, et qu'il est des endroits où il n'a pas même quatre stades d'étendue. Au-delà du fleuve Thapsacos sont la ville de Tripolis, habitée par les Phéniciens, l'isle et le port d'Arados, la ville et le port de Tyr, où le roi du pays tient sa cour, et qui n'est éloignée de la mer que de huit stades, et une autre ville appelée Tripolis dans une péninsule. Cette dernière est formée de trois villes distinctes, Arados, Tyr et Sidon. Chacune d'elles est environnée d'un mur particulier. La mon-

tagne sur laquelle elles sont situées, a la figure d'un Dieu. Les villes de Tyr, de Beryte et de Sidon, ont chacun un port, dont le dernier est fermé. On trouve de plus dans cette région les villes de Borinos, de Porphyréon, et des Oiseaux. Cette dernière est habitée par les Sidoniens. Entre la ville des Lions et celle des Oiseaux, est Sarra, au-delà de laquelle est une autre ville de Tyr avec un port renfermé dans ses murs. C'est dans cette isle, éloignée de la terre de quatre stades, qu'est le siège du gouvernement tyrien (1). Les voyageurs peuvent encore remarquer dans ce pays, la ville de Palœtyre, au milieu de laquelle passe le fleuve du même nom, celle d'Ecdippos, que baigne le fleuve de... celles d'Acé, de Belos et d'Ascalon des Tyriens, d'Arados et de Doros, habitées par les Sidoniens, de Sycaminon et de Joppé; le mont Carmel et le temple de Jupiter. C'est, dit-on, à Joppé qu'Andromède fut exposée. C'est à Ascalon que sont les arsenaux et les chantiers maritimes de la cour de Syrie...... de....

(1) Si le texte de Scylax n'est pas corrompu ici, il paroîtroit que les Phéniciens et les Tyriens formoient deux peuples distincts, et que chacun d'eux avoit le siége de son gouvernement dans une ville appelée Tyr. L'une de ces villes étoit éloignée de la mer de huit stades, et l'autre de quatre. Je n'ai vu nulle part qu'ici ce fait historique. Tout ce qui suit est d'ailleurs fort obscur; et les anciens manuscrits sont ici fort mutilés.

jusqu'à Ascalon, il y a dix-sept cent stades (1)......
L'autre s'appelle Pelusiaque; il se sous-divise encore en deux branches; dont l'une porte le nom de Sebennetique, et l'autre de Mendesienne; il se précipite ensuite dans la mer. La branche mendesienne se dégorge dans le golfe Phetnique; et la pelusiaque dans le golfe Tanique. Quant à la branche Bolbé, elle coule depuis Canope et vient se jeter dans le palus Sebennetique. Les côtes de la mer d'Egypte sont couvertes de lacs et de marais. Telle est la figure de cette région; qu'elle ressemble à une coignée; elle est large le long de la mer, moins étendue dans l'intérieur des terres, et plus étroite encore à Memphis. Si vous remontez plus haut, elle s'élargit, et sa partie supérieure est très-étendue. La partie de l'Egypte qui est au-dessus de Memphis, est beaucoup plus vaste que celle qui borde la mer. C'est l'embouchure canopique qui divise l'Asie de la Libye. La côte de l'Egypte, depuis l'embouchure pelusiaque, est de sept cent quatre-vingt stades. Quant au diamètre de l'Asie, qui est très-inégale, si l'on se sert de la même manière de compter que j'ai employée pour l'Europe, il est de quatre-vingt-sept jours de navigation. A l'embouchure canopique est une isle du même nom. On assure que l'un des généraux de Ménélas,

(1) Ici étoit, sans doute, la description des bouches du Nil, mais ce morceau est perdu.

Vient ensuite la ville d'Apis. C'est-là que finit le territoire de l'Egypte.

La contrée qui s'étend depuis la ville d'Apis 108
jusques aux Hespérides, est habitée par les Marmarides, nation libyenne. Le trajet par mer, depuis Apis jusques aux écueils de Tyndare, est d'un jour. L'espace est le même depuis ce dernier lieu jusqu'au port de Plynos; de la moitié moins de Plynos au port de Petrante; d'un jour de navigation, de Petrante à Menelas; d'un jour aussi, de Menelas à Cyrthanion; d'un demi-jour, de Cyrthanion au port d'Antipygos, et enfin d'un demi-jour d'Antipygos au petit port de Petrante. Lorsqu'en sortant de ce petit port de Petrante, vous avez navigué pendant un jour, vous trouvez sur votre route, le port des Anchitides-Chersonnèses, situées dans la contrée de Cyrène; vous avez dû découvrir au milieu de cette route, les deux isles Acdonia et Platée, qui ont des ports.

Le pays situé au-delà de la Chersonnèse, fournit le Laserpitium; si vous le parcourez dans les terres jusques aux Hespérides, vous lui trouverez une étendue d'environ deux mille cinq cents stades. L'isle d'Aphrodisias fournit des rafraîchissemens aux vaisseaux. Il y a aussi un port à Naustathmos, éloigné d'un jour de chemin de la Chersonnèse, de cent stades du port de Cyrènes et de quatre-vingt stades seulement de la ville de Cyrènes, car on sait qu'elle est placée au milieu des terres et plus près

de la Chersonnèse que son port. Tous ces ports sont fort commodes, et fournissent un abri sûr aux vaisseaux dans toutes les saisons. De distance en distance on trouve encore des havres dans de petites isles isolées, et plusieurs peninsules utiles aux navigateurs. Du port de Cyrènes à celui de Barcès, il y a cinq cent stades; la ville de Barcès est éloignée de la mer de cent stades. Du port de Barcès aux Hespérides, il y a six cent vingt stades (1)................................

.....le golfe Phycos; là est le jardin des Hespérides. Ce lieu a dix-huit orgys de profondeur. Escarpé de tous côtés il ne présente nulle part un accès facile; il a la forme quarrée, et son étendue en tout sens est de deux stades. Ce jardin est couvert d'arbres très-épais et entre-lacés les uns dans les autres; les principaux sont le loto, des pommiers de toute espèce, des grenadiers, des poiriers, des arboisiers, le mûrier, la vigne, le myrte, le laurier, le lierre, l'olivier, l'olivier-sauvage, l'amandier et le noyer. Outre les divers lieux dont j'ai parlé et qui sont auprès de ce jardin, il y a Ampelos, éloigné d'Apis de trente stades; Chersonnèse, remarquable par la variété de ses jardins; Zenertes, Tauchira, le bourg Caucalos, et la ville et le port des Hespérides, dont les murs sont baignés par le fleuve Ecceios. Ces divers lieux sont épars sur les bords de la mer, les uns du côté de Chersonnèse des Aulides, les

(1) Ici est encore une grande lacune dans le texte.

autres en face de Cyrènes, et ceux-ci sous le vent de Barcé jusques aux Hespérides.

Lorsque vous avez quitté ce dernier lieu, vous trouvez un grand golfe, qu'on appelle Syrtis, qui peut avoir quatre-vingt stades d'ouverture. Sa largeur, depuis les Hespérides jusqu'à la ville de Neapolis, située sur son rivage, est de trois jours et trois nuits de navigation. Ce pays est habité par les Nasamones, nation libyenne, qui s'étend sur la ligne gauche du golfe jusqu'à l'extrêmité de sa profondeur. Au-delà sont les Libyens proprement dits. Depuis Syrte jusqu'à l'embouchure de ce golfe, vous voyez les Maces qui, pendant l'hiver, réunissent leurs troupeaux sur les bords de la mer. Pendant l'été, comme l'eau leur manque dans cette région, ils vont les faire paître dans l'intérieur des terres. Au-delà de Syrtis, vous trouvez une vaste et magnifique campagne, au milieu de laquelle est la ville déserte de Cinyps. De Neapolis à Syrtis, il y a quatre-vingt stades de chemin. Près de cette dernière est le fleuve Cinyps, au-dessous de l'embouchure duquel est une isle. La profondeur de ce golfe depuis les Hespérides jusqu'aux autels de Philainos, peut être parcourue en trois jours et trois nuits; mais sa largeur, à partir du fleuve Cinyphe jusqu'aux isles Blanches, comporte une navigation de quatre jours et de quatre nuits.

110 Une tribu libyenne, connue sous le nom de Lotophages, habite le pays qui s'étend au-delà de Syrtis jusqu'à l'embouchure du second golfe du même nom. Ces peuples emploient le loto tant pour leur nourriture que pour leur breuvage. Après avoir passé la ville de Neapolis, vous trouvez celle de Graphara, qui est dans la dépendance des Carthaginois. Ces deux villes sont éloignées l'une de l'autre d'un jour de chemin. Celle d'Abrotone est à la même distance de Grapharis ; et d'Abrotone à...... il y a la même étendue de chemin. En face de celle-ci est une isle appelée Brachion ; c'est dans cette isle, dont la longueur est de trois cents stades, et la largeur un peu moindre, qu'habitent les Catarichiens. Elle est éloignée d'environ trois cents stades du continent ; là, naît le loto ; il y en a de deux espèces. L'une sert à la subsistance des habitans ; et avec l'autre ils font du vin. La grosseur de ce fruit est égale à celle du fruit de l'arboisier. Ils font beaucoup d'huile avec le fruit de l'olive sauvage. Le territoire de cette isle est très-fécond, et outre les fruits en abondance qu'il produit, on y récolte aussi du froment et de l'orge. Pour aller de Tarichie dans cette isle, on emploie un jour de navigation. Vient ensuite la ville d'Epichon, qui en est éloignée d'un demi-jour. Vis-à-vis d'elle est une isle déserte. Plus loin est l'isle Cercinnitis, avec une ville. A une journée et demie de

navigation est Thapsos la petite, sise dans le golfe Tritonites, où est aussi le petit golfe Syrtis, appelé Cercinnitique, où la navigation est beaucoup plus dangereuse et plus difficile que dans l'autre Syrtis. La petite Syrtis a deux mille stades de diamêtre. Là, est l'isle Tritonos; à l'embouchure du fleuve du même nom est le temple de Minerve Tritonienne. L'ouverture de ce golfe est très-petite, et il s'y forme une isle lorsque la mer se retire. Ses bas-fonds sont tels qu'à la haute marée même, les vaisseaux ne peuvent en approcher. Le lac que forment ici les eaux de la mer, est très-grand. Son diamêtre est d'environ mille stades. Ses côtes sont entièrement habitées par des Libyens, dont la ville capitale est au couchant. Tous ces Lybiens sont beaux hommes, de couleur blonde, et sans parure artificielle. Le pays qu'ils habitent est très-riche et fort fécond. Ils ont de nombreux troupeaux, d'une espèce très-belle. Aussi, sont-ils aussi opulens qu'ils sont remarquables par la richesse de leur taille.

Après avoir traversé cette Syrte, vous trouvez Acapocis, éloignée d'Adrymète de trois jours. Plus loin, à un jour et demi de navigation, est le promontoire Hermès, sur lequel est une ville. Si de Neapolis à l'autre mer qui baigne les murs de Carthage, vous faites la route par terre, en traversant l'isthme, vous trouverez cent quatre-

vingt stades de chemin. Ce pays forme une peninsule, dans laquelle il y a beaucoup de défilés. Si vous jugez à propos de vous embarquer, vous faites la même route en un jour et demi. Vous savez que le territoire de Carthage est dans un golfe.

111 Lorsque vous avez traversé l'isthme, vous appercevez Carthage, ville bâtie par les Phialiens, avec un port. Du promontoire Hermès jusqu'à Carthage, il n'y a qu'une demi-journée de navigation. En face de ce promontoire sont les isles Pontia et Cosyros. Cette dernière en est éloignée d'un jour de navigation. Un peu au-delà de ce même promontoire, vers le soleil levant, on apperçoit trois petites isles habitées par les Carthaginois; la ville de Melita avec un port, celle de Gaulos et celle de Lampas où sont deux à trois tours qui servent de fanaux aux navigateurs. De Cosyros au promontoire de Lilybée en Sicile, il y a un jour de navigation. Après Carthage, et à une distance d'un jour de navigation, est la ville d'Utique. De cette dernière au promontoire du Cheval, il y a (1)..... sur ce promontoire est une ville du même nom et un lac, dans lequel il y a des isles. Les villes bâties sur les bords de ce palus et dans les isles, sont...... et Collops la grande, en face de laquelle sont les isles Naxique et Pittecusa, avec un port. Dans ces

(1) Il y a encore un vuide dans le texte.

mêmes parages sont l'isle d'Eubée, où est une ville; Thapsa et Caucasis, villes et ports; la ville de Sida, le promontoire de Iol, sur lequel est une ville avec un port; la ville d'Ebdomos avec un port, l'isle d'Acium, dans laquelle sont une ville et un port; et l'isle Psamathos, qui a une ville, un port et un golfe. C'est dans ce golfe qu'est l'isle Bartas avec un port. On trouve aussi dans ces lieux la ville de Cherca, sur le fleuve, celle d'Arylon, celle de Mes avec un port, celle de Sigon avec un port, et en face de laquelle est l'isle d'Acra; celle de Me.... avec un port, celle d'Acra sur un hâvre, l'isle déserte de Drinaupa, la colonne d'Hercule, le promontoire de Libye, et la ville d'Apanytie sur un fleuve. A l'opposite de cette dernière sont les isles Gadès. Si votre navigation est heureuse, vous employez sept jours et sept nuits à parcourir l'espace qui sépare la ville de Carthage des colonnes d'Hercule. Les isles Gadès, dont une a une ville, appartiennent à l'Europe. Là, sont les colonnes d'Hercule. Celle qui est en Libye est très-petite, et celle qui est en Europe est très-élevée; éloignées l'une de l'autre d'un jour de navigation, elles se tournent le dos.

Si vous suivez le calcul que j'ai employé pour les distances d'Asie et d'Europe, vous trouverez qu'en parcourant les diverses sinuosités que fait la mer, il vous faudra soixante-cinq jours un

quart pour parcourir toute la Libye, depuis l'embouchure Canopique qui est en Egypte, jusqu'aux colonnes d'Hercule. Toutes les villes, tous les comptoirs que j'ai passé en revue sur la Libye, depuis le golfe Syrtis, auprès des Hespérides jusqu'aux colonnes d'Hercule, appartiennent aux Carthaginois. Si vous passez les colonnes d'Hercule, en laissant la Libye à gauche, vous rencontrez un grand golfe qui se prolonge jusqu'au promontoire Hermès; car il y a encore ici un promontoire de ce nom. Au milieu du golfe est la ville de Pontium, près de laquelle est un grand lac, parsemé de plusieurs isles: les bords de ce lac sont jonchés de roseaux, de troënes, de plantes arborescentes épineuses, et de joncs. On y voit aussi des pintades; et c'est le seul endroit où elles se trouvent. Le lac porte le nom de Cephesias, et le golfe qu'il ferme, celui de Cotès. Le promontoire Hermès, sur lequel sont les colonnes d'Hercule, se trouve au milieu. Au-delà sont de vastes déserts qui s'étendent depuis la Libye jusqu'en Europe, et sur lesquels on ne trouve aucun fruit. Cette solitude est la même sur le promontoire d'Europe, qui est opposé à celui-ci. Il s'appelle le promontoire Sacré.

Au-delà du promontoire d'Hermès, est le fleuve Adonis, qui va se jeter dans le grand lac. On trouve ensuite le grand fleuve Lixos, sur les bords duquel est une ville phénicienne du même

nom ; et en face d'elle, sur le bord opposé, une autre ville avec un port. Après le fleuve Lixos vient le Crabis, sur lequel est Thymiateria, ville phénicienne avec un port. En sortant de cette dernière ville, vous découvrez le promontoire de Soloente, qui s'avance beaucoup dans la mer. Cette région là est la plus célèbre de la Libye. C'est-là que viennent les différens peuples qui l'habitent, pour y exercer leur piété envers les Dieux. Au haut du promontoire est un grand autel consacré à la douleur et à Neptune. Sur cet autel, que l'on dit construit avec beaucoup d'art, sont des images de lions et de dauphins. Sur le promontoire Soloente, coule un fleuve qu'on appelle Xion, et dont les bords sont habités par une tribu d'Ethiopiens, appellés sacrés. Près delà est l'isle Cerné.

La navigation, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au promontoire Hermès, est de deux jours; depuis ce dernier lieu jusqu'au promontoire de Soloente, de trois jours; et de Soloente jusqu'à Cerné, de sept jours. Tout ce trajet depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à l'isle de Cerné, est de douze jours. Les mers qui sont au-delà de cette isle, ne sont plus navigables, à cause des bas-fonds, des bancs de sables, et de l'algue marine qui couvre sa surface. Cette plante a une palme de largeur, et elle finit en une pointe tel-

lement accérée, qu'elle tranche tout ce qui s'offre sur la surface de l'eau.

Tous les comptoirs qui sont dans ces parages, appartiennent aux Phéniciens. Lorsqu'ils arrivent dans l'isle de Cerné, ils amarrent leurs bâtimens, tendent leurs tentes, et, à l'aide de petits vaisseaux plats, ils transportent leurs marchandises sur le continent. Ceux avec lesquels ils trafiquent, sont les Ethiopiens. Ils leur vendent des peaux de cerfs et de lions, et des pierres précieuses, des peaux et des dents d'éléphans, et des troupeaux de bêtes domestiques. Les plus riches ameublemens de ces Ethiopiens consistent dans des vases ciselés et dans des bouteilles d'ivoire. Les femmes ont pour ornement des bracelets d'ivoire. Ils emploient aussi cette parure pour décorer leurs cheveux. Ces peuples sont, de tous ceux que nous connoissions, les plus grands; car ils ont plus de quatre coudées de haut: quelques-uns même ont jusqu'à cinq coudées. Ils portent la barbe et les cheveux longs; ce sont les plus beaux hommes de la terre. Celui qui, parmi eux, a la plus belle taille, devient leur chef. Ils sont excellens cavaliers, et archers très-adroits. Ils décochent leurs flèches, durcies au feu, avec une dextérité merveilleuse. Les négocians Phéniciens portent aussi à ces peuples de l'onguent d'Egypte, des béliers châtrés, des tuiles attiques et des vases. C'est

pendant les fêtes de la nation que se fait ce commerce, spécialement celui de la vaisselle. Les Ethiopiens sont carnivores, et emploient le lait pour leur boisson. Cependant ils ont l'usage du vin, qu'ils tirent en abondance des vignes qu'ils cultivent. Ils ont une grande ville où les Phéniciens vont porter leurs marchandises. Quelques-uns prétendent que les Ethiopiens habitent un vaste territoire qui confine par l'intérieur des terres à l'Egypte, et de l'autre à la mer. Ils assurent que la Libye n'est autre chose qu'une presqu'isle.

Passage par la mer d'Europe en Asie, en suivant la ligne droite.

Ce passage commence à l'Euripe qui est auprès de Chalcis. De-là à la Gerœste, il y a sept stades; de Gerœste à Pæonium d'Andros, quatre-vingt stades; d'Andros à Aulone deux cent quatre-vingt stades; d'Aulone à Tenos douze stades; de l'extrêmité de cette isle jusqu'au promontoire Rhené cent cinquante stades; le trajet de ce promontoire est de quarante stades; celui de Rhené jusqu'à Mycone autant; de Mycone aux rochers Melantios, environ quarante stades; de ces rochers jusqu'à Icare, vous naviguez une demi-journée. La longueur de cette isle est de trois cents stades; d'Icare à Samos le trajet est d'une demi-journée.

L'isle de Samos a deux cents stades de longueur; de Samos à Micale le trajet est de sept stades; et, si en partant le matin de Samos, vous faites deux mille trois cent soixante-dix stades (1) . . . il y a un autre passage qui conduit droit à Cythère qui est de trente stades. La longueur de cette isle est de cent stades. Vous pouvez aller à Egine dans une demi-journée. L'isle de Crète a deux mille cinq cents stades de longueur. De cette isle à Carpathos, il y a cent stades; et de Carpathos à Rhodes autant
dernière isle, et de six cent
Asie il y a cent stades. To
diaphragme de deux stade

GRANDEUR DES ISLES.

On compte vingt principales isles, dont la plus grande est la Sardaigne. Viennent ensuite successivement et suivant l'ordre de leur étendue, celles de Sicile, de Crète, de Chypre de l'Eubée, de Corse, de Lesbos, de Rhodes, de Chio, de Samos, de Corcyre, de Casos, de Céphalenie, de Naxos, de Lemnos, d'Egine, d'Imbros et de Thasos.

(1) Il manque plusieurs choses ici dans le texte.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CET OUVRAGE.

Les volumes sont désignés, le premier par la lettre a, *le deuxième par la lettre* b, *le troisième par la lettre* c, *le quatrième par la lettre* d.

A









B

Biton



C

D

E.

F

G

H





L

M

N

P

Pythionice,

Q

R

S

T



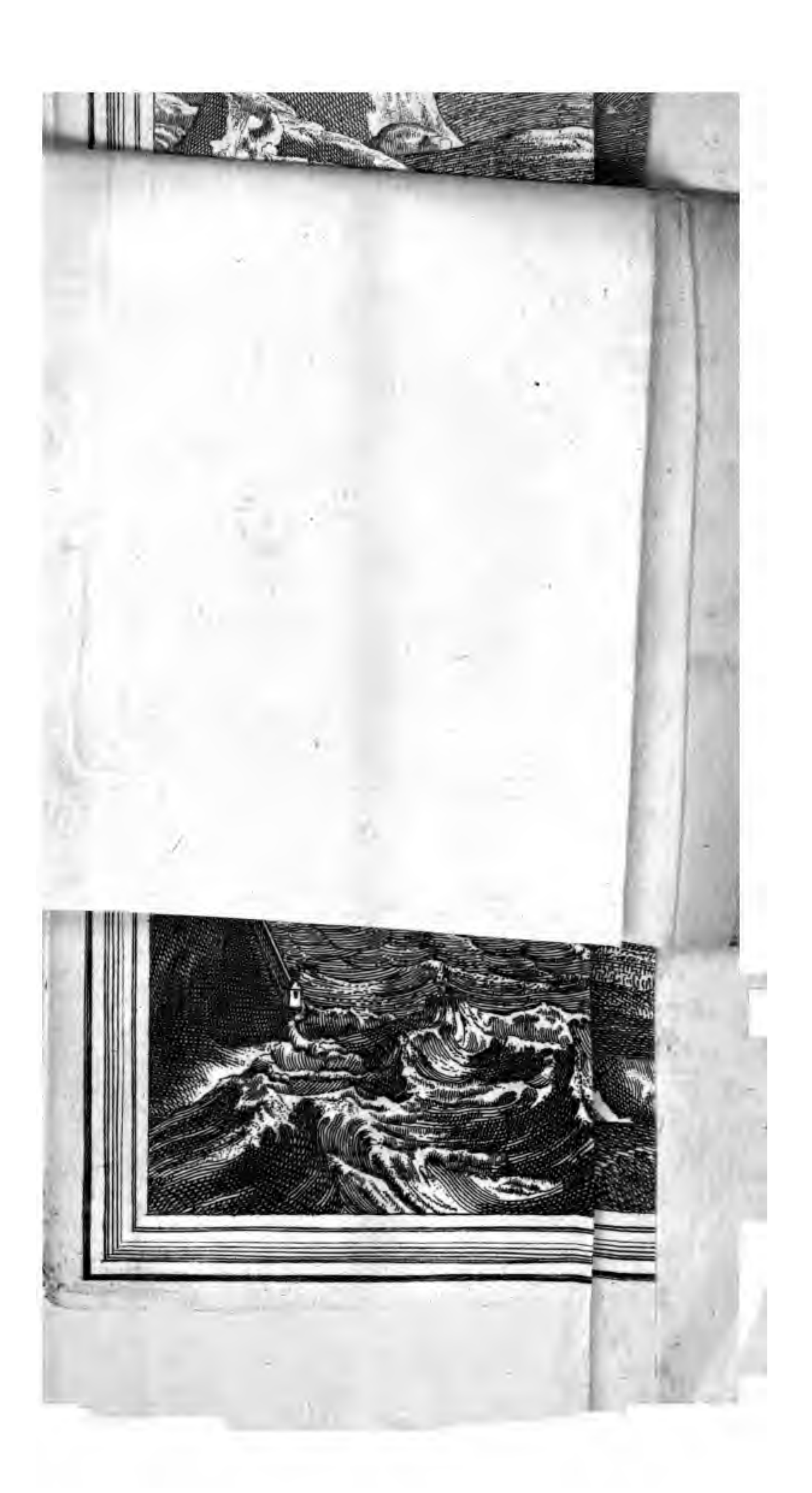
V

X

Z



FIN DE LA TABLE DES MATIERES.



qu'il voulut les lui rendre, il ne voulut jamais les recevoir.

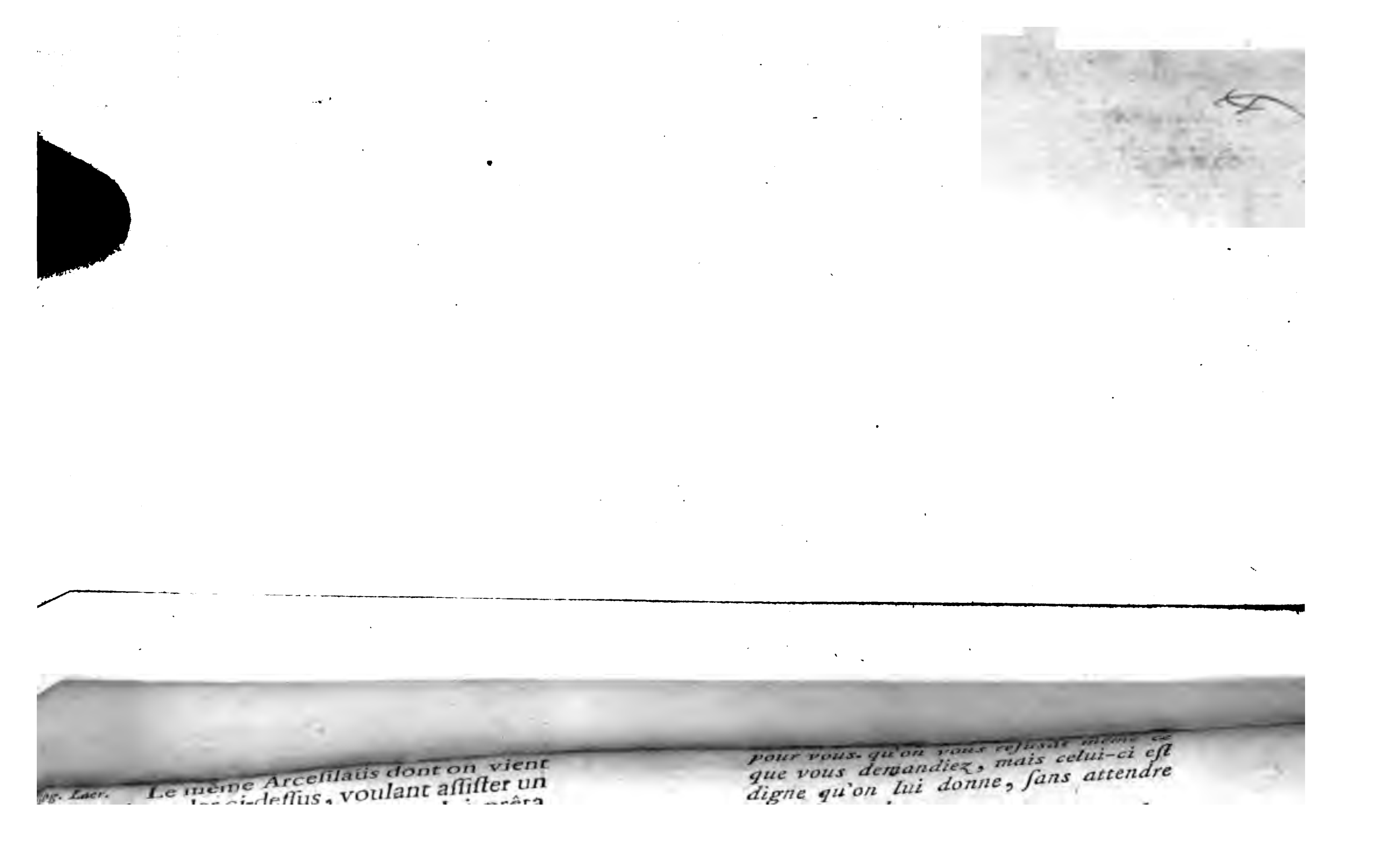
t. de vi. r. III. Il y a des occaſions où l'on doit donner à un honnête homme, ſans qu'il demande, ce que vous refuſeriez à un méchant qui vous le demanderoit. Archélaüs (c), Roi des

(c) Fils de Perdicas II, lui ſuccéda au Royaume de Macédoine. Il s'aſſûra la Couronne, par le meurtre de tous ſes parens; il jeta lui-même dans un puits l'un de ſes freres, âgé de ſept ans. Il rappela deux autres qui avoient échappé à ſa cruauté, ſous de belles promeſſes, & les ayant conviés à un magnifique feſtin, il les fit aſſaſſiner. Socrate, juſtement indigné de toutes ces actions barbares, ne voulut jamais paroître à la Cour de ce Prince, quelque inſtance qu'il lui en fît. Il eut un fort digne d'un Tyran barbare, tel qu'il étoit. Un de ſes favoris, à qui il

raiſons pour leſquelles vous devez refuſer aux perſonnes intéreſſées ce qu'elles demandent, & offrir à ceux qui ſont modérés & retenus ce qu'ils ne demandent pas.

Un lion tenant un jeune bœuf entre ſes griffes, un voleur ſurvint, & lui en demanda ſa part : *Je te l'accorderois*, dit le lion, *ſi tu n'avois pas coutume de le prendre toi-même*, & renvoya ainſi ce ſcélérat. Il arriva enſuite qu'un voyageur, homme de bien, ſe trouva dans ce même en- *Phædr. l. [illegible] Fab. 1.*

avoit promis ſa fille en mariage, irrité de ce qu'il l'avoit trompé, en la donnant à un autre, fit une conſpiration contre lui, & le tua, après un regne de quatorze ans, l'an 3655 du monde, la CXVII^e Olympiade, 365 de Rome, & 389 avant J. C.



Diog. Laer. Le même Arcesilaüs dont on vient
... voulant assister un

pour vous. qu'on vous ...
que vous demandiez, mais celui-ci est
digne qu'on lui donne, sans attendre

... Il y a des occasions où l'on doit donner à un honnête homme, sans qu'il demande, ce que vous refuseriez à un méchant qui vous le demanderoit. Archélaüs (c), Roi des

(c) Fils de Perdicas II, lui succéda au Royaume de Macédoine. Il s'assûra la Couronne, par le meurtre de tous ses parens; il jeta lui-même dans un puits l'un de ses freres, âgé de sept ans. Il rappela deux autres qui avoient échappé à sa cruauté, sous de belles promesses, & les ayant conviés à un magnifique festin, il les fit assassiner. Socrate, justement indigné de toutes ces actions barbares, ne voulut jamais paroître à la Cour de ce Prince, quelque instance qu'il lui en fît. Il eut un sort digne d'un Tyran barbare, tel qu'il étoit. Un de ses favoris, à qui il

qu'elles demandent, & offrir à ceux qui sont modérés & retenus ce qu'ils ne demandent pas.

Un lion tenant un jeune bœuf entre ses griffes, un voleur survint, & lui en demanda sa part : *Je te l'accorderois*, dit le lion, *si tu n'avois pas coutume de le prendre toi-même*, & renvoya ainsi ce scélérat. Il arriva ensuite qu'un voyageur, homme de bien, se trouva dans ce même en- Phadr. L. [illegible] Fab. 1.

avoit promis sa fille en mariage, irrité de ce qu'il l'avoit trompé, en la donnant à un autre, fit une conspiration contre lui, & le tua, après un regne de quatorze ans, l'an 3655 du monde, la CXVIIe Olympiade, 365 de Rome, & 389 avant J. C.

